

Conditions:

1) Le prix de l'abonnement est payé d'avance pour
un an 9 fl. — kr.
Pour six mois 5 „ — „
Pour un mois 1 „ — „

2) Pour un volume par jour — „ 3 „

3) Les personnes qui nous sont inconnues, déposeront le prix de l'ouvrage.

4) Les abonnés qui envoient chercher des livres sont priés de noter chaque fois plusieurs numéro, afin qu'au défaut de l'un, on puisse en donner un autre.

5) Les lecteurs sont priés d'avoir soin que les livres ne soient salis ou endommagés en aucune manière. Au cas contraire ils seront obligés de payer la valeur du livre, selon le prix indiqué dans ce catalogue.

Le cabinet de lecture se trouve Frauenplatz (place de notre dame) Nro. 8. parterre. Il est ouvert chaque jour de 8 heures le matin jusqu' à midi, et de deux heures l'après-midi jusqu' à 6 heures le soir excepté les dimanches.

Les amateurs de la litérature française sont prévenus que la librairie de Joseph Lindauer (Kaufingergasse Nro. 29.) se chargera de toute commission en

~~5475~~

LE

JEU DE LA MORT.

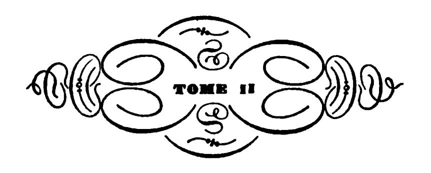
IMPRIMERIE DE G. STAPLEAUX.

LE

JEU DE LA MORT

PAR

Paul Féval.

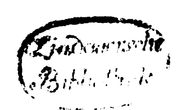


BRUXELLES.

MÉLINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.

1850



XVIII

Un diable et une femme.

Il paraît que l'article 916 du code civil, au titre II du livre III, *Donations et testaments,* ne plaisait pas à M. Fargeau Créhu de la Saulays.

Il fit une moue assez triste.

— C'est clair ! dit-il en répétant le dernier mot de Besnard ; mais c'est surtout fâcheux !...

L'homme de loi changea de visage.

— Comment ! s'écria-t-il, est-ce que M. Jean Créhu ?...

— C'est précisément de cela que je voulais

vous entretenir, interrompit Fargeau. A la date d'hier, mon oncle avait deux testaments dans son coffre... aujourd'hui, un seul de ces testaments existe.

— Deux testaments ! répéta Besnard d'un air stupéfait.

— Et tout me porte à croire, continua Fargeau, que l'un de ces deux testaments est en faveur de Berthe... Vous savez que le diable lui a donné une voix magnifique et que mon oncle aime passionnément à l'entendre chanter... Eh bien ! cette nuit, par un singulier caprice, au moment où nous le croyions, Lucien et moi, à l'agonie, il a ordonné à Berthe de prendre sa harpe, et c'est pendant que Berthe chantait qu'il a brûlé un des testaments.

— Ah !... fit l'homme de loi de plus en plus atterré, il a brûlé un des deux testaments pendant que la petite chantait ? Mauvais, mauvais !...

— Que dites-vous de cela?

— Je dis mauvais... mauvais, mauvais... mauvais en diable !...

Puis il ajouta avec effroi :

— Voyez un peu !... s'il était mort cette nuit !...

— On aurait pu s'assurer du coffre...

— Hum! hum! hum... suppression de testament!... c'est dur!... Et puis ça laisse le champ libre aux quarante douzaines de collatéraux... J'aimerais mieux les Romblon.

Fargeau fit un geste de répulsion.

— Pas d'enfantillages! s'écria rudement l'homme de loi; je connais les affaires... et les Romblon ne se sont jamais fait pincer... Ils sont justement dans les environs du château...

— J'ai mieux que les Romblon! dit Fargeau.

Besnard secoua la tête.

— Encore quelque comédie!... des embrouillamini où Satan ne connaîtrait goutte...

Fargeau mit sa main blanchette et ridée comme celle d'une vieille femme sur la rude main de l'homme de loi.

— Écoutez donc!... prononça-t-il tout bas; si Berthe se perdait... toute seule?

Besnard interrogea de l'œil.

Jamais Fargeau n'avait eu la physionomie plus douce et plus candide.

— Je ne vous ai pas tout dit, reprit-il, il me reste à vous parler de ce que je viens d'entendre... Mais d'abord, convenons de nos faits: Olivette va venir; je renonce à mon ancien plan qui nous compromettrait par trop vis-à-vis de cette pauvre fille... Nous ne lui demanderons plus

qu'un tout petit mensonge, bien innocent... Je vous promets qu'elle en a fait de plus gros en sa vie... A l'aide de ce petit mensonge, le tour sera fait... Je connais Berthe... nous n'entendrons plus jamais parler d'elle !

— Comprends pas, dit Besnard avec indifférence, car il n'avait pas grande foi dans ces subtiles imaginations qui étaient les armes favorites de Fargeau.

Puis il ajouta :

— D'ailleurs, Berthe partie, le testament subsiste...

Un sourire cafard vint aux lèvres de Fargeau.

— Nous aurons bien le bonheur de conserver mon respectable oncle quelques jours encore, dit-il, et quand il saura que Berthe est perdue... morte, si vous voulez...

— C'est déjà mieux ! interrompit Besnard. Voyons toujours votre histoire.

Comme le fameux plan de M. Fargeau se développera en action sous nos yeux, il serait superflu de l'expliquer d'avance au lecteur.

Qu'il nous suffise de dire que Fargeau parla un quart d'heure durant, sans s'animer, sans se presser, avec le même calme que s'il se fût agi d'une affaire de justice de paix.

Quand il eut fini, l'homme de loi se leva.

— Je crois bien que vous êtes le diable, M. Fargeau, dit-il ; mais ça ne me regarde pas... Pauvre petite demoiselle !... Enfin, n'importe... j'entends venir quelqu'un... l'histoire est bonne et peut réussir.

— C'est Olivette, dit Fargeau ; à l'œuvre !

— A l'œuvre soit !

Olivette descendait la montagne en minaudant et en se jouant. Elle chantait quelque chanson rennaise de cette voix gentille et aigrelette que Yaume le pâtour eût préférée aux concerts du ciel.

C'était une jolie fille, nous ne pouvons pas dire non, une fille accorte, souriante et gracieuse dans la hardiesse de ses mouvements. Belle bouche rouge et bien avenante, beaux yeux brillants et allumés, taille fine, jambe preste, et le mot pour rire.

Elle ne se montrait guère mélancolique qu'auprès de ce grand garçon de Tiennet Blône qui ne la regardait seulement pas.

Fargeau et Besnard montèrent au-devant d'elle.

— Voilà notre petite Olivette ! s'écria gaiement l'homme de loi.

— Notre bonne petite Olivette ! appuya le

jeune M. Fargeau, qui caressa paternellement du revers de la main la joue de la jolie fille.

Besnard préféra caresser le menton. Tout cela est affaire de goût.

Nous abhorrons pour notre part ces deux genres de caresses qui sont pédagogiques au premier chef et nous rappellent la main détestée de notre maître d'étude.

Embrassez tout rondement, c'est plus digne, à moins qu'un sort cruel ne vous ait fait membre de l'université.

Auquel cas vous avez le droit imprescriptible d'être laid, odieux, païen, moisi, fourbu, idiot, et *pastor Corydon*...

Olivette ne savait pas le latin, la gaillarde, et certes elle n'avait aucune espèce d'envie de mettre sa bouche fraîche sur le long museau de Fargeau ou sur le gros bec de Besnard. Mais Tiennet! ah! Tiennet Blône!...

—Eh bien! vous êtes comme il faut, vous! dit-elle d'un air fâché; vous me laissez là, les pieds mouillés dans l'herbe, à vous attendre.

— C'est vrai, ça, repartit Besnard; mademoiselle Olivette ne porte pas de sabots.

— Des sabots! répéta la jeune fille en se redressant.

— Des sabots! répéta Fargeau après elle.

Et ce fut une excellente transition.

— Des sabots ! reprit-il d'un air scandalisé; Olivette ! des sabots ! que disions-nous tout à l'heure, mon cher M. Besnard ?

— Ce que nous disions, mon bon M. Fargeau ?...

— Oui... Ne disions-nous pas : « Cette petite Olivette ne ressemble pas plus à une paysanne qu'un lapin blanc ne ressemble à une taupe ? »

— Le fait est que nous disions cela ! prononça Besnard gravement.

Olivette souriait et baissait les yeux. Elle était rouge de plaisir.

— Dame !... balbutia-t-elle, on n'est pas cause...

— Ce n'est pas un reproche, s'empressa de continuer Fargeau ; si vous êtes plus jolie et mieux élevée que vos compagnes, personne ne peut vous blâmer pour cela, ma pauvre Olivette... Ce que nous en disions, du reste, c'était en passant... pour causer... N'est-ce pas, M. Besnard ?

— Il faut bien un peu bavarder, M. Fargeau.

Fargeau toucha l'oreille d'Olivette.

— M. Besnard me disait, reprit-il : « Quel dommage de voir cette petite jeune personne-là enterrée dans un trou ! »

— Et vous me répondiez, M. Fargeau, riposta Besnard : « Quel dommage ! quand on pense qu'elle va peut-être épouser ce rustaud de Yaume... »

— Dame !... fit Olivette.

— Un imbécile ! dit Fargeau.

— Un pétras ! dit Besnard.

Olivette n'avait garde de s'inscrire en faux. Seulement elle murmurait en tordant son tablier.

— Dame !... dame !...

Et ce *dame* voulait dire :

— Mes bons messieurs, écoutez donc ! Il faut bien que j'épouse quelqu'un !

Mais tout à coup une idée sembla illuminer son cerveau. Son joli front prit une expression d'anxiété naïve. Elle regarda Fargeau en face, ouvrant ses yeux tout grands et montrant la rangée entière de ses dents blanches comme neige.

— Tiens, tiens ! murmura-t-elle, est-ce que vous m'épouseriez bien, vous, M. Fargeau ?

La question était imprévue.

Fargeau ne put s'empêcher de sourire.

— Et pourquoi pas, ma fille, dit-il, si mon inclination ne me portait pas vers le célibat ?

Olivette se tourna sans trouble aucun du côté de l'homme d'affaires :

— Alors, dit-elle, c'est donc vous qui voulez m'épouser, M. Besnard ?

— Ah ! ah ! s'écria Besnard le plus galamment du monde, ce n'est pas l'envie qui me manque, ma belle enfant ; mais je suis veuf, vous savez, et ma position de famille...

Olivette resta déconcertée.

— Alors..., reprit-elle en hésitant, alors... vous voyez bien...

— Mais il y en a d'autres ! s'empressa de dire M. Fargeau, ici et ailleurs... Vous n'êtes pas forcée de vous marier à Vesvron...

Olivette reprenait courage.

— Bien sûr ! s'écria-t-elle; il y a donc quelqu'un de Vitré qui veut m'épouser ?...

— Peut-être..., répondit Fargeau qui fit un signe à l'homme de loi ; en tout cas, si vous aviez seulement une petite dot, Olivette, il n'y en aurait pas un, il y en aurait cent !

Olivette soupira en pensant que Tiennet serait peut-être du nombre.

— Oui... oui..., dit-elle tristement ; mais je n'ai pas de dot... grande ni petite !

En ce moment, Fargeau changea de ton et prit un air grave.

— Voilà justement l'affaire, ma pauvre enfant, dit-il ; M. Besnard et moi, nous causions à ce sujet..

— Pas possible !... fit Olivette , qui eut enfin

l'idée qu'on se moquait d'elle; voilà bien des fois que vous m'attirez dans des coins, M. Fargeau!... mais vous ne m'aviez pas encore parlé comme ça!...

Besnard toussa. Fargeau croisa ses bras sur sa poitrine. Mais Olivette ne lui laissa pas le temps de parler.

— Je devrais être avec mademoiselle Berthe, reprit-elle. Bonsoir, M. Fargeau... Bonsoir, M. Besnard... Quand vous voudrez rire d'une pauvre fille, faudra choisir ailleurs, entendez-vous?

Elle leur fit un petit signe de la main et gagna le sentier en deux bonds.

Fargeau et Besnard échangèrent un regard de désappointement.

— Olivette !... Olivette !... cria Fargeau. Écoutez-moi, ma fille !...

— Olivette!... Olivette!... répétait l'homme de loi, ce n'est pas discuter, cela! Revenez, et causons raisonnablement.

Olivette montait le sentier qui conduisait au Ceuil.

Elle faisait semblant de ne pas entendre.

Et sa gentille voix aigrelette cadençait la chanson patoise :

J'étions tras camarades
Aussi belles que mâ,

Et que j'allions ad sâ,
Ad sâ d'à la veillée,
J'avionn' assurément
Chaque not' biau galant [1].

— Il faut la ravoir à tout prix! dit Fargeau à Besnard.

Besnard pensait aux Romblon qui n'allaient pas par quatre chemins, eux!...

— Olivette! Olivette!... cria encore M. Fargeau.

Olivette se retournait à demi, souriait, coquettait, et chantait :

Le dimêne à la vêpe,
Ah! dame! fait biau le ouï,
Qui nous chante au lutri,
Pus mieux que tous nos prêtes :
Tant qui s'ébrayait haut
J'en restions tous bégauds [2].

Fargeau s'élança, et avec une agilité qu'on ne

[1] Nous étions trois camarades
Aussi belles que moi.
Quand nous allions au soir,
Au soir à la veillée,
Nous avions assurément
Chacun notre beau galant.

[2] Le dimanche aux vêpres,
Ah! dame! il fait beau l'ouïr;
Il vous chante au lutrin
Bien mieux que tous nos prêtres :
Tant il s'écriait haut
Que nous en restions tous ébahis.

lui eût point supposée, il atteignit la jeune fille en quelques élans.

— Olivette, dit-il tout bas ; c'est ta fortune que tu manques... reviens.

— Mademoiselle Berthe m'attend, répondit la jeune fille.

— Un diable et une femme, grommelait Besnard sur le tertre ; voyons si, comme toujours, le diable aura raison de la femme !

Il suivait d'en bas les mouvements de Fargeau et d'Olivette. Fargeau avait beau faire, la jeune fille continuait sa route vers le château.

Tout à coup, cependant, Olivette s'arrêta.

Fargeau venait d'incliner sa longue taille pour lui parler à l'oreille.

La jeune fille hésita. Puis elle redescendit la montagne.

— Le diable est le plus fort ! pensa Besnard ; c'est la règle... Mais que lui a-t-il dit, le tentateur ?

Un seul mot. Pauvre Olivette !

Le nom de Tiennet Blône...

XIX

Tentation.

Ces pauvres filles ne sont pas absolument méchantes. Mon Dieu ! non. Seulement leur joli petit cœur est un peu sec. Et puis elles ont envie d'être quelque chose dans le monde. Sans savoir, et le diable aidant, le diable qui est toujours à leurs trousses, elles arrivent à faire plus de mal que des scélérats endurcis.

Toujours le grand symbole. Ce n'est pas Adam le barbu, c'est Ève la jolie qui nous ferme la porte du paradis terrestre...

En redescendant la montagne, Olivette et Fargeau causaient.

Fargeau disait :

— Il est inutile que ce Besnard sache vos petites affaires, mon enfant. Ayez une dot, et Tiennet s'agenouillera devant vous.

— Ce n'est donc pas moi qu'il aimera? demanda Olivette.

Fargeau haussa les épaules.

— Payons d'abord la dot, reprit-il, et Dieu sait, ma petite Olivette, que vous n'aurez pas beaucoup de peine à la gagner... Il s'agit de ma chère cousine Berthe...

Olivette s'arrêta court.

— Si c'est pour lui faire du mal, dit-elle, vous me donneriez toutes les dots du monde que je refuserais... Elle est si bonne et si malheureuse!...

— Du mal! se récria Fargeau; y pensez-vous, mon enfant?... Moi, faire du mal à ma cousine Berthe!...

— C'est vrai... vous êtes son cousin... dit la jeune fille qui se reprit à marcher.

Ce qu'il lui fallait, c'était un prétexte contre sa conscience.

Fargeau et elle arrivaient à l'endroit où l'homme de loi les attendait.

— Écoutez, M. Besnard, dit Fargeau, cette petite a le droit de savoir à fond le motif qui

nous fait agir... Ce motif étant tout honorable, nous n'avons aucune espèce de raison pour le lui cacher.

— Incontestablement, répliqua Besnard qui regardait Fargeau avec une sorte de crainte.

L'aplomb de ce digne jeune homme lui semblait dépasser les bornes.

— Voici le fait, ma chère enfant, reprit Fargeau : malgré la préoccupation que me donne la santé de mon pauvre oncle, je songe à Berthe, qui est pour moi comme une sœur bien-aimée ; le bonheur a voulu que j'aie rencontré d'excellents amis qui ont bien voulu se réunir à moi dans un même sentiment de tendresse et de commisération pour cette infortunée... Hélas ! elle est bien facile à tromper !...

— Hélas ! hélas ! dit Besnard qui leva ses gros yeux verts au ciel.

Olivette était tout oreilles.

— Mon cousin Lucien, poursuivit Fargeau, à l'égard de qui je professe les sentiments d'amitié les plus sincères, ne se conduit peut-être pas avec toute la loyauté... Le mot est fort...

— Non, non, interrompit Besnard, le mot n'est pas trop fort... c'est indigne !

— Mais quoi donc ? demanda Olivette.

— Tromper une pauvre enfant aveugle !...

Fargeau prononça ces dernières paroles comme s'il les laissait échapper malgré lui du fond de son cœur.

— Oh!... fit Olivette avec une surprise non jouée.

— Puisque le mot est lâché, s'écria Besnard, je dis, moi, que c'est ignoble!

Il jouait ici le rôle de l'honnête homme trop brusque qui ne sait pas retenir sa langue.

Fargeau crut devoir le calmer du geste.

— Non, non, mon bon ami, dit l'homme de loi, il n'y a pas de signe qui tienne; c'est ignoble!... ignoble!...

— Songez, interrompit sévèrement Fargeau, que je ne pourrais laisser insulter mon cousin devant moi!... Lucien est jeune d'ailleurs... tout jeune... et la fougue des passions...

— Tout ce que vous voudrez, gronda Besnard, mais c'est ignoble!

— Eh bien! ma pauvre enfant, dit Fargeau en se tournant vers Olivette sur qui cette comédie ne laissait pas que de faire une certaine impression, vous devinez déjà quel est notre désir... Nous voulons sauver ma cousine Berthe...

— J'en suis! interrompit vivement Olivette.

— A la bonne heure !... Mais je vous en préviens, ma fille, il faut la sauver malgré elle... Lui donner des conseils, ce serait superflu : elle est ensorcelée... Il faut la tromper... la tromper pour la sauver.

L'œil vif et mutin d'Olivette glissa un regard entre ses deux grands cils. Elle contempla un instant M. Fargeau. Était-elle complice ou abusée ?

Un peu ceci, un peu cela. Dès qu'il s'agit d'une femme, repoussez l'absolu. Soyez éclectique, malgré la honte attachée à ce mot par certaine philosophie. Songez qu'il y a là un mystère que vous ne sonderez pas tout à fait, un problème que vous ne résoudrez qu'à demi.

En ce moment Olivette était plutôt abusée que complice. Tout ce qu'on lui disait, elle le croyait de bonne foi. Ce M. Fargeau avait une si benoîte figure ! Et Besnard, le rude Besnard avec son indignation qui s'échappait par boutades, donnait à la scène un si bon caractère de vérité !

Pourtant Olivette doutait, ne fût-ce qu'un petit peu.

Fargeau le devina, bien qu'il ne levât point les yeux sur elle. Les gens comme Fargeau voient à travers la peau de leurs paupières baissées.

— Pauvre Berthe! reprit-il; elle l'aime.

— Oh! pour ça, oui! s'écria Olivette.

— Et lui... mon Dieu! pourquoi faut-il que je l'accuse?... lui la délaisse...

— Mais non! interrompit encore Olivette.

Elle savait mieux que personne si Lucien manquait une occasion de voir Berthe.

Cela s'engageait mal.

— Eh! ma fille! ma fille! grommela Besnard en haussant les épaules avec un redoublement d'énergie, vous ne pouvez être ici et à Vitré... que diable!

Il y a des mots qui ne signifient rien au fond, et qui portent mieux que les plus solides arguments.

Olivette regarda l'homme de loi, qui se détourna d'elle avec humeur.

Elle n'avait plus d'objections.

Fargeau poursuivit :

— Je ne voulais pas vous le dire, ma bonne Olivette, mais il y a en effet un mariage sous jeu à Vitré...

Il s'arrêta pour voir si la jeune fille avait connaissance de la promesse écrite.

Mais Olivette ignorait sans doute cette circonstance, car elle laissa voir tout bonnement sa surprise.

— Si c'est possible ! dit-elle ; ah ! les hommes ! les hommes !... Eh bien, M. Fargeau, je vais joliment arranger ça, par exemple !... Laissez-moi faire...

Ce n'était pas le compte des deux amis, et la chose n'était point si simple que cela.

— Ma chère enfant, reprit Fargeau, vous sentez, d'après la manière dont nous vous parlons, que nous avons beaucoup réfléchi à tout cela... Berthe est d'un caractère ombrageux... Il faut la prendre d'une certaine façon et y mettre une certaine prudence.

— Moi, s'écria Besnard rouge de colère, j'irais à elle et je dirais tout rondement : « Ma bonne amie, votre M. Lucien est un paltoquet ! » Voilà !

Ceci était une invite à l'esprit de contradiction qui est chez toute femme.

Olivette en avait autant qu'une autre, la bonne fille !

— Là ! là ! M. Besnard, dit-elle en souriant avec finesse, vous feriez de belle besogne, vous !... Toujours en colère !... Ce n'est pas avec du vinaigre qu'on prend les mouches, da !...

Puis revenant à Fargeau, elle ajouta :

— Vous, on vous écoute.

L'affaire était désormais conclue.

Et Dieu sait qu'une fois cette base admise, *qu'il fallait tromper Berthe pour la sauver,* on pouvait faire du chemin !

Il restait à donner et à recevoir les instructions, et aussi à parler un peu de la dot...

Car, comme on dit à Rennes, où M. de la Palisse n'a jamais fait son domicile pourtant, « il n'y a dans les marchés que ce qu'on y met. »

La conférence se poursuivit amicalement. M. Besnard mit bas ce que sa colère avait de trop fatigant pour lui, et Fargeau garda toute la suavité de son humeur. Olivette, à cette heure précise, nous ne parlons ni de la minute précédente ni de la minute qui suivit, était persuadée qu'elle allait faire une bonne action.

Comblée de caresses appliquées sur la joue à l'aide du dos de la main, et de caresses adressées au menton au moyen de l'index et du pouce, cette jeune fille d'Ille-et-Vilaine était assurément dans une position plus glissante que notre mère Ève. Il y avait en effet ici deux serpents ; et qui comparera un fruit, même défendu, à une dot?

Une dot ! ! !

La chose magique! le talisman ! le rêve!

. . . .

— Eh bien, après? dit le docteur Morin en tournant la roche contre laquelle s'adossaient naguère Tiennet Blône et Yaume le pâtour; de quoi!... faut-il vous prouver ça jusqu'à l'évidence? Parbleu! monsieur, *le Drapeau blanc* le disait bien ce matin... et *l'Étoile* aussi... et même *la Quotidienne*, quoique Martignac l'ait empoisonnée... Oh! oh! nous connaissons votre Lafayette et son cheval blanc! Les libéraux, voyez-vous... Zut!

Ce dernier mot, si c'est un mot, cette expression ultra-familière, nous dirons même entachée de la trivialité la plus abjecte, prouve combien les discussions politiques égarent et dégradent les hommes de la bonne société.

Zut! dans la bouche du docteur Morin!... Zut! avec le geste analogue et conforme!

C'est indécent, et affligeant.

On ne conçoit pas ça! Zut! un M. Morin!...

Ah! si vous saviez, si vous saviez ce qui se dit sur les bancs de l'assemblée nationale, au bruit des couteaux à papier et de la sonnette du président!

Enfin, n'importe.

L'interlocuteur de M. Morin était Menand jeune, le notaire de campagne.

Menand jeune, le plus taciturne de tous les

officiers ministériels, Menand, homme sage, mais adonné à cette vicieuse habitude de manger des cordes entre ses repas.

Personne d'entre nous n'est sans défaut.

— Oui, monsieur, reprit Morin en s'arrêtant court comme font les nouvellistes de Paris et des départements, oui, monsieur, le libéralisme est un serpent!

Il saisit son homme par le bouton de l'habit, et se pencha pour ajouter mystérieusement :

— Monsieur, je ne le dirais pas à tout le monde... mais une correspondance particulière m'apprend que le duc d'Angoulême est libéral!

Menand se dégagea, prit du champ, et fit claquer son fouet.

C'était assez sa manière de donner la réplique.

— Voilà un être lamentablement stupide, pensa le docteur; je le soupçonne d'être libéral.

Du diable! si Menand était autre chose qu'artichaut et notaire.

Ils débouchaient sur le tertre au moment où Fargeau et Besnard achevaient d'endoctriner Olivette.

— De la discrétion! dit Fargeau.

— Tout ça est archiconvenu, répliqua la jeune fille.

— Si elle ne vient pas ici cette après-midi, ça se fera dans le jardin du château.

— Je vous dis qu'elle viendra...

— Tant mieux !

Le notaire campagnard fit claquer une seconde fois son fouet en l'honneur d'Olivette, et la regarda d'un air tout réjoui.

Olivette lui éclata de rire au nez ; il parut enchanté.

— Je disais à Menand, s'écria le docteur du plus loin qu'il put se faire entendre, car je ne cache pas mes opinions politiques, moi... je lui disais que la situation était déplorable... *le Drapeau blanc* et *l'Étoile*...

— Comment est mon oncle? interrompit Fargeau.

— Votre oncle !... un libéral endurci, mon bon !...

— Voyons ! dit Besnard en lui prenant le bras, songez qu'il n'y a pas à plaisanter ici : nous dépensons tous notre temps et notre argent... comment va le bonhomme ?

— Mieux que nous, Besnard, mieux que notre malheureuse France! répliqua le docteur avec tristesse ; si on laisse faire le libéralisme...

Besnard lui tourna le dos.

Menand, le fouet au port d'armes, était en extase devant Olivette, qui cherchait sur la pelouse les rares marguerites épargnées par l'automne.

Oh! les notaires!

Fargeau s'était approché du docteur, et ils avaient échangé quelques mots à voix basse.

Depuis l'arrivée des deux nouveaux venus, Olivette s'apercevait parfaitement qu'elle était une gêne et qu'elle faisait obstacle à quelque confidence. Mais à mesure que le temps passait, l'impression produite par les paroles de Fargeau s'effaçait. Elle doutait. Son instinct de femme flairait un complot. Elle eût voulu savoir.

Elle restait, sentant bien qu'on n'avait plus le droit de lui dire : « Va-t'en! »

Elle ne paraissait pas songer beaucoup à rejoindre sa maîtresse, qui l'attendait cependant, comme elle l'avait dit elle-même, qui l'attendait depuis longtemps

Quelqu'un se chargea de l'en faire souvenir.

Au moment où l'entretien languissait déjà, quoiqu'on eût bien des choses à se dire, les branches du fourré se prirent à remuer derrière le chêne creux, un pas se fit entendre sur la mousse, et l'instant d'après Lucien Créhu de

la Saulays, franchissant d'un bond la ligne de broussailles qui séparait la plate-forme de la forêt, sauta au milieu des quatre amis.

Il avait son fusil double à la main comme toujours, et portait son costume de chasseur.

Au milieu de ces quatre figures diversement marquées du sceau de la réprobation, car Menand n'était pas un bon légume, le visage du jeune homme rayonnait en quelque sorte de franchise et d'honnêteté.

Il avait couru dans le bois. Ses joues étaient animées, et ses cheveux blonds bouclés s'échappaient en désordre de sa petite casquette de cuir : il était charmant de gaieté, de séve et de jeunesse.

On ne l'attendait point. Toutes les physionomies se composèrent à sa vue.

Olivette pâlit un peu, et tâcha de se cacher derrière le notaire.

Lucien, de son côté, parut surpris de trouver là si nombreuse compagnie ; mais il n'eut pas le temps de manifester son étonnement, car, comme si on se fût donné le mot, tout le monde s'empressa de l'entourer avec de grandes démonstrations d'amitié. Fargeau lui sauta au cou comme s'il ne l'avait pas vu depuis dix ans ; Besnard et Morin lui secouèrent la main de tout

cœur, et Menand jeune lui-même lui fit un signe de tête idiot qui dépassait les bornes de sa politesse ordinaire.

— Bonjour, Fargeau... bonjour, mes bons amis! disait Lucien; je vous annonce que Jean Crébu se promène à l'heure qu'il est dans son parterre.

— Bravo! bravo! cria-t-on à la ronde.

— Nous aurons compagnie ce soir à souper, reprit Lucien; M. de Guérineul, notre cousin de Maudreuil, notre cousin Houël, et d'autres encore... Mais dites-moi, ajouta-t-il vivement, et comme s'il se fût débarrassé en toute hâte de ce sujet de conversation pour arriver au plus intéressant, personne de vous n'a-t-il vu ma cousine Berthe?

— Non, moi, répondit Besnard.

— Ni moi... ni moi...

— Je croyais la trouver ici, dit Lucien avec désappointement; et ce qui me contrarie, c'est que je ne puis l'attendre, ayant une commission de mon oncle pour Vitré.

Olivette se cachait, car elle se sentait en faute. Lucien l'aperçut par hasard.

— Et comment serait-elle ici, la pauvre Berthe! s'écriait-il, puisque celle qui doit la conduire et veiller sur elle l'abandonne?...

— Grâce pour Olivette! dit gaiement Besnard.

Lucien avait une tristesse grave dans la voix et sur le front.

— Grâce!... répéta-t-il; n'a-t-on point pitié d'elle aussi, la pauvre douce enfant qui est seule et qui est aveugle?...

— Bon! se disait Olivette tout en baissant le nez, mais je ne veux pourtant pas épouser une demoiselle de Vitré, moi!

Lucien la prit par le bras. Il avait le regard sévère et la voix rude.

— Ma fille, reprit-il, tu peux être coquette, paresseuse, menteuse et méchante, comme on le dit...

— Et qui dit cela, M. Lucien? demanda Olivette en relevant la tête.

Ses sourcils délicats étaient froncés. En ce moment, on eût pu deviner ce qu'il y avait derrière cette espiègle figure qui riait et provoquait toujours.

— Tais-toi! répliqua Lucien avec autorité; tu peux être tout cela... Peu m'importe!... Mais quand il s'agit de ma cousine Berthe, marche droit, entends-tu bien?... car à la première faute, elle aura beau te pardonner, moi, je te chasserai.

Deux larmes jaillirent des paupières d'Olivette, deux larmes de honte et de colère.

Ils étaient là quatre hommes à voir comme on l'humiliait!

Elle qui avait la tête pleine encore de son rêve brillant!

Oh! elle jura en ce moment de se venger...

Lucien lui lâcha le bras.

— Me chasser!... répéta-t-elle.

Fargeau était à sa droite.

— Il n'est pas le maître tout seul!... murmura-t-il bien bas.

— Et qu'importe d'être chassée, dit Besnard à son autre oreille, quand on est riche?...

Parmi ses larmes un sourire d'orgueil éclaira la figure d'Olivette.

— Tenez! tenez! s'écria Morin, ne nous fâchons pas... la voilà!

Tout le monde se tourna vers lui. Son bras tendu désignait le sentier qui montait au château.

Tout en haut de la route, aux rayons obliques du soleil d'hiver, une jeune fille apparaissait, blanche et gracieuse.

Sa robe flottait au vent, sa robe et ses grands cheveux noirs qui s'échappaient de son chapeau de paille.

Elle tenait à la main un ruban rose qui se rattachait au collier d'argent d'un petit chien blanc, mignon et fin.

C'était Berthe, l'aveugle, qui avait attendu en vain Olivette, et qui venait toute seule au rendez-vous donné par Lucien, par le sentier ardu de la montagne, toute seule, malgré les fondrières de la route et les cailloux, et les buissons, toute seule, et qu'on voyait sourire de loin aux rayons du soleil, la sainte et la belle, sourire confiante en Dieu, sourire à ses pensées d'amour...

XX

Pauvres amours.

Lucien n'eut pas plutôt aperçu Berthe qu'il s'élança vers elle, montant le sentier à toutes jambes.

Ce fut à qui le suivrait, car pouvait-on montrer trop de tendresse et trop d'empressement à cette chère petite demoiselle Berthe?

Olivette restait seule sur la plate-forme, abandonnée et vaincue. Faut-il dire que désormais elle était complice et non plus abusée?

On ne sait pas. On peut dire quand on est fanfaron : Je franchirai la rivière d'un saut, je terrasserai dix hommes ; moi, tout seul, j'écou-

terai sans dormir ni me fâcher un socialiste divaguer pendant une demi-heure, et autres folies.

Mais on ne peut pas dire : Je saurai au juste ce que pense une jeune fille.

Naguère nous nous exprimions ainsi en parlant d'Olivette : « Elle cherchait un prétexte contre sa conscience. »

C'est là le grand malheur. Car c'est un préjugé que de croire la conscience infaillible : il y a des gens qui trompent leur conscience.

Et ce ne sont point les habiles, les retors, les vétérans de la ruse : ce sont les jeunes filles, les pauvres femmes, les enfants.

La conscience proteste, mais on l'endort.

Et croyez-le : conscience endormie ne vaut pas mieux que conscience endurcie.

Olivette s'appuyait contre la roche. Sa tête était inclinée sur son sein qui battait et soulevait l'étoffe épaisse de sa robe. Les larmes s'étaient séchées dans ses yeux.

Elle jetait un regard de côté vers le haut de la route où Berthe, entourée et fêtée, venait de s'arrêter.

Berthe souriait, heureuse, car Lucien était arrivé le premier auprès d'elle. Elle avait la main dans la main de Lucien. Il y avait sur ce

front calme et pur comme un doux rayonnement.

Elle était belle de la suave et tranquille beauté qu'on donne aux anges.

Mais ses yeux grands ouverts, ses yeux bleus si tendres et si bons, regardaient en face le soleil qu'elle ne voyait pas.

Pauvre Berthe !...

Olivette pensait :

— Eh bien ! moi, j'y vois!... je ne changerais pas avec elle.

Un sourire malicieux et jaloux était autour de ses lèvres.

— Quelle imprudence ! disait Lucien. Berthe, je vous en prie, ne vous exposez pas comme cela !...

Et les quatre bons hommes, Fargeau, Morin, Besnard et Menand de répéter en chœur :

— Quelle imprudence !

C'est-à-dire, permettez, nous ne pouvons affirmer que Menand prononça le mot, mais il ôta son chapeau et tira la mèche de cheveux qui descendait sur son front. C'était assurément tout ce qu'on pouvait exiger de ce notaire.

— J'avais Chéri, dit Berthe en souriant et en se baissant pour caresser le joli petit chien blanc.

Mais Lucien l'avait prévenue. Il tenait déjà Chéri dans ses bras et le couvrait de baisers.

— Touchant tableau! dit Besnard à l'oreille de Fargeau.

— Chut!... fit le jeune monsieur.

Lucien avait donné le bras à Berthe... Tout le monde se prit à redescendre la montée.

Fargeau et Besnard ouvraient la marche. Morin cheminait seul ensuite, le chapeau sur la nuque et offrant la parfaite image d'un homme qui lit *le Drapeau blanc, l'Étoile* et *la Quotidienne*. Berthe et Lucien causaient tout bas derrière lui.

Qui venait le dernier? C'était Menand, Menand l'artichaut, Menand le notaire.

Menand jeune, célèbre par son double talent de dormir debout et de digérer des cordes de fouet.

Menand, qui depuis... Mais ayons donc plus de gravité! Ce n'est pas en divaguant de la sorte qu'on se fait un nom honorable dans les belles-lettres!

— Il ne fallait pas la gronder, dit Berthe répondant sans doute à quelque parole de Lucien; pauvre Olivette! où est-elle?

— Allez, Olivette, allez, ma fille, prononça onctueusement le jeune M. Fargeau; allez

remercier cet ange qui intercède pour vous.

Olivette ne bougeait pas.

— Eh bien! viens donc, Olivette, s'écria Berthe; croyez-vous, Lucien, qu'il soit bien gai de toujours conduire une aveugle?... Je ne veux pas qu'on la gronde... Viens m'embrasser, ma pauvre Olivette.

Celle-ci s'ébranla enfin. Berthe la baisa au front.

— Tu m'aimes, toi, reprit-elle; je le sais bien... Oh! ajouta-t-elle en passant ses doigts sur les joues de la jeune paysanne, elle a pleuré...

Elle la baisa de nouveau et plus tendrement.

Sous ces caresses, Olivette changeait de couleur. Elle balbutiait et ne savait point répondre, elle, la fine langue qui d'ordinaire ne restait jamais à court.

Au bout de quelques secondes elle s'éloigna.

Et tout en s'éloignant elle se disait :

— Oui, oui, je l'aime bien, la pauvre petite demoiselle!... Le plus souvent que je la laisserai tromper par ce blondasse de Lucien!... Ah non... ah! mais non!...

Dans le creux du grand chêne de la Mestivière, à la place même où s'asseyait naguère

Yaume le pâtour, pour guetter *censément* l'arrivée de Tiennet Blône, Lucien et Berthe étaient blottis l'un près de l'autre comme deux oiseaux dans un nid.

Chéri, le petit chien, blanc comme un manchon de cygne, jouait dans l'herbe, attaché à une branche par son ruban rose.

Il n'y avait plus personne sur le tertre.

Fargeau, Morin, Besnard, Menand et Olivette s'étaient éloignés, parce que le jeune M. Fargeau avait fait observer avec beaucoup de discrétion que son cousin et sa cousine avaient peut-être quelque chose à se dire.

Olivette avait reçu l'ordre de se tenir prête pour reconduire Berthe au château dans une demi-heure.

Les quatre amis, descendant le sentier occidental, étaient allés constater, sur les bords de la Vesvre, que l'inondation était bien finie, et causer un peu de leurs affaires.

Berthe et Lucien restaient seuls.

Lucien regardait Berthe de tous ses yeux et de toute son âme. Berthe écoutait battre le cœur de Lucien et respirait son souffle.

Ils s'aimaient comme on s'aime à vingt ans, quand on est simple et bon, quand on a le cœur vierge.

Pour Lucien, Berthe était tout. Pour Berthe, il n'y avait au monde que Lucien.

Ils furent longtemps sans parler ; puis Lucien dit tout bas :

— Oh ! Berthe ! que tu es belle !...

La jeune fille tressaillit doucement au premier son de cette voix.

— Je ne suis heureux, moi, reprit Lucien, que quand je suis ainsi près de toi... tout seul avec toi... quand je puis te dire dix fois, vingt fois : Je t'aime, je t'aime, je t'aime !

Berthe eut un sourire plus radieux.

— Tu m'aimes, Lucien, répondit-elle, tu m'aimes ?... Oh ! tu ne me le diras jamais assez, va !

— Je t'aime ! je t'aime ! je t'aime !... répétait Lucien, qui couvrait de baisers sa belle joue pâle.

Puis il ajouta comme en extase :

— Si tu savais combien tu es belle, ma Berthe chérie !...

Berthe sourit avec tristesse.

— C'est vrai, dit-elle, je ne sais pas... Mon Dieu ! ce que je voudrais voir, ce n'est pas moi, Lucien, c'est toi... Il me semble que je te devine et que je te reconnaîtrais entre tous... Tu dois être si beau !... si beau !...

— Folle!... folle!... murmura Lucien en baisant ses cheveux.

— Quand tu me dis « : Je t'aime, » poursuivait Berthe... il me semble que je suis dans le ciel... Oh! c'est trop de bonheur, vois-tu... et j'aime trop... j'ai peur!

— Peur!... répéta Lucien, pourquoi peur?

Berthe hésitait. Elle mit sa tête sur l'épaule de Lucien.

— Le sais-je?... prononça-t-elle tout bas; comment te dire cela?... Ce n'est pas quand tu es près de moi que j'ai peur... oh! non!... Quand tu es là, quand j'écoute ta voix chère qui me fait battre le cœur... eh bien! c'est étrange, Lucien, il me semble que ma nuit s'éclaire... quelque chose de brillant est autour de moi... je devine les rayons de votre soleil... et ce beau ciel bleu dont on me parle tant, ce ciel que mes pauvres yeux ne verront jamais... c'est comme un rêve qui m'éblouit et qui me charme...

Il y avait de l'extase dans son sourire.

Mais son sourire tomba.

— Mais quand tu t'éloignes, reprit-elle avec une soudaine tristesse, oh! alors, les ténèbres reviennent... Ce jour qui venait de mon cœur, ce jour s'éteint... Au dedans et au dehors de moi tout est froid, muet, triste... l'espoir s'enfuit...

je retombe. Et c'est bien vrai, Lucien, alors j'ai peur... j'ai grand'peur !

Sa tête glissa contre l'épaule de Lucien comme pour chercher un abri meilleur dans son sein. Lucien la regardait. C'était de l'admiration, de l'amour, de la pitié...

Il répétait sans savoir :

— Folle !... chère petite folle.

— Non, non, dit Berthe, je ne suis pas folle... Écoute... si tu venais à m'oublier...

Lucien lui ferma la bouche en se jouant.

Puis prenant un ton sérieux :

— C'est mal, cela, Berthe, répondit-il ; t'oublier, moi !... Tu crois donc que je n'ai ni cœur ni âme ?...

— Pardon !... pardon ! voulut dire la jeune fille.

Mais Lucien s'animait.

— C'est mal, poursuivait-il, car enfin, Berthe, ai-je une pensée au monde qui ne soit pour toi ?... Tu m'as donné ton cœur, moi je t'ai donné ma vie... Tu as fait plus, c'est vrai, toi, pauvre chérie, car les femmes ont cet avantage sur nous de pouvoir se jeter dans nos bras et nous dire : « Tiens ! voilà mon âme tout entière, mon honneur en ce monde, mon salut aux pieds de Dieu... Tiens ! tiens ! je suis à toi, toute à

toi... » Oh! Berthe! Berthe! Je te le jure sur la mémoire de ma sainte mère qui t'eût si bien aimée!... tu t'es livrée à un honnête homme... Ne m'interromps pas pour me dire « : Je le sais, » car je n'ai pas exprimé le quart de ma pensée... Berthe, Berthe! tu es ma femme devant Dieu... Je vois tes douces lèvres remuer, et je les sens qui répètent : « Aveugle... aveugle! » Oh! pauvre adorée! mais je t'aime cent fois mieux à cause de cela même...

— Que tu es bon et noble! murmura Berthe.

— Tais-toi!... Je t'aime... C'est tout... Moi aussi, quand tu n'es pas là, je suis triste... moi aussi, je te cherche, je te veux, je t'appelle!... Berthe! ma Berthe aimée!... Il me semble que quand notre enfant sera là, sur toi et sur moi, souriant à tous deux... et beau comme un ange, car il te ressemblera... il me semble que je deviendrai fou!

Berthe avait baissé les yeux, comme si sa prunelle eût eu besoin, hélas! du voile de ses paupières...

— Écoute, poursuivait Lucien qui la soutenait renversée entre ses bras, écoute... Tu le verras notre enfant... oui... Je ne sais pas si nous serons riches... mais quand je vais être

ton mari... et cela ne tardera guère, va, ma petite Berthe... nous irons à Paris...

Sa voix prenait un accent de gravité naïve.

— A Paris, ajouta-t-il, les médecins font des miracles pour de l'argent... Je donnerai tout ce que j'aurai d'argent à un médecin... et tu seras guérie.

Berthe secoua la tête lentement.

— Je te dis que tu seras guérie ! s'écria Lucien avec une colère enfantine ; il ne faut pas me contrarier toujours, Berthe !... Je te le dis... j'en suis sûr... j'en suis sûr ! répéta-t-il en la baisant passionnément ; est-ce que tu sais ces choses-là, toi ?... A Paris, vois-tu bien, on fait tout ce qu'on veut !...

— Il n'y a donc pas d'aveugles à Paris? demanda Berthe.

Au lieu de répondre, Lucien frappa dans ses mains.

— Non, non ! reprit-il avec pétulance, je ne lui donnerai pas tout notre argent au médecin qui te guérira... Je ne lui en donnerai que la moitié... Pense donc, Berthe ! il faut que tu aies du satin, du velours, des perles... tout ce qui est charmant, tout ce qui pare le sourire des femmes... Oh ! oh !... Je veux... entends-tu, je le veux !... je veux que tu sois la plus belle

4.

à Paris comme à Vesvron. Ma chérie, ma chérie ! le jour où tu pourras te regarder dans un miroir... le jour où tu pourras voir, comme je le vois, moi, ton bon petit cœur sur ton délicieux visage, tu comprendras pourquoi je t'aime tant !...

— Moi, je t'aime tant sans t'avoir jamais vu... interrompit Berthe, qui était distraite et qui promenait ses lèvres le long des doigts de Lucien.

— Et dans ce temps-là, Berthe, poursuivit le jeune homme d'un accent de triomphe, tu ne diras plus : « J'ai peur... »

— Oh !... que n'est-il venu, ce temps-là ! prononça Berthe avec un gros soupir.

Lucien se pencha sur elle pour l'examiner plus attentivement.

Il ne souriait plus.

— Tu as quelque chose, Berthe, dit-il d'une voix changée, quelque chose que tu me caches !...

Berthe leva les deux bras en l'air et joignit ses mains derrière la tête de Lucien qu'elle attira vers elle.

— Tu ne te fâcheras pas ? murmura-t-elle.

— Me fâcher ?... pourquoi ?

Elle se tut en un long baiser, puis elle reprit d'une voix lente et plus triste :

— Ceux à qui Dieu refuse le don de voir, Dieu les dédommage par un sens subtil, inquiet, qui n'a pas de nom, mais que tout aveugle possède... On devine, on sent... on sait! Eh bien! moi, j'ai deviné qu'ils ne m'aiment pas!...

— Qui?...

— Tous ceux qui nous entourent. Peut-être que tu ne me croiras pas... mais je parle à coup sûr... Il y a comme une ligue mystérieuse contre ton amour qui est ma vie... Et...

Elle s'arrêta comme indécise, puis elle reprit :

— Et tu es si bon, Lucien!...

Le front de celui-ci se rembrunit.

— Tu veux dire si faible, n'est-ce pas? prononça-t-il amèrement.

— Peut-être... répliqua Berthe dont la voix baissa jusqu'au murmure.

Lucien se redressa. Un éclair brilla dans son œil. Mais ce fut l'affaire d'un instant.

— C'est vrai, dit-il, c'est vrai... je suis faible... et je le sais bien!... Mais si l'on s'attaquait jamais à toi, Berthe, oh! je deviendrais fort... Ne crains rien, ma petite Berthe... ma femme!... Que j'aime à t'appeler ainsi!... Ne crains rien... ma faiblesse n'est pas de la lâcheté.

— De la lâcheté! s'écria Berthe qui, à son

tour, se redressa orgueilleuse, toi, mon Lucien, de la lâcheté... oh! je sais bien que tu es brave comme un lion!...

Lucien la ramena, docile, contre son cœur.

— Merci, murmura-t-il; je crois que tu as raison, Berthe... Je suis brave... mais cette faiblesse qui te fait peur... c'est elle que je crains aussi, mon Dieu!... c'est elle qui m'a fait te signer cette promesse de mariage...

Son regard glissa tout au fond du chêne creux, et se reposa sur l'une de ces cavités moussues dont nous avons parlé.

Bien qu'il se fût arrêté, Berthe ne répondait point.

Mais sa figure parlait pour elle, sa figure d'aveugle, que Dieu semblait avoir modelée selon toutes les délicatesses d'expression, comme pour remplacer l'expression absente du regard, cette âme visible.

Sa figure semblait dire :

— Mon pauvre Lucien, tu m'as fait toucher une fois un papier et tu m'as dit : « Ceci est une promesse de mariage... » Je t'ai cru, mon Lucien, comme je te crois toujours... et je t'ai remercié du fond du cœur avec des larmes dans les yeux... mais pour moi tous les papiers se ressemblent...

— Tu gardes le silence?... dit Lucien qui lisait sur les beaux traits de Berthe comme en un livre ouvert la pensée que nous venons de transcrire.

— Ta parole, Lucien, répliqua Berthe, voilà ma vraie garantie...

Et cette réponse complétait si réellement la série des idées sous-entendues, que Lucien ne put s'empêcher de s'écrier avec reproche :

— Douterais-tu donc de la valeur de cette promesse?

— Moi?... dit Berthe étonnée; Dieu m'en préserve!... ce serait douter de toi, Lucien... Je la garde, tu sais bien, cette promesse... je l'aime... Je viens la toucher quelquefois quand personne ne m'épie... je la baise... c'est mon trésor, c'est l'avenir de notre pauvre enfant! ajouta-t-elle en cachant sa belle tête brune jusque sous le bras de Lucien; mais elle est toujours là, cette promesse... Le jour où tu ne voudrais plus, tu saurais où la reprendre... Et qu'en aurais-je besoin, moi, pour mourir?

Sa voix se perdait en un murmure doux et comme plaintif.

Lucien frappa du pied.

— Ah! voilà bien les femmes! s'écria-t-il en colère, mourir... mourir!... Pourquoi parler

de cela? Mourir !... il s'agit bien de mourir !... Je te dis, moi, que tu seras heureuse autant que tu es aimée... Voyons! vite un sourire, ou je me fâche tout de bon !

Le sourire vint, obéissant, sur les lèvres de Berthe.

Mais Lucien restait triste.

— Allons ! dit-il en se levant brusquement, j'en ai pour toute la journée... D'ici jusqu'à Vitré, je vais te voir pleurer et t'entendre me dire : « Ai-je besoin de cela pour mourir?... » Mourir ! oh ! Berthe ! toi mourir? Va ! si tu m'aimais, tu laisserais mon pauvre cœur en paix...

— Si je t'aimais! balbutia Berthe de cette voix basse et passionnée qui frémit et vibre tout au fond de l'âme.

Elle se pendait à son cou.

Elle était belle d'amour chaste et à la fois ardent. Belle, belle !

Lucien la soutenait à bras-le-corps. Leurs lèvres se touchaient.

Berthe tressaillit et se rejeta violemment en arrière.

— Il y a quelqu'un là !... dit-elle ; là !

Son doigt tendu désignait la partie du chêne creux qui s'appuyait à la forêt.

— Eh bien ! ce quelqu'un-là, dit Lucien à

voix haute et en riant, je l'invite à nos noces. Ce quelqu'un entend-il?

Point de réponse.

— Tu te seras trompée, Berthe, reprit Lucien sérieusement, mais ce que j'ai dit est dit... nous avons trop attendu... Je vais à Vitré porter une lettre de mon oncle, et au retour, je lui conterai nos affaires.

— Oh!... fit Berthe effrayée.

— Sois tranquille... Ah! ah! je suis faible!... Je te dis, moi, que dans quinze jours tu seras ma femme devant le maire et le recteur... Ah! je suis faible!...

Il saisit son fusil adossé contre l'arbre, et revint à Berthe qu'il embrassa encore...

— Au revoir! dit-il; as-tu jamais entendu parler de ça, toi, M. Honoré Créhu de Pélihou?

— Non, répliqua Berthe.

— A Vitré... acheva Lucien qui lisait la suscription d'une lettre; je croyais connaître tout le monde à Vitré... et surtout ceux qui portent notre nom... Enfin, n'importe... au revoir!

Il sortit du creux de l'arbre et appela Olivette d'une voix retentissante.

Olivette parut presque aussitôt, roide, digne, guindée.

— Tu vas ramener Berthe au château, Oli-

vette, lui dit Lucien ; ah ! j'y pense... je t'ai grondée tout à l'heure... je te donnerai un mouchoir de cou pour ta peine.

— Je n'ai pas besoin de votre mouchoir de cou, M. Lucien, répondit sèchement Olivette.

— Hein?... fit le jeune homme qui crut avoir mal entendu.

— Je reçois mes gages pour faire mon devoir, poursuivit Olivette qui avait repris la pose d'une reine de théâtre ; gardez vos cadeaux pour les demoiselles de Vitré !

Ceci fut dit avec cette juste mesure que la plus belle moitié du genre humain possède toute seule : assez haut pour que Berthe l'entendît, assez bas pour que Lucien ouvrît l'oreille et répétât :

— Hein?...

Olivette manqua cependant son effet, en ce sens que Berthe ne fit nulle attention à cela.

Lucien tourna le dos à la soubrette, embrassa Chéri à l'intention de sa maîtresse, et descendit le sentier qui conduisait à la Vesvre.

Vous qui aimez bien, jeunes filles, comme on aime une fois pour s'en souvenir toujours, vous, les belles de seize ans, les rieuses et les heureuses !

Vous qui aimez bien, jolis anges aux cheveux

de jais ou d'or, nymphes du piano, chères petites à qui la fade romance a enseigné tant de rimes provoquantes!

Tendresse, ivresse! Accents puissants! Délire, lyre!...

Mélancoliques victimes du nocturne à deux voix! Vous à qui M. Herz ou M. Zimmermann a révélé l'amour et le mystère!...

O nos danseuses blanches! ô nos mondaines visions qui avez des bluets dans vos chevelures blondes ou des perles dans vos cheveux noirs!

Pauvre Berthe!...

Vous, jeunes filles, quand il s'en va, lui, don Juan, le beau vicomte ou le radieux agent de change, ou le démocrate pâle qui sera votre époux, vous le suivez des yeux longtemps.., bien longtemps, à perte de vue, sur l'air d'un *lieder* de Schuber ou d'une *rêverie* de mademoiselle Puget.

Oh! les *Rêveries!!!*

Pauvre Berthe!

Tandis que Lucien descendait vers la plaine, elle ne pouvait le suivre des yeux. Mais elle écouta longtemps aussi, jusqu'à ce que le bruit de ses pas se fît insensible à son ouïe exercée.

Alors, elle croisa les bras sur la poitrine et demeura pensive.

Il y avait en ce moment, sur le tertre, Berthe, Olivette, et Fargeau Créhu de la Saulays.

— Est-il bien tard? dit Berthe au bout d'une minute.

Olivette regarda Fargeau qui fit un signe.

— Non, répondit-elle.

— Le soleil est-il couché?

Le soleil était couché; la brune tombait.

Sur un signe de Fargeau, Olivette répondit :

— Non, non, mademoiselle, le soleil n'est pas couché.

Pour cette malheureuse enfant, privée de la vue, tous les dangers s'aggravaient et s'exagéraient à l'infini. Pour elle, les inventions des poëtes du moyen âge devenaient comme des réalités. L'agent mystérieux, le démon invisible existait par le fait auprès d'elle.

Il n'y avait, hélas! besoin ni de magie ni de sortiléges pour la pousser dans l'abîme perfidement ouvert. Il suffisait d'un homme lâche et infâme au point d'abuser de ce malheur profond et de s'en faire une arme.

Fargeau était là.

Olivette reprit :

— Vous êtes toute pâle, mademoiselle Berthe... Asseyez-vous avant de remonter au château... Vous avez tout le temps.

Berthe s'assit.

Ses pensées l'absorbaient. Elle avait le cœur plein. Les dernières paroles de Lucien retentissaient encore à son oreille.

Elle allait être sa femme!

Berthe était heureuse de ce bonheur trop violent qui blesse l'âme.

Dans sa joie, il y avait de la souffrance et de la crainte.

Le cœur devine. Ceux qui aiment ardemment sont prophètes...

Lucien venait de traverser la Vesvre rentrée dans son lit étroit, et suivait en chantant la route de Vitré.

XXI

Comédie.

La nuit venait, quoi qu'en dît Olivette, qui obéissait en cela aux ordres muets de M. Fargeau Créhu de la Saulays.

Berthe était assise sur une des racines du grand chêne, oppressée par son bonheur.

Elle rêvait, ou plutôt elle priait, car sa pensée allait vers Dieu.

Olivette s'était rapprochée de Fargeau.

— Tu as bien compris? lui dit celui-ci à l'oreille.

— Oui, répliqua Olivette.

— C'est le moment... va.



Olivette semblait hésiter.

— Écoutez, murmura-t-elle; vous me jurez bien que ce M. Lucien la trompe?

— Sur mon honneur !... Allons, va!

— C'est que...

Fargeau haussa les épaules et tourna le dos.

Olivette hésita encore un instant, puis elle se dirigea du côté de Berthe, trop éloignée et trop absorbée surtout pour avoir rien entendu.

— Mademoiselle Berthe, dit-elle en adoucissant sa voix, maintenant que je suis seule avec vous, je voudrais vous demander un petit bout d'excuse et vous dire que si j'ai manqué à mon devoir, ce n'est pas de ma faute.

— Tu sais bien que je ne t'en veux pas, ma pauvre Olivette, répondit la jeune fille en souriant; et puis, quand bien même j'aurais été fâchée contre toi, je te pardonnerais bien vite... je suis si heureuse!...

— Heureuse!... répéta Olivette, qui tâcha de rendre sensible dans son accent le hochement de tête que Berthe ne pouvait voir; tant mieux! tant mieux! si vous êtes heureuse, ma bonne demoiselle... je croyais...

Elle s'interrompit. Fargeau était toujours là, comme le surveillant qui empêche l'esclave de faire trêve à son travail.

— Tu croyais ?... dit Berthe négligemment.

— Oh ! fit Olivette, c'est que je ne méritais pas les reproches de M. Lucien Créhu, au moins !...

— Ne parlons plus de cela, Olivette.

— Comme vous voudrez, mademoiselle... mais je ne les méritais pas... j'avais passé la journée tout entière à m'occuper de vous. Ça vous étonne, mam'zelle Berthe, poursuivit Olivette en élevant la voix parce que Berthe retombait dans sa rêverie ; ça vous étonne ? Mais que je suis sotte, mon Dieu !... Je m'étais bien promis de ne pas vous parler de cela.

Berthe se prit à écouter.

— De quoi se mêlent-ils ? bon Jésus ! de quoi se mêlent-ils ? s'écria Olivette avec une feinte colère ; ah ! je leur ai dit ma façon de penser... très-bien ! Je n'ai pas la langue dans ma poche... Cancaner comme ça sur ma chère maîtresse !...

— Mais que racontes-tu donc là, Olivette ? demanda Berthe tranquillement.

Olivette avait la sueur au front, tant elle s'efforçait.

Elle ne savait plus trop comment frapper le grand coup.

Sans la présence de Fargeau, peut-être eût-elle renoncé à son dessein ; mais Fargeau était là, et Olivette n'osa pas rester en chemin.



Ça me fend le cœur, reprit-elle. Voyez-vous, moi, je ne peux pas dire non! ça me fend le cœur!... Mademoiselle Berthe trompée par-ci, mademoiselle Berthe trompée par-là... On croirait, ma parole, que ça les amuse de répéter des horreurs comme ça!

Berthe avait relevé la tête, et une pensée inquiète était déjà sur son beau front.

Que toute cette ruse était lâchement dépensée!

La pauvre enfant était si facile à tromper!

Ceux-là sont fatalement ombrageux et jaloux qui se sentent faibles contre la trahison.

Berthe craignait sans cesse, parce qu'elle avait la conscience de son infériorité physique. Ce qu'elle avait dit à Lucien, elle se le répétait bien souvent :

— Est-ce qu'on épouse une aveugle?

Et puis elle aimait si ardemment, si sincèrement!

Et puis encore, elle allait être mère...

Oh! ne condamnez pas, vous qui avez le droit d'être sévères, vous les pures, vous les chrétiennes!

Ayez pitié plutôt! C'étaient deux enfants, deux pauvres enfants!

Savez-vous combien la vie était triste et froide en ce grand château du Ceuil? Ils s'étaient rap-

prochés comme deux voyageurs égarés dans les neiges se rapprochent et se serrent l'un contre l'autre pour éloigner les glaces de la mort.

Ils s'étaient aimés sans savoir, comme on respire pour vivre.

Ils s'étaient aimés, parce qu'ils se sentaient bien tous les deux, et nobles et sincères, dans cette atmosphère gelée d'égoïsme et de mensonge.

Ils ne savaient pas depuis quand ils s'adoraient ainsi.

Et c'était un grand deuil ! allez, depuis qu'ils avaient péché !

Oh ! la pauvre Berthe ! elle n'osait plus prier. Elle avait un secret pour le vieux prêtre. La table sainte lui était interdite.

Quand elle s'agenouillait dans la petite église de Vesvron, elle pleurait au lieu de prier.

Et Lucien !... mes jeunes messieurs, ne souriez pas : pour Lucien, c'était tout de même.

Lucien, le bon et simple cœur, était chrétien, et plus d'un gros soupir soulevait sa poitrine quand il saluait de loin M. le recteur, dont il n'osait plus s'approcher.

Eh ! nos philosophes de comptoir et d'officine, clercs d'avoués puants, courtauds qui avez des opinions avancées, graines d'avocats bavards,

chevaliers de l'aunc et de l'écritoire, ne riez pas, vous dis-je! Lucien vivait à cent lieues du ruisseau de la rue Saint-Denis.

Quc diable! nos maîtres, quand vous vous soûlez pour cinquante sous le dimanche et que vous débraillez vos gilets à prix fixe, afin de vous donner un air régence au Château-Rougc, nous ne rions pas, nous, car ce qui est laid nous attriste au lieu de nous divertir.

Soyez sage, ô notre vilaine jeunesse!

Mais comment cela s'était-il donc fait?... Dirons-nous en détail la chute du pauvre ange?

Non, car il n'y a pas de mots dans la langue terrestre pour peindre ces joies et ces tristesses, et cettc âme qui reste vierge après sa faute..., et cette chasteté qui survit...

Un jour, il y avait bien longtemps qu'ils s'aimaient, bien longtemps que Lucien avait dit à Berthe : « Tu seras ma femme; » c'était vers le soir; lc soleil d'automne avait laissé dans l'air de tièdes et molles senteurs.

Ils avaient bâti de beaux châteaux dans l'avenir, tout le long de l'après-dîner.

Berthe voulut rentrer; Lucien la suivit.

En rentrant, Berthe se mit à sa harpc.

Chaque femme a son charme d'élite qui la fait irrésistible, quand elle est belle d'ailleurs et

déjà aimée. Quand Berthe chantait, ce n'était plus une femme. Ce voile que Dieu avait mis sur son regard disparaissait en quelque sorte. Il y avait autour d'elle une auréole radieuse. Tout ce que la poésie a de suave, tout ce que l'amour a d'entraînant, tout ce que la naïve tristesse des seize ans a de séductions enchantées.

Sa voix était vibrante et douce : on y sentait son cœur.

Ce soir-là, la voix de Berthe tremblait. Vous eussiez dit des pleurs sonores.

Son âme s'échappait et débordait. C'était la merveilleuse plainte de l'amour vierge, les soupirs embaumés, la tendre inquiétude, la passion lente et profonde comme une fièvre.

Lucien écoutait.

Lucien était en extase.

Dieu pardonne, ne condamnez pas!

Ce fut un rêve poignant, mais splendide...

Puis Lucien, étreignant son front à deux mains, tomba sur ses genoux.

Berthe avait le visage inondé de larmes.

— Je te le jure! je te le jure! balbutia Lucien d'une voix entrecoupée, Berthe!... tu seras ma femme!...

Avant cette heure-là, Berthe n'avait jamais eu peur.

Hélas ! à dater de cet instant, elle douta. Ce voile qui était sur sa vue lui pesa comme un poids horrible.

Aveugle ! aveugle ! Est-ce qu'on épouse une aveugle ?

Aussi nous le répétons : toute cette comédie qu'on allait jouer autour d'elle pour la tromper, pour la désespérer, pour lui ôter sa foi et son espoir, cette comédie devait réussir à coup sûr.

Elle avait saisi la main d'Olivette.

— Que dis-tu donc là, ma fille ? prononça-t-elle d'une voix altérée.

— Eh bien, répondit la paysanne, je dis ce qu'ils disent... et que je me suis fâchée, fallait voir !... Quand même ça serait, n'est-ce pas, je vous demande un peu si ça les regarde ?

— Quoi ?... mais quoi ?... balbutia Berthe qui était toute pâle.

— Dame ! moi je ne sais pas si je dois vous répéter tout ça...

— Tu me fais trembler, Olivette !

— C'est pas l'embarras, voyez-vous... Il y a de quoi !

Berthe ne parla plus.

Fargeau fit de loin un geste d'approbation. La scène s'engageait absolument selon son plan.

— Tant pis! reprit la soubrette villageoise, j'aime mieux vous voir triste un peu pendant un petit moment que de vous laisser en risée à tout le monde... Voyons! prenez votre cœur à poignée, comme on dit, ma bonne petite demoiselle... M. Lucien se moque de vous... là!...

Berthe se leva droite et roide.

— Il fait la cour à une jeune personne de Vitré, continua résolûment Olivette.

Puis elle ajouta en manière de morale :

— Que c'est affreux, je ne le cache pas, et dégoûtant!... et bien digne des hommes!

— Va-t'en, murmura Berthe; va-t'en, ma fille.

Chéri se dressa sur ses petites pattes et regarda Olivette avec colère.

Celle-ci ne bougeait pas.

— Va-t'en, répéta Berthe; tu me trompes ou tu te trompes... ce que tu dis là n'est pas possible.

— Vous tromper, moi, ma chère demoiselle! s'écria Olivette, oh! non; et quant à me tromper, moi, je le voudrais bien... mais faut pas se leurrer!... La servante du recteur est-elle une mauvaise langue, oui ou non?... Et puis je sais lire peut-être!...

Ici Olivette fouilla vivement dans sa poche et ne trouva point ce qu'elle cherchait.

Elle se tourna vers Fargeau qui la comprit, roula en boule une feuille de papier, et la lui jeta de loin.

Pendant qu'Olivette ramassait le papier, Berthe disait machinalement :

— Tu sais lire! Pourquoi me dis-tu que tu sais lire?

— Parce que j'ai lu une lettre, répondit Olivette.

— Quelle lettre?

— Une lettre que M. Lucien a perdue... et que la servante du recteur a trouvée.

Berthe perdait le souffle.

— Ah!... fit-elle ; mais tu mens, n'est-ce pas? C'est pour m'effrayer, tout cela?

— Une lettre où il lui dit qu'il l'aime... l'autre... poursuivit Olivette poussée par le regard impérieux de Fargeau.

— Tu mens... tu mens!

— Une lettre où il lui dit qu'il ne vous aime pas...

Berthe poussa un cri.

— Et tu l'as lue cette lettre?... prononça-t-elle avec effort.

— Je la relis en ce moment même, répliqua la paysanne, car je l'ai là... dans ma main.

Berthe, comme si elle eût eu à cette heure le

don de voir, se jeta sur le papier et le froissa entre ses doigts convulsivement.

— Tu mens ! tu mens!... répétait-elle sans savoir qu'elle parlait.

Et cependant la ruse grossière avait un plein succès. Ce chiffon blanc, arraché aux tablettes de M. Fargeau, était pour l'aveugle une preuve de son malheur.

Ce papier la brûlait. Il lui semblait que ses doigts sentaient l'écriture.

— Je mens? s'écria Olivette avec reproche. Oh! ma chère demoiselle, vous ne savez pas comme je vous aime!... Après tout, un homme n'est qu'un homme... et il y en a tant!... un de perdu, voyez-vous, deux de retrouvés!

Olivette parlait ainsi presque gaiement. Elle n'avait pas beaucoup de remords, d'abord parce qu'elle ne pouvait mesurer l'étendue du coup qu'elle portait à sa maîtresse, ensuite parce qu'elle gagnait une dot, enfin parce qu'elle jouait un bon tour à M. Lucien, qui l'avait humiliée.

Croyait-elle à l'infidélité de Lucien ? Ma foi, peut-être.

A dix-neuf ans, madame Marion, rentière, devait ressembler un peu à Olivette.

Ces bonnes personnes font leur chemin : elle

meurent bien quelquefois à l'hôpital, mais tout le monde en est là.

Fargeau venait de disparaître derrière la roche. Au bout d'un instant, il se montra de nouveau, en compagnie de l'homme d'affaires Besnard.

Tout était prévu dans cette comédie arrangée laborieusement à l'avance : les sorties comme les entrées.

L'apparition de Besnard fut un signal.

— Écoutez! dit brusquement Olivette.

Et comme Berthe ne lui répondait pas, elle lui saisit le bras à son tour et ajouta :

— Vous n'avez pas entendu?... Ils parlaient de vous.

Berthe ne répondit point encore.

— Et de M. Lucien, continua Olivette.

— Ah! s'écria Berthe : qui?

— M. Fargeau et M. Besnard.

— Où sont-ils?

— Ils viennent. Voulez-vous avoir la preuve de ce que je vous ai dit, et savoir peut-être quelque chose de nouveau? Cachez-vous!

— Oui, dit Berthe vivement, je vais me cacher.

— Là... dans le chêne.

Elle entraîna la jeune fille, qui se laissait faire.

Fargeau et Besnard approchaient : c'était réglé comme la mise en scène d'une pièce de théâtre.

— Suis-je bien cachée? demanda Berthe.

La pauvre enfant était au beau milieu de l'ouverture : on la voyait en plein.

— Oui, répondit Olivette, bien cachée.

— Personne ne peut me voir ?

— Personne... mais chut!... les voilà !

Berthe se fit petite et tendit l'oreille.

Olivette adressa au jeune M. Fargeau et à Besnard un signe qui voulait dire : « Entrez en scène, on vous écoute! »

XXII

Infamie.

Fargeau et Besnard prirent le diapason d'un entretien fort animé.

Et, pour commencer, Besnard prononça trois ou quatre fois son fameux :

— C'est ignoble! qu'il disait si bien.

— Vous vous trompez, mon cher M. Besnard, répliqua Fargeau; je vous proteste que vous vous trompez.

— Moi, je vous dis que je ne me trompe pas, M. Fargeau, et j'ajoute, morbleu! que c'est une chose ignoble!... Prenez-le comme vous voudrez.

— Mon cousin est un honnête homme, M. Besnard.

— Honnête homme, honnête homme, M. Fargeau!... Enfin chacun entend les mots à sa manière.

— Les voilà qui s'arrêtent! dit Olivette à l'oreille de Berthe.

Il est permis de penser que la jolie paysanne savait maintenant à quoi s'en tenir touchant la vertueuse et sainte indignation de M. Besnard.

Berthe demanda encore :

— Suis-je bien cachée?

— Il faudrait être le diable pour vous apercevoir! repartit tout bas Olivette.

— Que vous défendiez votre jeune cousin, mon cher M. Fargeau, reprit Besnard en se calmant un peu, c'est tout naturel... moi, voyez-vous, je trouve cela tout naturel. Je ne vous le cache pas, mais tout le monde n'est pas forcé de voir les choses au même point de vue, et si votre affection vous aveugle...

— Mais du tout!... voulut dire Fargeau.

— Allons! s'écria Besnard avec autorité, contre les faits on ne discute pas. Avez-vous vu la lettre?

— Folie de jeune homme!

— A la bonne heure! Folie de jeune homme! Parfait! parfait! ma parole!

— Je puis vous affirmer, reprit Fargeau,

qu'il a beaucoup d'amitié pour notre pauvre cousine.

— Ah! ah! fit Besnard d'un accent qui perça le cœur de Berthe, de l'amitié!... beaucoup d'amitié! ça ne l'empêchera pas d'épouser l'autre à ce qu'il paraît...

— Mais... voulut encore objecter Fargeau.

Besnard lui ferma la bouche avec un vigoureux :

— C'est ignoble!

Berthe avait les deux mains appuyées contre sa poitrine. Elle souffrait jusqu'à mourir. Mais elle écoutait.

Olivette la regardait en dessous. Elle se sentait mal à l'aise, et le remords la prenait en face de ce silencieux martyre.

Elle se disait :

— C'est pour son bien... c'est pour son bien!

Et elle songeait un peu à la dot.

Le tout pour se donner du cœur.

En causant, M. Fargeau et l'homme d'affaires s'étaient de plus en plus rapprochés de l'arbre.

Ils étaient à quelques pas seulement des deux jeunes filles.

Besnard arrêta Fargeau.

— Ici, dit-il, nous sommes à l'abri des

curieux, cher monsieur; nous pouvons causer sans danger de vos affaires de famille. Veuillez m'écouter, car je ne voudrais pas laisser un honnête jeune homme comme vous exposé aux périls d'une confiance mal placée. Il ne s'agit plus ici de votre cousine, mademoiselle Berthe, et si je continue à parler d'elle, c'est uniquement par rapport à vous; au demeurant, elle ne m'est rien, de près ni de loin, cette jeune personne, tandis que vous, Fargeau, vous êtes presque mon élève.

Oh! le digne élève et le vertueux maître!

A les écouter, Olivette commençait son éducation.

Mais comme elle n'était pas encore bien avancée, un insurmontable dégoût lui venait. Ce moyen qu'on prenait pour tromper la pauvre aveugle, ne l'avait-on pas pris tout à l'heure pour la tromper elle-même?

Au prologue de la pièce, c'était pour elle que Besnard disait son fameux : « C'est ignoble! »

Il lui prenait des envies de saisir Berthe par le bras et de lui crier :

— Ces deux hommes sont de misérables menteurs!

Et de leur cracher au visage.

Si elle eût fait cela, cette petite Olivette, elle fût devenue sans doute une honnête femme, car il y a des heures qui marquent notre destinée ! Elle eût épousé Yaume, le pâtour du Ceuil. Elle aurait eu beaucoup d'enfants, dont Fancin, Yvon, Mérieul, Mathurin Houin, Pierre Mêchet et Louisic du four à fouaces auraient été les parrains.

Ah dame ! oui dame ! Mais elle ne fit pas cela la petite Olivette.

C'était une fille prudente, qui ne suivait point à l'étourdie ses premiers mouvements. Elle réfléchissait, suivant le précepte du sage.

Et puis la dot, la dot !

Et l'image de Tiennet Blône, avec sa taille hardie et ses longs cheveux bouclés.

Elle ne fit pas cela. Oh ! que non ! aussi devint-elle...

Mais nous verrons bien ce que devint Olivette.

Loin de suivre le conseil de son bon ange qui lui disait de protéger Berthe contre ces deux coquins de bas étage, lâchement ligués contre une pauvre enfant, elle donna en ce moment même un coup d'épaule à Fargeau et à Besnard.

Une idée venait en effet de traverser l'esprit

de Berthe... un soupçon vague qui se fortifia bien vite, tant elle avait grand désir de se reprendre à quelque espoir.

Elle se dit :

— Voilà des hommes qui viennent justement ici parler de Lucien et de moi... Si Olivette avait eu la baguette des fées, elle ne les aurait pas évoqués plus à propos. Mon Dieu! mon Dieu! si tout cela était un jeu concerté... une comédie!

Elle se pencha à l'oreille d'Olivette.

— Et Chéri? murmura-t-elle; ils doivent voir Chéri?... Et, s'ils voient Chéri, ils doivent bien deviner que je ne suis pas loin.

Ceci était une épreuve.

Mais Olivette était preste à la réplique.

— Oh! ma bonne demoiselle, répondit-elle, je pense à tout, moi, Chéri est là dans l'arbre, aussi bien caché que nous.

Elle ne mentait pas.

Chéri n'était pas plus mal caché que Berthe.

Celle-ci fit trêve à ses réflexions, parce que M. Besnard reprenait la parole.

Il allait porter le grand coup.

— Comprenez-moi bien, dit-il d'un ton confidentiel, mon cher M. Fargeau. Il paraîtrait que

votre cousin Lucien avait fait une promesse de mariage à votre cousine Berthe.

— Je ne vois rien là que de très-naturel, répliqua Fargeau.

— Sans doute, assurément, votre observation vous fait honneur, mon jeune ami ; aussi n'est-ce pas la promesse de mariage que je blâme.

— Et que blâmez-vous, M. Besnard ?

— Ce que je blâme ? Je blâme ce qui est ignoble ! un acte dont la qualification serait incontestablement une injure grave... Ce que je blâme ? Vous savez, mon cher M. Fargeau, si je suis un batailleur... Eh bien ! des hommes comme votre cousin, voyez-vous, me feraient sortir de mon caractère !

Le père du jeune M. de Guérineul avait, disait la chronique, distribué une splendide volée de coups de bâton à M. Besnard, homme de loi.

Or, le père Guérineul, quand il tapait, tapait avec une gaule de bon cormier, de deux pouces de diamètre.

Nous rapportons ce fait insignifiant par lui-même, pour prouver que Besnard ne mentait point quand il disait qu'il n'était pas un bretteur.

Du reste, le père Guérineul était mort d'une

pinte d'eau-de vie poivrée, l'année précédente. Un vieil ivrogne qui avait mal élevé son garçon.

— Je vous prie de vous expliquer, M. Besnard, dit Fargeau gravement.

— Ce que je blâme, continua l'homme de loi qui paraissait s'échauffer beaucoup, c'est le fait d'avoir repris cette promesse de mariage souscrite librement...

— Oh!... fit Berthe qui eut un sourire.

Il y avait ceci d'étrange, que les deux acteurs de cette farce infâme pouvaient suivre l'effet de leurs discours sur la physionomie de leur victime. Ils étaient tout au plus à dix pas d'elle et ne la perdaient pas un instant de vue.

Le sourire de Berthe eut comme un double reflet sur leurs lèvres de coquins.

Et leur sourire à eux voulait dire :

— Elle mord!... elle mord!... nous allons savoir tout à l'heure où est la promesse de mariage!

Le sourire de Berthe signifiait au contraire :

— Les fous! Et moi, simple que je suis, et moi qui avais peur!

Elle prit silencieusement la main d'Olivette et la serra comme pour lui rendre grâces de cette conversation entendue.

La main d'Olivette était toute froide.

Olivette trouvait l'épreuve bien longue. Elle était là un peu au supplice.

Les deux dignes acolytes échangèrent un petit signe muet qui disait toute leur leur satisfaction. Puis Fargeau reprit :

— Je ne vous comprends pas du tout, M. Besnard.

— Cela vous fait encore honneur, mon jeune ami. Je précise Lucien, et c'est ignoble! Lucien a soustrait la promesse écrite pour la donner sans doute en holocauste à la bien-aimée de Vitré.

— Oh!... fit Fargeau avec l'amer dégoût d'un honnête homme.

Berthe gardait son sourire, mais déjà son cœur battait.

Après tout, cette promesse, elle ne l'avait pas touchée depuis la veille.

Elle se tourna d'instinct vers la cavité moussue que Lucien avait regardée lorsqu'il avait été question pour la première fois de la promesse.

Berthe eut peur. Puis ce fut de l'angoisse. Elle se sentait défaillir.

La progression fut si rapide que le sourire restait encore à sa lèvre quand son pauvre cœur était déjà brisé.

Olivette fronçait le sourcil. Ce qui survivait en elle d'honnête et d'humain allait se révolter.

— Le tour est fait! dit Fargeau à l'oreille de Besnard.

— Oui, répliqua celui-ci, mais Olivette va tout perdre.

Il ajouta à voix haute :

— N'ayez pas l'air de douter, mon jeune ami. Quand je dis une chose, c'est que je suis pertinemment renseigné. J'ai vu de mes yeux la promesse susdite...

— Entre les mains de qui?

— Parbleu! entre les mains de la bien-aimée.

Berthe s'appuya contre l'épaule d'Olivette.

Puis elle serra son cœur défaillant à deux mains.

Fargeau mit son doigt sur sa bouche en regardant Olivette, et son œil doucereux se fit si venimeux, que la jeune fille eut froid et tressaillit.

— Faisons semblant de nous en aller, dit Fargeau tout bas.

— Tandis que nous remonterons au château, reprit Besnard en marchant, je vous expliquerai comme quoi j'ai pu savoir...

Le reste de la phrase fut perdu pour Berthe.

— Sont-ils partis? demanda-t-elle d'une voix éteinte.

— Oui... répondit Olivette toujours fascinée par le regard de Fargeau, qui se rapprochait sans bruit.

Un sanglot souleva la poitrine de Berthe.

— Oh !... oh!... fit-elle avec désespoir, est-ce que c'est possible? mon Dieu!

Olivette ouvrait la bouche. Fargeau fit un signe.

Elle baissa les yeux et se tut.

Berthe venait de se redresser. Il y avait sur son beau visage un solennel espoir.

— Olivette, dit-elle, ma pauvre enfant, va-t'en, je veux être seule.

— Mais, ma bonne demoiselle... commença la jeune fille bourrelée de remords.

Un second signe de Fargeau l'arrêta court.

Fargeau, lui aussi, lui disait de loin, des lèvres et du geste ;

— Va-t'en!

Elle courba la tête et fit quelques pas.

— C'est vous qui le voulez, ma chère demoiselle Berthe... balbutia-t-elle.

— Oui, ma fille, va-t'en... va-t'en!

Olivette s'éloigna. Avant de tourner la roche, elle s'arrêta, elle regarda encore Berthe, immobile à la même place.

— Allons! dit Besnard qui était tout près d'elle de l'autre côté de la roche, en route, petite! On n'a plus besoin de vous ici.

Olivette monta le chemin du Ceuil.

Berthe demeura longtemps immobile et muette.

Fargeau et Besnard attendaient.

Les mains de la jeune fille se joignirent.

— Mon Dieu ! murmura-t-elle, si cela est vrai, faites-moi mourir avant d'avoir perdu tout espoir !

Il y avait dans cette prière une douleur si profonde et si douce, que Fargeau et Besnard se retournèrent à la fois pour voir si Olivette n'était point revenue par hasard.

Car Olivette, ébranlée comme elle l'était déjà, n'aurait pu résister à cette prière.

Besnard n'était pas sans éprouver une certaine émotion.

Mais nous devons dire que la sage figure du jeune M. Fargeau exprimait le calme le plus heureux.

Besnard n'était qu'un misérable. Fargeau était un esprit fort.

Berthe tâtonna, toucha les parois intérieures du chêne et s'orienta.

— Pardieu! murmura Fargeau, la promesse doit être bien près d'ici.

— Nous brûlons! dit Besnard qui voulait faire le brave et qui tremblait.

Berthe s'arrêta brusquement. Son oreille avait saisi un son.

— Y a-t-il quelqu'un? demanda-t-elle.

Comme personne ne répondait, elle appela Chéri, qui mit ses deux petites pattes blanches sur la robe de sa maîtresse.

— Y a-t-il quelqu'un, Chéri? demanda encore Berthe.

Chéri connaissait trop Fargeau pour aboyer. Il resta muet.

Berthe arriva devant la cavité moussue que nous avons déjà désignée plusieurs fois.

Elle se mit à genoux.

— C'est bien long!... dit Fargeau.

Besnard était blême.

— Mon Dieu! murmura Berthe, et vous, bonne sainte Vierge, ayez pitié de moi!... Je suis bien malheureuse, mon Dieu! Je n'ai dans la vie qu'un refuge et qu'un espoir. Oh! si ce refuge me manque, si cet espoir doit être brisé... prenez mon âme, mon Dieu! prenez mon âme bien

vite!... Je vous le demande à deux genoux!... prenez mon âme avant de m'enlever ma dernière espérance !...

Besnard serra la main de Fargeau.

Il hésitait, parce que la plainte de cette enfant remuait violemment ce qui lui restait de cœur.

Fargeau le repoussa.

— J'ai des enfants ! dit Besnard.

Fargeau se prit à sourire durement et répondit :

— Moi, je n'en ai pas.

— Écoutez! reprit Besnard ; j'aimerais mieux les tuer.

Fargeau haussa les épaules et entra sur la pointe des pieds.

Il était à deux pas derrière Berthe.

Le petit chien Chéri vint jouer entre ses jambes.

Berthe se releva.

Besnard détourna la tête pour ne pas voir ce qui allait se passer.

XXIII

Le puits Rondel.

Qu'allait-il donc se passer d'assez horrible pour que l'homme de loi Besnard ne pût le regarder en face?

Besnard, ce cœur de parchemin, ce coquin paperassier, ce misérable qui avait étudié le code au point de vue du pillage exclusivement.

C'est qu'il y a des degrés dans l'infamie, c'est que quand la victime est trop évidemment sans défense, le cœur se soulève et le bras s'arrête.

Frapper une enfant !... une enfant aveugle !...

Et la frapper, non pas d'un coup brutal et franc, mais par derrière, avec la préméditation

de la ruse ! Chercher laborieusement la place de son cœur pour y enfoncer une épingle !

Il n'y a pour cela que les coquins philosophes.

La grande espèce de coquins, les coquins froids, lymphatiques, blonds, doux.

Les coquins qui, en politique, guillotinent par amour de l'humanité.

Les coquins universitaires, graves, rationalistes, éclectiques, légèrement professeurs, philanthropes au premier chef !

Les coquins cuistres qui ont de l'*assa fœtida* dans les veines au lieu de sang !

Les coquins rangés, sages, modestes...

Si vous en trouvez un et que vous le jetiez à l'eau comme un chien galeux, prenez des pincettes !

Fargeau, loin de se sentir mal à l'aise, était là dans son centre.

Il ressemblait à ces braves chirurgiens qui retroussent si gaiement leurs manches pour plonger leurs doigts dans la chair humaine !

A l'œuvre !

Et c'était une chose si simple, si inoffensive ! Un petit tour d'escamotage.

Tuer ! fi donc ! Ah ! quand on ne peut pas faire autrement, c'est bien !

Mais pourquoi tuer grossièrement ceux dont

on peut filouter la vie, comme on filoute une bourse ou un foulard ?

L'art n'est-il donc rien? A quoi sert l'adresse ?

Nos personnages étaient placés ainsi : Besnard en dehors, sous le tertre ; Fargeau et Berthe dans le creux de l'arbre.

Il fallait une heure pour aller et revenir du Ceuil, et il y avait bien une heure que Yaume le pâtour était parti, en compagnie de ses vaches.

La nuit tombait rapidement. C'était peut-être Yaume le pâtour, cette forme noire qui se cachait entre les grandes branches du chêne et qui, l'œil collé à l'un des trous supérieurs du tronc, essayait de voir.

C'était Yaume, ou bien quelque grand singe échappé des ménageries roulantes qui vont de Laval à Rennes, à Brest ou à Vannes. Un singe, passe! mais le pâtour que serait-il venu faire là ?

Censément, guetter Olivette...

Il grimpait comme un chat, le petit pâtour, voilà ce qui est certain. Et il y avait une forme noire, immobile, entre les grandes branches du chêne de la Mestivière.

C'était une épreuve terrible que Berthe allait tenter. Elle était là en face d'un témoin inflexible qui allait condamner Lucien ou l'absoudre,

c'est-à-dire décider de son sort à elle, de sa mort ou de sa vie.

De sa main étendue, elle pouvait faire parler l'oracle. Sa destinée était là : son bonheur et son malheur.

Car Fargeau ne s'était pas trompé.

La promesse de mariage se trouvait dans le creux du chêne.

Or, pour s'assurer de la vérité de ces accusations portées contre Lucien, Berthe n'avait qu'un geste à faire.

Fargeau comptait là-dessus.

Berthe n'avait qu'à voir si la promesse de mariage était toujours à sa place.

Si la promesse avait disparu, hélas! tout était dit; Lucien ne l'aimait plus; cette conversation entendue était la vérité.

Plus d'espoir! plus de prétexte à douter! Condamnée, condamnée!

Si, au contraire, la promesse n'avait pas bougé, oh! merci, bonne Vierge! Quelle joie! Lucien calomnié! Toutes ces accusations, mensonges! De la confiance, et cette fois de la confiance que le doute ne pourra plus ébranler, de l'espoir à plein cœur, de l'amour heureux, le paradis!

On doit penser si la poitrine de Berthe battait, et si sa pauvre main tremblait.

Elle n'osait plus interroger l'oracle ; elle hésitait ; tout son être défaillait.

Fargeau s'impatientait derrière elle, car il lui fallait retenir son souffle, et cette situation, en se prolongeant, ne laissait pas que de lui être pénible.

Enfin Berthe leva sa belle main blanche et retira du tronc un paquet de mousse, puis deux...

Fargeau, qui s'était levé sur la pointe des pieds, vit, au fond de la cavité, quelque chose de blanc.

Berthe avança la main une troisième fois. Mais elle hésitait encore. La main de Fargeau fut plus leste que la sienne.

Il s'empara de l'objet blanc avec une habileté de prestidigitateur.

La forme noire qui était en haut du chêne s'agita et murmura :

— Censément !... Oh ! et M. Lucien qu'est à Vitré !

Puis elle se laissa glisser le long d'une grande branche qui pendait en dehors du tertre, sur la route de la ville.

Besnard leva les yeux en l'air et vit comme une masse sombre qui roulait vers la Vesvre.

Il crut reconnaître le pâtour.

Fargeau sortait du chêne avec sa proie conquise.

— C'est fait, dit-il froidemeut.

Besnard lui montra d'un geste muet la forme noire qui descendait en courant.

Fargeau pâlit.

— Lucien est à Vitré !... murmura-t-il.

Puis il ajouta :

— Après tout, s'il faut parler aux Romblon... eh bien ! on leur parlera.

Il prit le bras de Besnard, et tous deux se mirent à marcher lentement dans la direction du Ceuil.

En ce moment, Berthe, domptant sa crainte, plongeait la main dans le trou.

Ses doigts touchèrent le bois mort.

Elle chercha. Elle chercha. Puis elle poussa un cri déchirant.

Puis elle tomba brisée sur le sol.

Elle n'était pas évanouie, mais elle ne bougeait plus. Chéri tournait autour d'elle et lui léchait les mains en geignant...

A cent pas des deux roches qui flanquaient l'entrée de la Mestivière, Fargeau et Besnard commencèrent à entendre un cri lointain et périodique, qui venait d'en haut et qui se rapprochait sans cesse.

Au bout de quelques minutes, ce cri se fit distinct et se cadença sur les notes plaintives de l'appel usité dans les campagnes de l'Ille-et-Vilaine.

— Ho! ho! M. Fargeau! oh! oh!

— C'est la voix de Pierre Mêchet! dit Besnard.

Ils pressèrent le pas.

— Ho! ho! M. Fargeau! oh! oh! disait toujours la voix.

— Ho! ho! cria l'homme d'affaires.

L'instant d'après, on entendit un pas de course sur l'herbe, et Pierre Mêchet parut dans l'ombre qui allait s'épaississant.

— Respect de vous, M. Fargeau! dit-il de loin; c'est de la part de papa Romblon.

Il tenait un papier déplié.

Fargeau le prit, et lut péniblement à la lueur qui venait encore de l'ouest :

« *Tarde venientibus ossa.* [1] »

— Qu'est-ce? demanda Besnard.

— En avant! en avant! s'écria Fargeau qui prit sa course comme si le diable eût été à ses trousses.

Besnard le suivit de confiance.

[1] A ceux qui arrivent trop tard, les os!

Quant à Pierre Mêchet, le tresseur de paille, il les regarda courir d'un air ébahi, et grommela dans sa barbe :

— Ah! dame, ma foi!... les v'là qui vont vitement. Oh! mais dame oui!...

S'il en pensa davantage, on n'en sait rien.

. . . .

Berthe était affaissée sur la terre froide.

Machinalement, ses doigts épluchaient la mousse tombée, pour voir si le papier ne se trouvait pas parmi les herbes.

Rien, mon Dieu! c'était trop vrai, tout ce qu'on avait dit! La promesse de mariage avait disparu.

Et qui pouvait l'avoir enlevée, sinon Lucien, puisque Lucien seul savait le lieu où on l'avait cachée?

Perdue! Berthe était perdue! Il ne fallait plus espérer ni douter.

Lucien ne l'aimait plus! Lucien, qui, tout à l'heure encore, lui disait...

Mais quand on n'a plus d'amour pour une pauvre malheureuse, on conserve de la pitié!...

Berthe pensait tout cela. Ses yeux étaient secs. Son souffle haletait.

Elle se disait :

— Il ne reviendra plus!... Je ne le reverrai

jamais ! jamais ! N'avais-je pas comme un pressentiment ? Oh ! il n'a pas osé affronter mon désespoir. Il s'est enfui. Mon Dieu, qu'il soit heureux !...

Ses yeux se mouillèrent enfin, tandis qu'elle répétait :

— Qu'il soit heureux, mon Dieu ! Moi je souffrirai.... Et je ne me plaindrai pas, je vous le promets, mon Dieu, si vous lui donnez ma part de bonheur. J'étais folle ! reprit-elle avec un silence. Cette voix qui me disait toujours : *Est-ce qu'on épouse une aveugle?* je ne voulais pas l'écouter... Mais je l'aimais tant ! Oh ! Vierge Marie, ayez pitié ! Je l'aime encore, je l'aimerai toujours !

Elle s'accroupit, et sa tête toucha ses genoux.

Fargeau lui-même, Fargeau n'aurait peut-être pas contemplé sans émotion cette douleur poignante et sans bornes.

La nuit était presque entièrement tombée.

Aux dernières lueurs du crépuscule, on distinguait vaguement cette tête livide, inondée de cheveux bruns épars.

Elle était seule, abandonnée. Rien qu'à regarder ce pauvre corps brisé, on devinait la torture déchirante qui tenait l'âme.

Le désespoir allait venir... et l'idée de mort

avec lui ; et la fièvre qui chasse la pensée chrétienne.

— Pauvre enfant qui naîtra dans les larmes, murmura-t-elle après un long silence, pauvre enfant qui n'aura pas de père !... Du malheur partout !... pour lui comme pour moi !...

Ses sourcils se froncèrent. Elle songeait à Jean Créhu qui, la nuit précédente, lui avait demandé pardon de ne pas l'avoir tuée, quand elle était tout enfant...

C'était l'idée de mort qui venait.

La chose irrésistible entre toutes, à l'heure où l'on n'espère plus !

L'idée qui envahit le cœur par le trou de la récente blessure !

D'ordinaire, le sentiment de la maternité est puissant pour combattre les premiers conseils du suicide. Mais ici, la pensée de mort était venue avec la pensée de l'enfant.

Berthe mit sa tête pâle entre les deux paumes de ses mains.

— Dieu ne punira que moi, se dit-elle ; ce pauvre être... ce sera un petit ange dans le ciel !... Et Dieu ne me punira pas, moi non plus ! ajouta-t-elle en se redressant ; n'est-ce pas, sainte Marie ? n'est-ce pas que je suis trop malheureuse ?

Sa poitrine se soulevait en sanglots convulsifs. Elle était comme une folle.

Le petit chien Chéri jappait auprès d'elle et la tirait par sa robe.

Elle le repoussa rudement, puis elle le rappela et le couvrit de baisers en pleurant.

— Adieu, Chéri! murmura-t-elle; il t'embrassera encore, lui... moi, je ne t'embrasserai plus... Oh! reprit-elle en tâchant de réprimer ses sanglots, je ne veux pas que tu me suives, mon pauvre Chéri! Demain... ce soir, on te retrouvera, on te délivrera.

Elle le baisa une dernière fois, puis elle se releva.

Sa tête s'inclinait sur sa poitrine, mais son visage était sombre et résolu.

Elle toucha l'écorce du chêne creux pour s'orienter.

Puis elle dit :

— Lucien !... Lucien !... oh ! Lucien!

Puis encore, comme elle sentait des larmes monter et son cœur s'amollir peut-être, elle s'élança vers le rebord de la plate-forme en murmurant :

— Mon Dieu !... pardonnez-moi !... Sainte Vierge, ayez pitié de moi !... Seigneur Jésus et sainte Marie, prenez mon âme !...

Il faisait nuit noire. Chéri rendait des plaintes en tâchant de rompre sa chaîne de soie. La Vesvre grondait sourdement au bas du précipice.

Un gai jeune homme que ce Lucien ! plus jeune que ses vingt ans, plus joyeux que les bonnes chansons qu'il chantait tout le long de la route, quand il courait à cheval jusqu'au Mans ou jusqu'à Rennes.

Point de fiel ! Point de soucis ! Amoureux jusqu'au bout des ongles et n'ayant qu'une tristesse en ce monde : sa petite Berthe qui était aveugle.

Oh ! il l'aimait bien et de tout son cœur ; il n'aimait qu'elle. Ce Fargeau mentait odieusement quand il parlait d'une demoiselle de Vitré, d'un mariage, que sais-je ?

Un mariage ! Écoutez : Lucien était un peu la coqueluche du canton. Par-ci par-là, il embrassait bien une petite fille sur les deux joues, lui riant, la fille rougissant, le reste en tout bien tout honneur.

Mais un mariage !

En quittant Berthe pour prendre le chemin

de Vitré, il avait le cœur tout ému. Ma parole, depuis la plate-forme jusqu'au gué de la Vesvre, il se sentit deux fois la larme à l'œil.

— Eh bien! eh bien! disait-il en plantant crânement sur son épaule la culasse de son fusil double, cette petite folle me ferait pleurnicher pourtant... Mon Dieu, que je l'aime! Nous serons heureux... Je suis bien sûr que nous serons heureux!

Et une chanson.

Après la chanson, un petit bout de rêverie blonde.

Puis une autre chanson.

Puis le pavé pointu de la bonne vieille ville.

Oh! l'honnête pavé! et qui fait l'éloge des sabots de la forêt de Rennes.

Les réverbères s'allumaient quand Lucien entra dans la première rue. Car, vous le saurez, il y a des réverbères à Vitré, des lanternes sales qui crient au vent comme des chouettes et qui s'éteignent d'elles-mêmes à neuf heures du soir.

Lucien ouvrit la porte d'un cabaret et demanda :

— Savez-vous où demeure M. Honoré Créhu de Pélihou, vous autres?

Les hôtes du cabaret répondirent :



— Bonsoir, à revoir, not' monsieur! c'est-il vrai que le *cierge* a descendu au château du Ceuil?

—Non, dit Lucien. Savez-vous où demeure?...

—Ah dame! on nous l'avait pourtant promis, ça c'est vrai!

— Je ne dis pas non... mais savez-vous où demeure...?

— Ah dame! par exemple, si le cierge n'a point tombé, alors, c'est des mensonges et des propos, révérence parler, not' maître!

— Savez-vous où demeure...?

— Non fait, répondit enfin le cabaretier.

Et les hôtes ajoutèrent avec ensemble :

— Ah! dame non, par exemple!

Lucien referma la porte, à travers laquelle il entendit le chœur qui lui criait poliment :

— Bonsoir, à revoir, not' monsieur!

Lucien se disait cependant :

— Ah çà! voilà qui est étrange! un homme qui s'appelle Créhu et que je ne connais pas! Un homme qui demeure à Vitré, et qu'on ne connaît pas!

Il regarda de nouveau l'adresse de la lettre qui portait très-bien : « A M. Honoré Créhu de Pélihou, à Vitré. »

Lucien ouvrit une autre porte et demanda de nouveau.

Même réponse.

Il ouvrit une troisième porte, une quatrième... il en ouvrit quinze, vingt, trente.

De guerre lasse, et comme il allait s'en retourner, une bonne femme lui dit :

— Il y a le père Honoré, le *happe-monnaie*, qui reste au cul-de-sac du Puits-Rondel... Et, dites donc, le *cierge* est donc tombé au château, M. Lucien ?

— Et où diable le prenez-vous, le cul-de-sac du Puits-Rondel ?

— Derrière l'hôpital ; un vide-bouteille qui est sur la gauche. Mais le cierge ?

Lucien courait déjà du côté de l'hôpital.

Il y avait dans Vitré, non-seulement un homme, mais encore un endroit qu'il ne connaissait pas.

Un joli endroit ! Ce vide-bouteille, appelé cul-de-sac du Puits-Rondel, se composait de cinq ou six masures bâties bien longtemps avant le déluge.

Elles étaient habitées par les mendiants de Vitré.

Ce serait ici une occasion de faire : 1° un peu de pittoresque ; 2° pas mal de philosophie. Mais nous n'avons pas le temps.

Au Puits-Rondel, les réverbères étaient inconnus.

Lucien heurta à une porte vermoulue qui lui fut ouverte par une eau-forte de Callot.

— M. Honoré? demanda-t-il.

— Un petit liard, repartit l'eau-forte de Callot en exécutant horriblement un tour d'épaule de gueux.

Lucien donna un gros sou.

L'eau-forte le prit pour un évêque déguisé, et faillit tomber à la renverse.

— M. Honoré? dit-elle, le happe-monnaie? Merci, quoique ça, mon bon chrétien. M. Honoré demeure au haut de la maison du fond, mais il dort pour ne pas brûler sa résine.

Lucien entra vaillamment dans la boue qui formait le sol du cul-de-sac, et gagna la maison du fond.

Comme il était adroit et leste, il ne se cassa le cou que cinq fois en montant l'échelle qui conduisait aux étages supérieurs.

C'était noir comme la gueule d'un four.

Il frappa longtemps avec la crosse de son fusil. Personne ne répondait.

Enfin une porte s'ouvrit. Lucien, dont les yeux s'habituaient aux ténèbres, vit comme une forme blanchâtre.

— Que voulez-vous? dit en même temps la plus tremblante et la plus cassée de toutes les voix.

— Je demande M. Honoré Créhu de Pélihou, répondit Lucien.

— Après ? fit la voix.

— Je veux lui remettre une lettre.

— Donnez la lettre.

— Est-ce vous qui êtes M. Honoré ?

La voix ne répondit pas. Mais une main arracha dans l'ombre la lettre que tenait Lucien, et la porte se referma.

C'était bien Yaume le pâtour qui était entre les branches du grand chêne.

En ce moment, il courait après Lucien pour lui dire ce qu'il avait vu à la Mestivière.

Mais qui diable eût été chercher Lucien sur le carré de M. Honoré, le happe-monnaie, tout en haut de la maison du fond, au cul-de-sac du Puits-Rondel ?

XXIV

Le livre d'heures.

En quittant Yaume le pâtour après l'explication qui suivit le fameux combat au bâton du tertre de la Mestivière, Tiennet Blône avait pris tout droit le chemin du Ceuil.

Il ne se pressait point. Il songeait.

C'était probablement le dernier jour qu'il eût à passer dans ce pays qui était le sien. Il regardait chaque objet, indifférent la veille, d'un œil de tendresse et de regret.

Entre les arbres, quand il aperçut de loin le petit clocher pointu du bourg de Vesvron, son cœur se serra.

Il ne savait pas lui-même combien il aimait ce pauvre pays de son enfance.

Mais il fallait partir, à moins que ce nom mystérieux, inscrit sur la première page du livre de prières donné autrefois par madame Marion, ne lui fournît des motifs graves pour rester.

Il fallait partir parce que c'en était fait, parce qu'il avait vieilli de dix années dans une heure passée auprès de la rentière, parce que tous ces juvéniles espoirs qui emplissent la tête et le cœur des enfants sans parents venaient de s'évanouir.

Il était seul. Eh bien ! il était homme.

Avant de quitter Vitré, il avait revu M. Berthelleminot de Beaurepas.

Voici ce qui avait été convenu entre Tiennet Blône et ce chevalier de l'Aigle jaune (de Souabe).

Le lendemain, à cinq heures du matin, une voiture devait attendre sous le château.

Tiennet Blône, M. Berthelleminot et deux Vitrias de peu d'importance devaient se réunir et prendre incontinent le chemin de Granville, où *l'Argonaute* les attendait, prêt à faire voile pour le port de Trieste.

Trieste est, comme chacun sait, au fond du

golfe de Venise. Pour aller de Trieste en Valachie, il suffit de traverser la Croatie, l'Esclavonie, la Bosnie, le bannat de Temeswar, la Servie et un petit coin de la Bulgarie : le saut d'une puce, après tout.

Mais il y a peu de diligences dans ces douces contrées, point de célérifères, pas la moindre gondole, pas l'ombre d'un omnibus !

C'est égal. Tiennet Blône, d'ailleurs, ne savait pas la géographie.

Ce n'était pas madame veuve Ragon qui pleurait sur des mappemondes en suivant de l'œil le chemin que devait parcourir son Berthelleminot de Beaurepas, entrepreneur !

Triste femme ! les événements subséquents vous apprendront combien peu ce Berthelleminot était digne de votre tendresse!

Vos dix-huit mille francs sont flambés, veuve Ragon, nous vous le disons bien haut. Vous n'avez plus d'économies ! Vous êtes une jeune personne trompée !

Et il n'y a pas grand mal à cela, citoyenne ! vous avez agi avec une coupable légèreté. Les breloques ne font pas le bonheur. Dorénavant, vous serez plus prudente... et votre exemple empêchera plus d'une limonadière d'imiter l'im-

prudence qui vous a perdue. Ce sera la plus belle récompense du travail ardu et consciencieux que nous a coûté le présent livre.

Tout cela ne regardait point Tiennet Blône, qui n'avait jamais dit qu'un seul mot à la veuve Ragon, et ce pour l'appeler malhonnêtement : « Maman Rogomme. »

Sur la route du Ceuil, et tout en se répétant sur tous les tons : « Il faut partir! il faut partir! » le pauvre Tiennet se creusait la mémoire pour deviner quel nom pouvait être écrit sur la première page du livre de prières.

Il l'avait feuilleté cent fois, ce livre, mais il ne se souvenait point d'avoir jamais regardé la première page.

Et c'est la première page pourtant que regardent toujours les enfants, ne fût-ce que pour l'illustrer de devises, de têtes d'étude ornées de pipes qui fument, ou de paysages naïfs où le soleil et la lune se contemplent avec des yeux ronds comme un sou.

Tiennet ne se souvenait pas.

Quand il arriva au château, il faisait grand jour encore. Rien ne semblait changé dans la physionomie intérieure du vieux manoir. Les hôtes de la cuisine, Mathurin Houin, Pierre Mêchet, etc., qui étaient sur leur départ, félici-

tèrent Tiennet pour le bonheur qu'il avait eu d'échapper à l'inondation. Mais Fancin dit, et Mérieul l'approuva vivement, ainsi que Louisic du four à fouaces :

— C'est Argent, ah ! dame ! c'est Argent qu'était une bonne petite bête !

— Vrai bonne !... ajouta Mêchet.

— Oh ! là, là ! appuya Mathurin Houin ; ma foi jurée ! Ah ! mais dame, oui !

Et le chœur :

— Ah dame ! ma foi dame ! oui, quoique ça !

On ne parlait même pas de Jean de la Mer, qui était rétabli sans doute.

Tiennet Blône monta les escaliers du château, et se rendit tout droit à la petite chambre qu'il occupait dans les combles.

La chambre de Tiennet Blône était meublée ainsi qu'il suit : un lit de sangle, une caisse de sapin servant de commode, une escabelle, et une canardière de sept pieds, avec laquelle maître Tiennet tuait des halbrans sur l'étang de Bréhaim à quatre cents pas de distance.

Parmi ce mobilier, il était assez difficile de perdre un objet quelconque.

Pourtant Tiennet ne trouva point de prime abord le livre qu'il venait chercher de si loin. Le livre n'était ni sur le lit de sangle, ni dans la

caisse de sapin, ni sur ni sous l'escabelle.

C'était un de ces petits *eucologes* qu'on vend aux librairies pieuses pour le quadruple de leur valeur vénale, sous prétexte qu'ils sont reliés en veau et dorés sur tranche.

Nous sommes bien forcé de l'avouer, nous qui sommes catholique jusqu'au bout des ongles : il n'y a rien de ficelle en cet univers comme un libraire catholique.

Si ce n'est toutefois un éditeur polonais!

Quand Kosciusko ne meurt pas en disant : *Finis Poloniæ*, il vient en France et se fait juif. L'Arabe n'est rien auprès du Slave !

Virgile a dit : « Du Polonais je crains tout, même ses cadeaux ! »

L'empereur Napoléon lui-même, onze jours après la bataille d'Austerlitz... Mais revenons à Tiennet Blône et à son livre d'heures.

Où diable pouvait-il être caché, ce malheureux petit livre ?

Tiennet dérangea l'escabelle, fouilla la caisse, retourna le lit. Rien !

Il regarda même derrière la canardière de sept pieds.

Point de petit livre.

C'était comme un sort !

Après avoir cherché jusqu'à satiété, après

avoir visité des coins où il était parfaitement sûr de ne point trouver son livre, Tiennet s'assit au pied du lit de sangle et joignit ses mains sur ses genoux.

Il se dit à peu près ceci :

—Ce livre est perdu... cette femme disait-elle vrai, ou bien mentait-elle?... Je n'en sais rien... Ce qui est sûr, c'est que pour aller couper des sapins à trois cents lieues d'ici, je n'ai pas besoin de savoir le nom... Quel nom?... s'interrompit-il; le nom qui pourrait, s'il voulait, me dire : Tu es le fils de madame Marion...

Il frissonna de la tête aux pieds.

—Madame Marion ! répéta-t-il avec un mouvement d'horreur sincère. Je ne veux plus souffrir comme cela !... Jamais son nom ne viendra sur ma lèvre... Oh! oh ! je suis un homme !

Il se remit sur ses pieds.

— Allons ! s'écria-t-il en tâchant d'être gai, mon paquet, ça ne sera pas long à faire.

Il étendit sur le carreau un grand mouchoir pas trop percé, qui devait lui servir de valise, et il se prit à faire sa malle.

Trois ou quatre chemises, un pantalon demi-laine, une belle cravate de toile rouge et bleue.

Est-ce tout ? Ma foi, s'il y avait autre chose,

ce ne devait pas être volumineux, car le mouchoir, noué à *trénœud,* comme on dit, garda quatre belles cornes bien longues.

Tiennet le souleva.

Puis, sans trop savoir, et malgré les réflexions pleines de sens qu'il avait faites, il se remit à chercher son livre.

Quand il eut bien retourné ceci et cela, il défit son paquet pour voir si par hasard le livre n'était point dedans.

Ce devoir accompli, Tiennet haussa les épaules, se moqua de lui-même impitoyablement, et chercha encore.

Tout à coup il s'arrêta et devint pâle.

Son émotion était si grande qu'il fut obligé de s'adosser à la muraille, les deux mains sur sa poitrine.

Il venait de se souvenir. Il savait où était le livre.

Il le savait.

Foin des réflexions sensées! Le livre! le livre! le nom de l'homme qui avait son sort dans la main!

Il donna un coup de pied dans son paquet, un autre dans la porte de sa chambre, et descendit l'escalier en deux sauts.

Dans les corridors, il rencontra cette fois des

figures étrangères, le juge de paix de Vesvron, Morin, Guérineul, Maudreuil, Houël, Menand jeune, notaire, et son fouet mangé aux trois quarts.

Tous ces gens avaient l'air très-affairé.

Tiennet ne les vit même pas.

Au tournant de la galerie, si papa Romblon ne s'était pas effacé contre le mur, Tiennet eût mis à terre ce vieillard peu digne d'estime.

Il arriva, toujours courant, à la porte de Jean de la Mer.

C'était dans la chambre de Jean de la Mer qu'il avait oublié son livre.

Il en était parfaitement sûr. Il l'avait oublié l'avant-dernière nuit, en faisant la veillée auprès de la chaise longue du vieux corsaire.

Ah ! il allait donc savoir !...

Il poussa la porte sans hésiter, il entra sans dire : Pardon, excuse...

Est-ce qu'il songeait à cela ?

Il entra. La chambre était déserte. Il n'y avait que M. Jean Créhu immobile, et endormi, sans doute, sur sa chaise longue.

Bien en prenait à Tiennet que Jean de la Mer fît en ce moment un petit somme, car le vieux corsaire n'était pas tendre. Cependant

c'est à peine si Tiennet jeta en passant un regard vers la chaise longue.

Il alla droit à la cheminée où il avait laissé son livre.

Et comme il ne le voyait point, il chercha des yeux tout autour de la chambre. Le livre était sur l'appui de la croisée, auprès de la harpe de Berthe.

Tiennet s'élança comme s'il eût craint de voir le livre s'envoler.

Mais Tiennet, le bel adolescent, le pâle jeune homme, le héros de roman, n'en était pas moins pour cela un petit paysan du bourg de Vesvron. En cette qualité, nous sommes forcé de le dire, au lieu des bottes molles en cuir de Russie que devraient toujours porter les héros de roman, il était chaussé de bons gros souliers carrés, ferrés solidement et munis d'une forte semelle de bois.

Ces souliers sont précieux pour courir sur la lande, mais sur le plancher ils glissent.

Quand Tiennet voulut arrêter son élan, il glissa. Pour ne point tomber, il se retint au premier objet venu, qui se trouva être la harpe de Berthe.

Il fallait qu'il fût bien véritablement ému, ce pauvre Tiennet Blône!

La harpe roula, versa et toucha le plancher

en rendant une plainte sonore et prolongée.

Tiennet avait le livre !

Mais il restait là, comme atterré, n'osant plus lever les yeux, parce qu'il avait peur de rencontrer le regard irrité de Jean de la Mer.

Volontiers eût-il bouché ses oreilles pour ne point entendre la violente semonce du vieillard éveillé ainsi en sursaut.

Quelques secondes s'écoulèrent. La semonce ne venait point.

Pas la moindre malédiction ! pas le plus petit blasphème !

Tiennet jeta un regard timide vers la chaise longue.

Jean de la Mer ne bougeait pas.

Pourtant il était impossible que le bruit de la harpe, tombée si près de lui, ne l'eût point éveillé.

La première pensée de Tiennet fut de traverser la chambre sur la pointe du pied et de s'enfuir avec sa proie. Mais une seconde pensée le prit en chemin.

Il s'arrêta juste en face de Jean de la Mer et contempla un instant cette grande figure blême, noyée dans des flots de barbe blanche, et qui s'éclairait bizarrement aux rayons obliques du couchant.

Le jeu de la lumière mettait comme un sourire sur le visage de Jean de la Mer endormi.

Tiennet s'approcha. Il y avait de la frayeur dans son regard.

En ce moment, le vent agita les hauts arbres dépouillés qui étaient au dehors, devant la fenêtre. L'ombre et la lumière vinrent tour à tour donner une sorte de vie à ce pesant sommeil, et Tiennet vit que les yeux du vieillard étaient grands ouverts.

Le livre s'échappa de ses mains.

Il entr'ouvrit vivement la houppelande en peau de loup et toucha le cœur de M. Jean Créhu.

La poitrine était froide. Le cœur ne battait plus.

Cet homme, qui était le maître, avait donc rendu son dernier soupir seul et dans l'abandon, au milieu du château rempli !

Car Jean de la Mer était mort, bien mort !

Tiennet laissa retomber la houppelande, et fit le signe de la croix en priant Dieu mentalement d'avoir l'âme du défunt en sa miséricorde.

Puis, au lieu de s'en aller, il resta là, retenu par une préoccupation invincible.

Il avait les deux bras croisés sur sa poitrine. Il songeait...

En ce moment ses yeux tombèrent sur un

miroir qui était à l'autre bout de la chambre. Le miroir lui renvoya la face blême du mort et sa figure presque aussi pâle...

Il tressaillit violemment.

Car il y avait entre ces deux visages une étrange ressemblance.

C'étaient les mêmes traits, ici avec une couronne de brillants cheveux noirs, là sous les mèches éparses d'une chevelure blanche.

C'était la même coupe de traits, fière et aquiline, la même ligne hardie dans le dessin des sourcils. Le front de Tiennet était plus large, mais la vieillesse déprime parfois la boîte osseuse qui loge notre pauvre cerveau.

L'adolescent vivant et le vieillard mort, vous eussiez dit le même homme à soixante ans de distance!

Tiennet se frotta les yeux comme s'il eût cru rêver.

Cette ressemblance, il ne l'avait jamais remarquée.

Le livre tant désiré était sur le plancher, à ses pieds. Il passa auprès pour aller chercher le miroir antique qu'il décrocha et posa sur l'estomac du mort.

Il mit sa figure contre la figure de Jean de la Mer, et il regarda.

Pendant cette terrible et lugubre épreuve, son cœur sautait dans sa poitrine.

Quand il eut bien regardé, il se redressa et dit :

— Cet homme était mon père !

Puis il ajouta :

— Le nom écrit en tête de ce livre doit être son nom...

Il ramassa le livre et l'ouvrit sans empressement. Il était sûr de son fait.

Les deux premières pages du petit livre étaient adhérentes l'une à l'autre, et c'était pour cela sans doute que Tiennet n'avait jamais vu ce qui était écrit sur l'une d'elles.

Il les décolla.

Sur la seconde, dont le haut était enlevé, il lut la signature de M. Jean Créhu de la Saulays.

La partie déchirée contenait probablement un envoi ou une dédicace.

Tiennet Blône referma le livre. Dix minutes auparavant, cette découverte lui eût causé un étonnement profond. Et que d'espoirs elle eût éveillés en lui !

Maintenant il ne pouvait plus s'étonner. Et quant à l'espoir, Tiennet venait trop tard.

L'homme était mort !

Une demi-heure se passa.

Tiennet restait toujours auprès de la chaise longue de Jean de la Mer.

Au bout de ce temps, il se mit à genoux et pria.

Un bruit de pas se fit entendre dans le corridor.

Tiennet baisa le mort au front avec un recueillement solennel. Puis il lui ferma les yeux comme un fils et comme un chrétien.

Puis encore il se dit, promenant son regard hautain tout autour de la chambre :

— Tout cela est à moi !... faut-il rester?... faut-il partir ?...

XXV

La chambre mortuaire.

Ce Tiennet Blône allait, en vérité, trop vite en besogne.

Parce qu'il s'était regardé dans un miroir et qu'il avait trouvé certaine ressemblance entre lui et feu M. Jean Créhu de la Saulays, il en concluait que ce philosophe était son père.

Peste! voilà de quoi faire rire un premier clerc d'avoué, l'animal le moins rieur qui soit au monde!

Le connaissez-vous ce premier clerc? Vingt-huit ans, tabatière honteuse en écorce de bouleau, qu'il cache pour plaire à *la cliente*, habit

acheté tout fait, miroir rond dans sa poche; grandes mains, oncles géants quand la mode en passe, moustaches en croc quand le patron le permet; tête futée et à la fois imbécile (arrangez cela, vous qui n'avez jamais vu de bas Normand!); peau blafarde, passion des cure-dents.

Vous le connaissez tous! Il entretient toujours de troisième main une vieille ingénue des Délassements comiques, théâtre non subventionné.

Il est affreux, affreux!

Nous en ferons un représentant, et il deviendra joli-cœur par juxtaposition.

O France! beau pays! Pourquoi tant de macaques parmi tes mandataires?

En attendant, qu'il aille au diable, ce premier clerc, avec son lorgnon et sa pommade fabriquée par lui-même; il nous ennuie!

Nous disions que Tiennet Blône en parlait à son aise.

Mais ces enfants trouvés sont tous les mêmes. Tout homme est pour eux un papa, toute femme une maman.

Si Tiennet veut rester le héros de notre roman, il faudra qu'il se corrige de ce ridicule intolérable.

Il est vrai qu'il y avait une circonstance : ce

nom écrit en tête du petit livre d'heures...

Mais croyez-vous donc un mot de tout ce que disait madame Marion, rentière?

Tenez! unissez par les liens d'un mariage légitime madame Marion, rentière, et ce clerc d'avoué, ce premier clerc!

Vous aurez fait une œuvre pie, car ces deux êtres désagréables s'empoisonneront mutuellement dans un temps donné.

— Tout cela est à moi, disait Tiennet Blône.

Allons donc! rien n'est à toi, mon pauvre gars, sinon, comme on parle à Vitré, *ta soupe, quand tu l'as dans le ventre!*

Il y a là, dans le coffre ouvert la nuit dernière par Berthe sur l'ordre de M. Jean Créhu, il y a un testament olographe, quatre grandes pages d'écriture serrée...

Ah çà! réhabilitons tout d'un coup Tiennet Blône. L'idée de ce clerc d'avoué nous a rendu fou. Tiennet Blône ne songeait pas du tout à la succession. Nous le jurons sur l'avenir de notre jeune république!

Mais, taillé comme il l'était, ma foi, cela lui eût fait plaisir d'être un peu gentilhomme!

Il n'avait que seize ans, ce garçon-là. Le matin de ce jour, son cœur s'était brisé contre le premier écueil de la vie. Son orgueil, humi-

lié violemment, se redressait : où est le mal?

Et notez qu'il ajoutait :

— Faut-il rester? faut-il partir?...

Lui qui se croyait fermement le fils d'un millionnaire! Partir avec son petit paquet au bout d'un bâton!

Et il penchait très-fort vers ce côté de la question.

Les pas se rapprochaient dans le corridor. On parlait haut et point trop tristement.

Quand on entra, Tiennet s'était relevé.

Les nouveaux arrivants étaient en grand nombre : Maudreuil, Houël, les deux Romblon (papa et Fifi), Menand jeune, le docteur Morin, le chevalier Filis de Guérineul.

Derrière, venaient M. Besnard et le doux Fargeau, qui semblaient tous les deux un peu essoufflés par une course récente.

Le juge de paix de Vesvron et son greffier étaient de la partie.

— Mon cher M. Lebellehic de Kervingomolangourcuffinec, dit Cousin et ami au juge de paix, quand notre regretté ami et cousin Jean-François-Marie-Fidèle Créhu de la Saulays a *passé,* j'ai cru devoir, en l'absence de nos cousins et amis Fargeau et Lucien de la Saulays, procéder, avec l'assistance de nos cousins et

amis Houël (Victor-Jean-Baptiste), de Guérineul (Félix-Amable) et autres, à la recherche...

Le magistrat assez heureux pour s'appeler M. Lebellehic Kervingomolangourcuffinec l'interrompit d'un geste grave.

— Vous n'avez rien soustrait? dit-il.

Cousin et ami se redressa.

— Ce n'est pas au moment d'hériter..., commença-t-il dignement.

— Bien! bien! fit le juge de paix, ne vous fâchez pas; j'en ai vu de plus calés que vous qui n'avaient pas leurs mains dans leurs poches... Trépointeau !

A cet appel, le greffier s'avança.

Le juge avait un bonnet de soie noire et des sabots; le greffier, des sabots et un bonnet de laine.

Le maire, dont nous n'avons point encore parlé, M. le Mihir Pahezre de Crapadeuc, avait des sabots et un bonnet de laine noire sur un bonnet de soie noire.

Telles étaient les autorités constituées du bourg de Vesvron. On prétendait que le maire savait lire.

— Trépointeau ! reprit le juge de paix, puisqu'on n'a rien soustrait, je crois qu'il faut apposer les scellés.

— Ça se pourrait bien, j'en suis sûr! répliqua chaleureusement Trépointeau.

Mais le maire objecta :

— C'est bête !... D'abord, il y a besoin de constater qu'y ne se fera plus, comme l'on dit, de mauvais sang, le voisin Créhu... Pas vrai, vous autres?

Il cligna de l'œil et ricana tout doucement, comme un parfait idiot qu'il était, ce gentilhomme.

Ma foi, la scène avait du caractère. Dans cette grande chambre noire et délabrée, la nuit était venue peu à peu.

On voyait du côté de la porte huit ou dix visages d'héritiers; au milieu étaient les trois autorités. Derrière la chaise longue la pâle figure de Tiennet, qui disparaissait presque dans l'ombre... Et sur la chaise longue, recevant en plein les derniers rayons du crépuscule, la face blême et osseuse du vieillard mort.

Comment dire cela? Du côté des héritiers et amis du défunt qui causaient entre eux d'un air affairé, c'était un peu de la comédie. Les trois autorités descendaient jusqu'à la farce. La tragédie funèbre était tout entière dans cet étroit espace où Tiennet Blône se tenait debout auprès du cadavre.

— C'est juste, dit le juge de paix répondant à l'observation du maire, n'est-ce pas, Trépointeau?

— Ça se pourrait bien, répliqua Trépointeau avec fermeté, j'en suis sûr!

Le docteur Morin s'avança pour faire sa déclaration.

Pendant cela, Fargeau s'était rapproché de Romblon père et lui disait :

— Merci de votre avis... qu'y a-t-il de nouveau?

— Le vieux s'est éteint comme une résine finie, quoi!... répondit papa Romblon.

— Mais ces recherches dont parlait Maudreuil?

— Autre histoire! On a trouvé un testament dans le coffre.

— En faveur de Berthe?

— Du tout.

— Ah!...

Fargeau respira longuement.

— En faveur de tout le monde, poursuivit le vieux Romblon.

— Hein? fit Fargeau.

— Vous verrez! vous verrez! dit le père de Fifi en riant méchamment.

— Que dit-il? demanda Besnard à Fargeau.

— En conséquence de quoi, nous le déclarons mort et bien mort! prononça en ce moment la joyeuse voix du maire, M. le Mihir Pahezre de Crapadeuc.

Il ajouta en se tournant vers Guérineul, qui était bien fait pour le comprendre :

— Ça n'empêche pas que je boirais bien quelque chose.

— Moi aussi, tonnerre de Landerneau! s'écria Guérineul; mais ça va être toute une cérémonie, vous allez voir.

— Allons! allons! dit M. Lebellebic de Kervingomolangourcuffinec, aux scellés, maintenant!...

Trépointeau tira ses ustensiles du fond de son bonnet de laine.

Besnard allait de l'un à l'autre, cherchant des renseignements.

— Un drôle de testament! lui dit le vieux Houël; nous sommes tous héritiers.

— Comment, tous! répéta Besnard, moi aussi?

— Comme les autres... Mais vous allez savoir ça ce soir... Maudreuil s'est chargé de l'exécution préparatoire. Jean de la Mer a ordonné que tous ses héritiers se réunissent le verre à la main, le soir même de sa mort. Nous sommes

les maîtres ici, voyez-vous. Dans une heure, nous nous mettrons à table.

— A table! répéta encore Besnard.

— Vous savez bien!... C'était un fier homme! Il a eu cette idée-là!... En voilà un qui ne faisait rien comme les autres!

Maudreuil passait en ce moment.

— Mon cousin et ami, dit-il à Houël d'un air d'importance, je vais surveiller les fourneaux.

Fargeau avait l'air d'une âme en peine. Tant de diplomatie dépensée en pure perte!

— Les scellés sont posés, dit Trépointeau.

Un chant lent et grave vint par la porte du corridor.

Tout le monde se tut.

On distingua bientôt les versets latins du *De profundis*.

— Le prêtre! dit Houël, avec tout le village sans doute... Le testament ne défend-il pas...?

Papa Romblon lui prit le bras.

— Prenez ce que vous donne le testament, bonhomme! dit-il, mais laissez à ce vieux fou qui dort là la chance des prières.

La porte s'éclaira. Puis la lumière, de plus en plus vive, pénétra jusque dans la chambre mortuaire.

C'était la procession des gens de Vesvron qui

venaient, le recteur en tête, avec des cierges et de l'eau bénite.

Renotte entra la première. Elle tenait un paquet de cierges qu'elle distribua incontinent à tous ceux qui se trouvaient là. Les cierges des paysans et fermiers étaient déjà allumés.

Fargeau en prit un, le doux jeune homme, Besnard en prit un, et Morin, et Houël, et Menand jeune l'Artichaut, et M. de Guérineul, qui eût mieux aimé *en faire une* de trente-six points sur le billard à blouses de maman Rogomme, sacrebleure!

On en donna un à Tiennet Blône qui n'avait pas bougé depuis le commencement de cette scène.

Le recteur de Vesvron, saint et modeste prêtre, qui n'était pas bien docte, mais qui savait prier et secourir, se mit auprès de la chaise longue, le bénitier d'une main, le goupillon de l'autre.

Il commença la prière des morts. Pendant qu'il en récitait les versets d'une voix lente et triste, chacun, à tour de rôle, la cire à la main, vint jeter une goutte d'eau bénite sur la figure du maître décédé.

C'était un spectacle grand et simple; mais il ne fallait pas le regarder à la loupe.

A part le digne prêtre et quelques bons paysans, la pensée des assistants n'était guère à l'oraison.

Les trois autorités trouvaient qu'on aurait bien pu leur servir quelque chose à boire.

Les héritiers avaient la fièvre.

Les fermiers comparaient chacun son cierge à celui du voisin, car les restes des cierges sont bons à revendre.

Renotte disait entre deux répons :

— Hein? le *signe!...*

— Nous en viendrons tous là! répondait le sage Mathurin Houin.

— Ça, c'est vrai, reprenait Renotte; mais notre monsieur avait sept ans sonnés de plus que moi.

Dans les rangs des paysans, on entendait ce mot chuchoté sur tous les tons :

— Le signe!... le signe!...

Et cette conclusion :

— Oh! là! là! faut pas mentir!... Quand on a vu le *cierge*, n'y a plus moyen de moyenner!...

—Ma foi, dame! ça, c'est sûr!...

. . . .

Tout le monde avait rendu le dernier honneur à feu M. Jean Créhu de la Saulays.

Il ne restait plus que Tiennet Blône.

XXVI

Bon cidre.

C'était le tour de Tiennet Blône.

Chacun avait pris rang à la file l'un de l'autre. L'ordre s'était rétabli. La solennité du moment avait pris le dessus.

Dans le silence on n'entendait plus que le chant funèbre.

Tous les cierges allumés jetaient de vives lueurs sur le visage du mort et sur cette grande barbe blanche où chaque goutte d'eau bénite brillait comme une perle.

Tiennet prit le goupillon et aspergea le corps du défunt.

Comme il était le dernier, le prêtre se tut.

— Adieu, mon père!... prononça Tiennet d'une voix vibrante et ferme.

Ce fut comme un choc électrique dans la salle.

Tiennet avait le front si haut qu'on eût dit, en vérité, le maître du manoir.

Et plus d'un paysan du bourg de Vesvron a dit depuis qu'au moment où Tiennet Blône prononça ces mots : « Adieu, mon père! » Jean Créhu, tout mort qu'il était, fit signe avec sa tête comme pour répondre : « Adieu, mon fils!... »

Tiennet rendit le goupillon au prêtre étonné, puis il se tourna vers le groupe des héritiers dont M. Fargeau faisait le centre.

Les bonnes gens du bourg de Vesvron affirment encore que M. Fargeau ne put soutenir son regard.

— Où est M. Lucien Créhu de la Saulays? dit Tiennet Blône.

Personne ne répondit.

Tiennet reprit :

— Où est mademoiselle Berthe?

Point de réponse encore.

Tiennet croisa ses bras sur sa poitrine. Ses yeux étaient deux éclairs.

— M. Fargeau et vous tous, poursuivit-il en

s'adressant aux héritiers, je vais aller chercher de leurs nouvelles et je reviendrai vous en dire!

Il traversa la chambre à pas lents et se dirigea vers la porte.

Dans le groupe des héritiers, on se disait timidement et tout bas :

— Il est fou ! fou à lier !...

Sur le seuil Tiennet s'arrêta.

— Je ne me laisserai pas tuer, moi, M. Fargeau, reprit-il avec un accent étrange ; soupez ! mais tenez-vous bien au dessert!

— Il connaît le testament, murmura Houël stupéfait.

Romblon dit à l'oreille de Fargeau :

— S'il sort du château, gare à vous!...

— Arrêtez-le! cria Fargeau.

Mais Tiennet Blône était déjà sur le chemin de la Mestivière.

Constatons tout d'abord qu'avant de regagner leurs domiciles respectifs, M. Lebellehic de Kervingomolangourcuffinec, juge de paix, M. Trépointeau, greffier, et M. le Mihir Pahezre de Crapadeuc, maire, furent mis à même de se rafraîchir décemment par les soins de Renotte.

L'histoire dit que M. le Mihir Pahezre de Crapadeuc se rafraîchit au point de caresser, en un moment de coupable erreur, le menton

de la vieille Renotte, malgré les verrues de cette bonne femme et malgré les moustaches de ses verrues.

La chose certaine, c'est que les deux magistrats et le greffier retournèrent au bourg de Vesvron en se tenant bras dessus, bras dessous, et en chantant comme des bienheureux l'hymne célèbre :

Ce sont les gars de la basse Bretagne ;
Quand ils sont soûls
Ils se cassent le cou...

Mais l'honneur de l'autorité est sauf dès qu'elle ne tombe pas ivre morte dans un fossé.

Et d'ailleurs soyons de bon compte. Quand il vous meurt comme ça un administré, ne faut-il pas rire un peu entre connaissances ?

Au château du Ceuil c'était bien une autre fête ! On avait mis une barrique de cidre en perce dans la cuisine, et les maîtres soupaient dans la grande salle rouge, la salle d'apparat, où la table n'avait pas été dressée depuis plus de cinquante ans !

Les grous cuisaient dans l'énorme chaudron de fonte. Il y avait même un morceau de lard dans la marmite. Saint Jésus ! il n'en meurt pas tous

les jours des gens comme M. Créhu de la Saulays!

Autour du foyer, sous le manteau enfumé, tous nos gars étaient réunis avec Renotte et Olivette. Il ne manquait que Tiennet Blône, et aussi censé Yaume le pâtour.

— Bon cidre! dit Mathurin Houin en finissant son écuelle.

— Oh! dame! répliqua Pierre Mêchet, faut pas mentir!... Oui, oui, pour bon, il est bon, ce cidre-là!

— Point trop chargé, ajouta Fancin; aussi vrai comme je vous le dis!

— Point trop clair non plus, dame! ça c'est sûr! continua Mérieul.

— Droit en goût, oh! là là! appuya Yvon.

Louisic du four à fouaces, confirmant la précédente opinion, déclara :

— Pour droit en goût, il est droit en goût, ma foi dame! oui.

Et le chœur chanta :

— Faut pas mentir!... Bon cidre tout de même!... oh! pour être du bon cidre, c'est du bon cidre!

La vieille Renotte, qui était assez de cet avis, en faisait chauffer une écuelle pour cuire ses maux d'estomac.

— C'est tout de même drôle, dit-elle, que M. Lucien n'était pas là... ni mademoisellle Berthe.

— Oui fait!... ah dame!

— Pour drôle, c'est drôle!

— Et le gars Tiennet, l'avez-vous entendu, qu'il a dit comme ça : « Bonsoir, à revoir, mon papa? »

— Le gars Tiennet est tapé un petit peu de dessus la tête, fit observer Pierre Mêchet.

Mathurin Houin but sa huitième écuellée.

— C'est égal, dit-il gravement, voilà de vrai bon cidre.

— Et qu'il s'a écrié en s'en allant, reprit Mérieul : « Je ne me laisserai pas faire mourir, moi!... » Méfiez-vous!... Ça doit annoncer quelque chose, ça.

— Écoutez!... dit Fancin avec un geste effrayé.

Tout le monde fit silence.

Un bruit sourd s'entendait à l'intérieur du château.

— C'est les maîtres qui se mettent en ribote, murmura Yvon timidement, comme peut faire un gars qui n'a pas encore eu l'œil poché en foire.

— Non fait! répliqua Fancin, c'est la vache gâre qui meugle dans l'étable.

On se serra autour du foyer.

Pendant que tout le monde se taisait, Pierre Mêchet montra du doigt Olivette, assise sur son escabelle, immobile, les bras en croix sur ses genoux, et absorbée dans sa méditation triste.

Olivette ne ressemblait guère à la gaie jeune fille de la veille. Elle était pâle et semblait bien souffrir.

— Tiens! tiens! murmura-t-on à la ronde, quoi donc qu'elle a, la fille Olivette?

Olivette entendit son nom prononcé. Elle tressaillit. Sa paupière se releva. Chacun put voir qu'elle avait les yeux pleins de larmes.

— Je n'aurais jamais cru qu'elle aimait tant le défunt, dit Pierre Mêchet.

Mathurin Houin but sa neuvième écuellée en secouant la tête d'un air qui voulait dire bien des choses.

Le fait est que ce paysan respectable ne pensait rien du tout.

Mais, au village comme à Paris, la gravité est un trésor.

— Yvon, faillie garçaille, dit Renotte, porte voir une écuellée de grous et un coup de cidre au pauvre M. le recteur, qui veille tout seul dans la chambre de Jean de la Mer.

— Hein ? fit Yvon en ouvrant de grands yeux; faudra-t-il entrer ?

— Il a peur, s'écria-t-on à la ronde.

Yvon, rouge comme une pomme de Saint-Gilles, prit les deux écuelles et sortit sans mot dire.

Quand il rentra, il était tout blême et il tremblait.

— Qu'as-tu vu, garçaille? lui demanda-t-on.

— Le prêtre est à genoux, répondit Yvon ; Jean de la Mer a l'air de dormir... et on entend les maîtres qui chantent dans la salle rouge.

— Ma foi jurée! dit Mérieul, les maîtres y passeront et nous *itout!*... Quand on ribote, on ribote!

— C'est vrai, ça, faut pas mentir! gronda le chœur.

Les écuelles s'emplirent. On but avec recueillement.

Après quoi, d'une voix unanime et convaincue, on répéta le cher refrain :

— Bon cidre! ah dame! pour bon, il est bon!...

Il y avait une grande heure que les maîtres étaient enfermés dans la salle rouge.

Ils avaient dit aux domestiques : « Allez au diable ! »

Pourquoi ils s'étaient enfermés au lieu de se faire servir comme à l'ordinaire, personne n'aurait pu le dire.

La pendule à poids qui grognait dans sa longue armoire de chêne marquait neuf heures et demie.

Les domestiques et les paysans avaient tant bu d'écuellées que leur tête était lourde et leurs yeux un peu troublés.

On frappa doucement à la porte extérieure de la cuisine.

— Ouvre voir, garçaille, dit Mathurin Houin à Yvon; c'est Tiennet Blône ou Yaume le pâtour.

— Ou peut-être bien M. Lucien!

— Ou peut-être bien mademoiselle Berthe.

— Mademoiselle Berthe! répéta Olivette qui sembla s'éveiller en sursaut.

Et son regard se dirigea vers la porte avec effroi, comme si elle se fût attendue à voir entrer un fantôme.

Yvon ouvrit.

Ce fut un fantôme qui entra.

Yvon tomba la face contre terre en hurlant, tandis que chacun, autour du foyer, cachait sa tête entre ses mains.

Olivette, elle-même, se rejeta violemment en arrière, et la vieille Renotte glissa sur ses genoux en tremblant comme la feuille.

Le fantôme traversa la cuisine. Ses pas ne sonnaient point sur la terre battue. Il ouvrit la porte qui communiquait avec l'intérieur du château et disparut.

C'était Jean de la Mer avec sa houppelande en peau de loup et sa figure maigre, noyée dans une grande barbe blanche.

Tout le monde le vit. Tout le monde le reconnut. Ce fut comme si la foudre était tombée au milieu de la cuisine.

XXVII

Où l'on voit grandir Cousin et ami.

Que faisaient donc cependant les maîtres dans la salle rouge fermée?

Avant d'arriver au récit de ce festin étrange qui eut lieu au château du Ceuil, la nuit du décès de Jean de la Mer, il nous faut remonter de quelques heures et revenir à la chambre mortuaire.

Quant au fantôme qui vient de traverser la cuisine, nous le retrouverons, car il n'est pas venu là, soyez sûr, pour faire peur aux gens de la veillée.

Tiennet Blône se trompait quand il pensait

que Jean Créhu de la Saulays était mort seul et abandonné, au milieu de son château. Le vieillard avait rendu l'âme en compagnie.

Il était mort en causant avec le docteur Morin, qu'il essayait d'étonner par l'audace de sa philosophie. Il était mort entre deux boutades encyclopédiques, sans trop s'en douter et comme on s'endort.

Le docteur ne s'attendait pas du tout à ce brusque dénoûment. Il avait même ôté tout espoir prochain aux collatéraux. Guérineul et Houël, qui n'avaient point osé entrer, se préparaient à regagner leurs quartiers. Cousin et ami errait mélancoliquement dans les corridors, invoquant la divinité qui préside aux successions et songeant aux hypothèques qui grevaient son dernier asile.

Mais tout en se désespérant, Cousin et ami flairait. Battez un chacal, il fuira en lançant son aboiement plaintif, mais il ne fuira pas bien loin. Il sera toujours à portée de sentir le trépassé qu'abandonne la caravane. L'héritier est un homme-chacal.

Cousin et ami se trouva comme par magie sur le seuil, quand Morin dit aux Romblon :

— C'est fini.

Les Romblon avaient leurs entrées chez Jean

de la Mer, comme partout. On ne savait pas pourquoi.

— Qu'ai-je entendu ? s'écria Cousin et ami ; docteur, je ne veux pas le croire ! Serait-il vrai que notre véritable ami et cousin...

— La paix ! dit Morin, appelez les neveux.

Cousin et ami avait grandi de six pouces.

— Les neveux ! répéta-t-il avec mépris, qu'est-ce que c'est que ça, les neveux ? Personne n'a le droit de pleurer plus haut que moi, M. le docteur Morin... ni de gémir plus amèrement ! car je suis parent au degré utile, par ma respectable amie et tante à la mode de Bretagne, Jacqueline Créhu de Prétenténiou, laquelle m'a laissé tout ce qu'elle avait ; hélas ! elle avait bien peu de chose !... Les neveux, monsieur !... J'ai lieu de croire que les neveux passeront après moi... et en tout cas, la justice est là... Ah ! ah ! monsieur ! les neveux !...

Cousin et ami prononça ce remarquable discours sans reprendre haleine une seule fois.

— Il a raison, nom de bleu ! dit le jeune M. de Guérineul qui venait d'entrer ; les neveux, tonnerre de Landerneau ! on s'en turlutaine, et la nièce avec, nom d'une pipe ! Oh mais !

Il s'arrêta pour regarder le défunt.

— Dites donc, ajouta-t-il avec une certaine

défiance; est-ce bien sûr qu'il n'en reviendra pas?

— Trop sûr, répliqua le docteur.

— Oh! oh! oh! pauvre cousin, sanglota le vieux Houël à la porte.

Sans faire semblant de rien, papa Romblon avait ouvert un portefeuille excessivement gras, et tracé au crayon sur un petit morceau de papier ces significatives paroles :

Tarde venientibus ossa.

Où diable le latin va-t-il se nicher?

Papa Romblon fit passer ce tronçon de vers à Fifi Romblon qui sortit, et envoya un gars à la recherche de Fargeau et de Besnard.

Quand Fifi revint, papa lui dit :

— Fargeau me payera ce petit papier-là trente pistoles.

Cependant Cousin et ami, unissant sa voix à celle du vieux Houël, faisait entendre des lamentations insensées.

— Nom d'un chien! dit Guérineul, vous êtes capable de le réveiller!

Ils se turent.

Cousin et ami essuya ses yeux qui n'avaient pas pleuré depuis dix ans.

— Où mettait-il ses papiers, le cher ami et cousin? demanda-t-il.

— M. de Maudreuil, voulut dire Morin, il faudrait attendre.

— On vous payera vos visites, monsieur, interrompit Cousin et ami avec une dignité extraordinaire, on vous les payera un prix honnête, mais réduit... Avancez ici, M. Menand!

L'Artichaut, avec la modestie de son sexe, se tenait à l'écart.

Il grignotait une frange de rideau, n'ayant point son fouet sur lui.

Sur l'ordre de M. de Maudreuil, il ne craignit point de faire cinq ou six pas à l'intérieur de la chambre.

— M. Menand, reprit Cousin et ami, vous devez savoir où l'homme respectable que nous pleurons tous a mis ses papiers?

L'Artichaut fit un signe de tête affirmatif.

— Eh bien, dites-le, M. Menand! ajouta Maudreuil.

L'Artichaut montra de la main (et combien ce notaire avait les mains sales!) le coffre fameux.

D'un seul coup d'œil, Cousin et ami découvrit la clef au chevet du mort.

Il s'en empara. Puis il se dirigea vers le coffre d'un pas digne et fier.

Évidemment Cousin et ami se faisait l'homme de la situation.

Dans le coffre, il trouva le testament, celui que Berthe y avait remis la nuit précédente, et une note explicative sur papier libre.

Cousin et ami prit ces deux pièces et referma honnêtement le coffre. Car, en présence de tant de témoins, il ne pouvait pas prendre autre chose.

On s'était précipité vers lui, et chacun se pressait pour voir les deux papiers.

— De la modération, messieurs! dit Cousin et ami, songez qu'en ce lieu où nous sommes les passions humaines doivent se taire.

— Ah çà! grommela papa Romblon à l'oreille de Fifi Romblon, il est superbe, cet animal-là!

— Moi, papa, je suis comme toi, répondit Fifi, je le trouve superbe!

Houël, Morin et Menand jeune lui-même entouraient Cousin et ami.

Il les écarta d'un geste souverain et se mit à lire tranquillement la note.

— Oh! s'écria-t-il avec attendrissement, quel homme! quel homme! quel homme!... Il ne faisait rien comme les autres.

— Voyons, Maudreuil, dit Houël, faites-nous part...

— Mon cousin et ami, répliqua celui-ci, du calme, je vous en conjure! Notre respectable

ami et cousin aurait certainement pu faire pour moi beaucoup davantage... mais je lui pardonne, nous sommes tous héritiers.

— Tous! répétèrent Morin, Houël et Fifi Romblon.

L'Artichaut prononça-t-il lui, aussi, ce monosyllabe?

Eh bien! que ceci soit une preuve mémorable de nos scrupules et de notre bonne foi! nous ne l'affirmerons pas.

Non! peut-être que l'Artichaut parla cette fois par hasard, mais aussi peut-être qu'il ne parla pas.

Et de quel droit viendrions-nous, dans un sujet si grave, jeter une téméraire affirmation?

Que d'autres se jouent de leurs lecteurs; nous les livrons au mépris des peuples libres.

— Tous, répéta Cousin et ami, excepté pourtant les chers MM. Romblon.

— Oh!... murmura le papa, nous gagnerons tout de même notre vie là dedans.

— Mais saurons-nous?... commença encore Houël.

— Du calme! répliqua Cousin et ami, qui plaça tout simplement le testament dans sa poche.

— Patience! pensa Morin, Fargeau va revenir.

L'Artichaut se rapprocha du rideau dont il n'avait pas encore mangé toute la frange.

Funeste habitude qu'il avait là, ce fonctionnaire!

Mais nous connaissons des notaires qui ont des faiblesses bien plus désagréables.

— Écoutez, dit Cousin et ami qui avait toujours à la main la note sur papier libre, notre vénérable ami et cousin ne faisait rien comme les autres. Ceci est une espèce de programme réglant ce qui doit être fait le jour de sa mort. Je me charge de l'exécuter, et je le résume par déférence pour votre curiosité bien naturelle.

« Jean Créhu veut et entend :

« 1° Que tous ses héritiers se réunissent en un banquet le soir même de sa mort ;

« 2° Que cette réunion ait lieu à huis clos ;

« 3° Que le vin de Bordeaux et le rhum n'y soient point épargnés... »

— Sacrebleure! interrompit Guérineul, quel honnête homme!

— Il ne s'oppose pas, continua Cousin et ami, à ce que le clergé de Vesvron fasse son office. Cela lui est égal. Il veut que le testament soit lu à ce repas, en présence de tous les héritiers.

« Le repas doit avoir lieu dans le salon rouge. Le fauteuil de Jean Créhu restera vide et voilé

d'un crêpe noir, jusqu'au moment où celui qui a droit de l'occuper l'occupera. »

La voix de Cousin et ami avait faibli à ces dernières paroles.

— Qu'est-ce que cela veut dire? demandèrent Houël et le docteur : *celui qui a le droit de l'occuper?*

— Messieurs et amis, répliqua Maudreuil, nous tâcherons de le savoir. En attendant, mandez, je vous prie, le maire et le juge de paix, car il faut être en règle. Moi, je vais m'occuper du repas...

Il sortit, emportant la clef du coffre et le testament.

Les autres le suivirent : Morin et Houël pour remplir les formalités voulues, et l'Artichaut pour voir s'il ne pourrait pas se procurer à l'office un verre ou deux de cassis et de l'oignon.

Les deux Romblon ne semblaient point trop contrariés de n'être pas invités au fameux repas.

En s'en allant, ils se frottaient les mains en hommes qui voient une bonne affaire en l'air...

Ce fut en ce moment, où le mort restait seul dans sa chambre, que Tiennet Blône entra pour chercher son livre d'heures.

XXVIII

Le fantôme.

Il y a quelques notaires au bagne, mais pas assez.

Il y a beaucoup d'anciens notaires à l'hospice des idiots.

C'est un métier terrible que celui de notaire !

Honneur à Menand jeune, Artichaut! car ses passions étaient simples et peu coûteuses. L'oignon, le cassis, les cordes de fouet, mon Dieu ! avec cela Menand jeune était heureux.

Nous proposons Menand jeune pour exemple à tous les notaires répandus sur la surface de notre patrie.

Menand jeune est un personnage étudié pro-

fondément. Il n'avait pas d'esprit, mais comme il dormait debout! Il n'était pas si fort en droit que Besnard, c'est vrai, mais quelle odeur! Enfin Menand jeune vous montrera peut-être qu'il avait certains petits talents de société. Méfiez-vous!

Ce que nous en disons, du reste, c'est pour arriver, sans faire semblant de rien, à ce fameux souper qui est comme la pierre angulaire de notre récit.

Le château du Ceuil était une grande vilaine maison, bâtie sous Louis XIII, et mal bâtie.

La salle rouge était le lieu solennel, la chambre historique du château du Ceuil.

Il est vrai de dire qu'il ne s'était jamais rien passé d'important dans la salle rouge. Mais qu'importe cela? C'était la salle rouge. On ne l'ouvrait jamais. A la cuisine et dans les environs, la salle rouge était l'objet d'un respect universel.

Par les soins intelligents de Cousin et ami, la salle rouge avait été préparée, selon le dernier vœu de Jean de la Mer.

Il y avait au milieu une grande table dressée.

Elle comptait onze couverts, y compris celui qu'on avait placé devant le fauteuil vide de Jean de la Mer.

Cousin et ami, voulant montrer combien il respectait les volontés du défunt, avait fait de ce fauteuil une manière de trône qui s'élevait isolément au centre de la table et s'entourait d'une ample draperie de serge noire.

Les convives ne pouvaient voir le siége lui-même, mais bien une sorte de dais dont l'extérieur, drapé lugubrement et semé de larmes blanches sur son fond noir, semblait cacher un cercueil.

Cousin et ami avait réussi à faire là quelque chose de particulièrement sinistre et qui devait laisser peu d'appétit aux conviés de la fête. C'était un homme de goût, principalement pour tout ce qui concernait les funérailles.

Il regrettait de n'avoir pas eu le temps de faire teindre en noir le velours rouge des fauteuils et le damas des rideaux, mais à l'impossible nul n'est tenu, et d'ailleurs toute cette vieille friperie, mangée des vers et poussée au violet, ne manquait véritablement pas de tristesse.

La salle était fort délabrée. Comme l'orage de la nuit précédente avait justement brisé une demi-douzaine de carreaux, on avait dénoué les cordes à glands qui tenaient les rideaux relevés sur les patères, les embrasses, en style de tapissier, et l'épais damas tombait droit du haut en

bas des croisées, cachant les embrasures profondes.

Un bon feu avait en outre été allumé dans la cheminée.

Il y avait trois issues à la salle rouge : d'abord deux maîtresses portes parallèles donnant l'une sur le corridor intérieur, l'autre dans une pièce inhabitée qui touchait à la chambre de Jean de la Mer. La troisième issue était tout simplement un panneau tournant qui s'ouvrait derrière le dais funèbre, et communiquait, pour le service, avec la cuisine.

Les deux portes principales avaient été soigneusement fermées en dedans à la clef et au verrou. Mais, en l'absence de Lucien et de Fargeau, qui seuls étaient de la maison, personne, parmi les convives, ne soupçonnait l'existence de la troisième.

Fargeau vint, à la vérité, bien avant le commencement du repas, mais il était préoccupé à faire pitié, ce pauvre Fargeau. Quand on vient de perdre un oncle et de découvrir dix cohéritiers inattendus, allez donc songer à fermer une porte!

D'ailleurs, il n'y avait pas de danger. Pour un empire, les bonnes gens de la veillée ne se seraient pas approchés, cette nuit, de la salle rouge.

Vers huit heures du soir, les hôtes du château du Ceuil s'étaient réunis dans le lieu officiel du banquet. Romblon père et fils, exclus par leur position de non héritiers, s'étaient retirés dans leurs chambres, où un souper honorable leur avait été servi.

Car tout le monde tenait à ménager les deux Romblon, dont les mérites positifs ne seront bientôt plus un mystère pour le lecteur.

Les convives rassemblés à ce premier moment étaient au nombre de sept.

Ils se placèrent comme ils voulaient autour de la table; mais M. Fargeau ayant essayé de s'asseoir au centre, vis-à-vis du fauteuil voilé de noir, Cousin et ami l'écarta poliment et prit lui-même cette place en quelque sorte présidentielle.

Oh! vous ne connaissez pas ces natures d'héritier. Un Cousin et ami qui a testament en poche devient féroce ou sublime, suivant que les circonstances l'exigent.

Fargeau qui, la veille encore, était aux trois quarts le maître de la maison, Fargeau qui était soutenu par Besnard, par Morin, par les Romblon, Fargeau qui avait assurément beaucoup plus de science que Maudreuil, plus d'intelligence et surtout plus de perfidie, Fargeau ne pesait pas une once en ce moment.

Maudreuil le traitait par-dessous la jambe.

Avec son papier timbré de vingt-cinq sous dans sa poche, Maudreuil eût vaincu Napoléon, roué Talleyrand, que sais-je? Il ne touchait plus terre. Il eût fait parler Menand jeune!

Voyez. En France, nous avons malheureusement la manie de jouer avec les choses les plus graves. C'est très-mauvais.

Une personne nous a écrit pour nous demander si Menand jeune avait été surnommé l'Artichaut, précisément parce qu'il sentait l'oignon.

Mon Dieu, ne rions pas comme cela sur tout et à propos de tout! Menand aîné, l'apothicaire, aimait l'oignon encore plus que Menand jeune, et pourtant on ne l'avait pas surnommé l'Artichaut, celui-là.

Et il ne l'eût pas souffert! Menand aîné avait un caractère irascible qui faisait contraste avec le naturel doux et même apathique de Menand jeune.

Non, Menand jeune n'avait pas été surnommé l'Artichaut parce qu'il sentait l'oignon, car alors Menand aîné, qui sentait l'oignon encore davantage, aurait été surnommé l'Artichaut, à plus forte raison. Et justement, Menand aîné n'était pas surnommé l'Artichaut.

Tout le monde vous dira cela aux environs de Vitré.

Quoi! a-t-on voulu, en nous adressant cette demande inconsidérée et peut-être malveillante, se moquer de Menand jeune? Menand jeune est au-dessus de cela.

Par notre organe spécial, il invite la personne en question à lui donner la paix.

Et nous sommes loin de désapprouver en ceci la conduite de Menand jeune! Il n'a pas toujours montré la même fermeté. C'est un malheur pour lui.

Cousin et ami se plaça, comme nous avons dû le relater, au centre de la table. A sa gauche, Menand jeune s'assit. Ce fut le vieux Houël qui prit place à sa droite. Morin, Fargeau et Besnard formèrent un groupe au bout de la table. Le jeune M. de Guérineul, qui ne faisait partie d'aucune coterie, choisit un bon endroit, un endroit où il y avait un pâté froid, du vin et du rhum, et il s'y planta.

Les autres places restèrent vides.

Elles attendaient Lucien et trois autres héritiers que nous aurons occasion de connaître.

Nous devons en faire l'aveu : excepté M. Fargeau, qui enrageait dans la perfection, les autres convives s'efforçaient en vain de paraître

tristes. Malgré l'aspect sinistre de cette vieille salle qui sentait atrocement le renfermé, chacun avait l'air gaillard, et il y avait un fonds d'aimable gaieté sur toutes les physionomies.

Ma foi, il s'agissait pour chacun de dix bonnes mille livres de rente, au bas mot. Dix mille livres de rente, c'est gai, c'est toujours gai, il n'y a pas à dire.

Dans les premiers instants, comme la chambre mortuaire était à quelques pas, on entendait assez distinctement la voix du curé de Vesvron qui récitait les litanies funèbres. A la longue, c'eût été peut-être un voisinage pénible, mais il ne s'agissait que de causer un peu pour ne plus entendre.

La table était copieusement servie en viandes froides, etc., etc., et l'on avait des sujets d'entretien fort intéressants.

— Mes chers cousins et amis, dit le président Maudreuil, en nous asseyant à cette table nous accomplissons un pieux devoir... Notre ami et cousin, le respectable M. Créhu, qui ne faisait rien comme les autres, a voulu nous réunir en un banquet de larmes... Que sa volonté soit remplie !

Il tira son mouchoir. Chacun l'imita, à l'exception de Fargeau.

Ce tribut payé à la mémoire du mort, chacun but et mangea selon son appétit.

C'est ce Menand qui mangeait! Et Guérineul! Deux vrais Bretons! des gouffres!

Fargeau seul ne mangeait pas une bouchée. Il était vaincu. Ce testament annoncé lui tombait sur le crâne comme une bombe.

Combien il eût préféré le testament en faveur de la pauvre Berthe!

Hélas! ce malheureux Fargeau s'était damné gratuitement. Malgré la belle diplomatie qu'il avait déployée, on le mettait à la portion congrue! Il avait dix cohéritiers, lui qui, dans ses rêves, s'était si bien vu millionnaire!

Fargeau était capable de remords, quand le crime ne rapportait rien.

En ce moment il songeait à Berthe. Où était-elle? Le courant de la Vesvres emportait-il déjà son pauvre corps à la chute de Braix?

Il la voyait morte.

Et, pour se consoler, il se creusait la tête, cherchant déjà les moyens d'envoyer ses *consorts* là où il avait envoyé Berthe.

Mais quelle différence! elle était si facile à perdre, cette enfant aveugle!

En outre, ici il était seul de son bord. Ses plus fidèles complices, Besnard, l'homme de loi,

et le docteur Morin, se trouvaient nantis, contre toute espérance, et n'avaient plus qu'à conserver.

Fargeau espérait encore néanmoins. Il lui semblait impossible que les parts de succession fussent égales, et il attendait communication du testament avec une terrible impatience.

Cousin et ami lui inspirait une véritable horreur.

— Est-ce que nous sommes ici uniquement pour manger? dit-il d'un ton chagrin et amer.

— Nom de bleu ! répliqua Guérineul, et pour boire, donc!

— Si M. de Maudreuil voulait bien me passer le testament de mon oncle, reprit Fargeau, je ne serais pas fâché d'en prendre connaissance.

— Mon cousin et ami, répondit Maudreuil, dans toute réunion, quelle qu'elle soit, il y a un directeur officieux ou officiel... De l'aveu tacite de tous nos amis et cousins ici rassemblés, je dirige provisoirement la réunion... C'est moi qui l'ai provoquée, pendant que vous étiez je ne sais où... Ce n'est pas un reproche, mon cousin et ami Fargeau, mais je veillais, moi, auprès du lit de mort de votre oncle respectable...

— C'est vrai ça ! interrompit Guérineul, Maudreuil attendait dans le corridor !...

— Est-ce vous qui lui avez fermé les yeux? continua imperturbablement Cousin et ami; écoutez! nous sommes ici en famille et je peux tout dire... Si j'ai ouvert le coffre de Jean de la Mer après son décès et avec un empressement que des étrangers auraient pu trouver malséant, c'est à cause de vous, M. Fargeau.

— De moi? monsieur!...

— De vous, monsieur!...

Cousin et ami avait pris une pose olympienne.

— De vous, répéta-t-il, et de vous seul!... car, si le hasard eût voulu que ce testament fût tombé entre vos mains, ce testament eût été détruit!

Fargeau se leva livide de colère.

Il regarda tout autour de la table pour voir s'il pourrait espérer aide ou appui. Mais ses deux acolytes ordinaires baissaient les yeux.

Menand jeune, qui avait été un peu de son parti autrefois, mangeait sa serviette d'un air rogue.

Houël et Guérineul ricanaient d'une façon tout hostile.

Fargeau se rassit.

— A la bonne heure! dit Cousin et ami, se rasseoir est le plus sage... car, je vous en préviens fraternellement, notre jeune ami et cousin le chevalier Félix de Guérineul cherche

depuis longtemps l'occasion de vous briser les reins.

—Oui, oui..., grommela Guérineul, mais ça se retrouvera.

— Quant au testament, reprit Cousin et ami avec un redoublement de solennité, ce n'est pas vous seul qui en aurez connaissance, mais tout le monde... Je le demande à nos amis et cousins.... sont-ils prêts à en écouter la lecture?

— Oui! oui! oui! répondit-on tout d'une voix.

Maudreuil tira respectueusement le papier timbré de sa poche.

— Les absents auront tort, dit-il; ce qui se décidera ici ne leur sera point communiqué.

— Lisez! lisez! cria l'assistance impatiente.

On avait repoussé les assiettes et empli les verres.

— Avant de lire, dit encore Cousin et ami, je dois remplir une dernière formalité imposée par le testateur...

— Sacrebleure! s'écria Guérineul, c'est assotissant, les formalités!... Mais passez-moi votre bouteille... et roule ta bosse!

— Cette dernière formalité, continua Maudreuil, consiste à appeler à haute voix le nom

de tous les héritiers inscrits au testament et dont la liste se trouve sur ce papier... Je commence : M. Fargeau Créhu de la Saulays !

— Présent ! répondit Fargeau de mauvaise grâce.

— M. Lucien Créhu de la Saulays !

Personne ne répondit.

— M. le docteur Morin !

— Présent !

Besnard, Menand jeune, Houël et Guérineul répondirent également à l'appel de leur nom.

—Mademoiselle Olivette ! appela encore Maudreuil.

Tout le monde le regarda.

— C'est Berthe que vous voulez dire ?... murmura Fargeau.

— Non pas... mademoiselle Olivette !

— Tonnerre de Landerneau ! elle est dans la cuisine, dit Guérineul, je vais aller la chercher, moi, si vous voulez.

Cousin et ami l'arrêta du geste et reprit son appel.

— M. Tiennet Blône !

Il y eut un cri général. Est-ce que décidément le défunt se moquait de ses collatéraux ?

— M. Honoré Créhu de Pélihou ! acheva Maudreuil.

A l'appel de ce dernier nom, que personne ne connaissait, on entendit comme un son vague.

— Encore un absent! dit Morin.

— C'est étonnant !... murmura Besnard, il m'a semblé entendre...

— Moi aussi, interrompit Maudreuil.

— Quoi?... demanda le docteur.

— Il m'a semblé, répondit Besnard, qu'une voix disait quelque part, ici, dans la chambre :

« — Présent ! »

— Nom de bleu ! s'écria Guérineul, vous ne buvez pas assez, M. Besnard... les oreilles vous tintent... S'il n'y a que moi pour aller chercher ce citoyen-là, je crois qu'il ne fera pas beaucoup de tort à nos portions !...

— Écoutez ! interrompit encore Maudreuil qui mit un doigt sur sa bouche.

Ce fut quelque chose d'étrange.

Cette fois, on entendit très-distinctement une voix faible et douce qui partait on ne savait d'où et qui répétait avec une sorte de complaisance :

— Présent !... présent !... présent !

Chacun regarda son voisin. Et dans le silence qui se fit, la voix du prêtre, étouffée naguère par le bruit qui se faisait autour de la table,

perça de nouveau la cloison et vint apporter la mélopée triste de l'oraison mortuaire.

Ils étaient tous un peu pâles, les héritiers de Jean de la Mer.

Ces deux voix, dont l'une parlait de mort si énergiquement, et dont l'autre sortait en quelque sorte de terre, jetaient du froid dans les veines.

Il fallait désormais bien peu de chose pour changer cette inquiétude vague en terreur, et chacun tressaillit violemment rien qu'à voir la draperie noire s'agiter au vent qui venait des carreaux brisés par l'orage.

Était-ce bien le vent ?...

Tous ceux qui s'asseyaient autour de la table avaient en ce moment la même idée.

Ils se rappelaient cette phrase mystérieuse :

« Le fauteuil de Jean Créhu restera vide et voilé d'un crêpe noir, jusqu'au moment *où celui qui a droit de l'occuper l'occupera.* »

. . . .

Le prêtre disait dans la chambre funèbre :

— *Fiant aures tuæ intendentes in vocem deprecationis meæ...*

Et la voix fantastique répéta, mais cette fois tout près de l'oreille des convives :

— Présent ! présent ! présent !

En même temps la draperie noire s'ouvrit et l'on vit Jean de la Mer assis sur son fauteuil.

Jean de la Mer, avec sa figure maigre, inondée de barbe blanche.

Tous les siéges se reculèrent. Il y avait de l'horreur sur tous les visages.

Jean de la Mer souriait paisiblement et répétait en saluant à la ronde :

— Présent! présent ! présent!

Sur qui donc le curé de Vesvron récitait-il la prière des morts?

XXIX

Où Menand jeune est fiancé.

Nous avons vu ce fantôme traverser la cuisine du Ceuil et faire peur aux valets avant de terrifier les maîtres.

Car les maîtres étaient terrifiés.

Morin, Besnard, Houël et Guérineul regardaient le fantôme avec des yeux effarés; les dents de Menand jeune claquaient, malgré la serviette qu'il s'était mise tout entière dans la bouche. Le président Maudreuil lui-même perdait évidemment contenance.

Fargeau seul éprouvait une sorte de maligne

joie à voir la déconvenue de ses compagnons.

L'idée vint à quelques-uns que le vieux Jean Créhu avait tout simplement joué cette farce lugubre pour faire pièce à ses héritiers.

Les autres voyaient là le côté surnaturel. Le mort s'était levé de son lit.

Et personne ne songeait à expliquer logiquement l'aventure. Ce nom d'Honoré Créhu de Pélihou, personne ne le prenait au sérieux.

On ne s'en souvenait même plus.

C'était Jean de la Mer qui était là !

— Mon respectable cousin et ami, dit Maudreuil qui avait retrouvé le premier la parole, mais dont la voix tremblait terriblement, je ne sais pas quel motif a pu...

— Présent, présent, présent! interrompit le fantôme d'un accent agréable, et comme s'il eût voulu s'excuser d'être arrivé trop tard.

Ce n'était vraiment point la voix de Jean de la Mer.

Mais cette tête si remarquable ! cette barbe blanche ! ce grand front étroit, haut et diaphane comme de la cire émincée !

— Si j'allais chercher M. le recteur, murmura Houël à l'oreille de Cousin et ami, on pourrait essayer d'un exorcisme.

En ce moment, le fantôme prit dans la

poche de sa houppelande une petite tabatière d'argent.

Jean de la Mer ne prenait pas de tabac.

— Nom de bleu ! dit Guérineul en soufflant comme un bœuf ; il prise, ma parole ! nom de nom de nom de nom ! Ce bonhomme-là est drôle comme tout, sacrebleure ! Regardez, Cousin et ami, c'est une personne naturelle, un ancêtre, vieux comme Hérode. Eh bien ! nom d'une pipe, j'ai eu peur, là !

La glace était rompue. Chacun regardait maintenant le fantôme sans trop de terreur. On remarquait entre sa figure et celle de feu Jean de la Mer des différences peu sensibles, mais réelles. Il avait le nez plus long, la barbe plus pointue, le front plus haut et plus étroit ; il avait l'air encore plus défait que Jean Créhu lui-même à sa dernière heure.

Décidément, ce n'était pas Jean de la Mer. Jean de la Mer était bien mort.

Et pourtant Maudreuil eut un frisson par tout le corps quand le fantôme, tendant tout à coup un bras long d'une aune et maigre comme un manche à balai, lui mit sa tabatière sous le nez en disant :

— En usez-vous?

Maudreuil et ses six compagnons éternuèrent.

Cela leur fit du bien.

Le fantôme dit bien poliment en souriant à la ronde :

— Dieu vous bénisse !

Dès ce moment, l'Artichaut put continuer à manger sa serviette.

Maudreuil reprenait peu à peu son importance, ceci d'autant mieux que M. Fargeau ne songeait plus à lui contester sa position de président. M. Fargeau semblait réfléchir.

Besnard et Morin ne disaient trop rien. Ils attendaient la lecture du testament.

Cousin et ami le tira enfin de sa poche, ce testament fameux, et Fargeau le reconnut parfaitement pour l'avoir vu la veille par le trou de la serrure.

Le fantôme mit sa petite tabatière d'argent sur la table et s'arrangea pour écouter.

Il était très-privé, ce fantôme, et paraissait bon prince.

A part son entrée bizarre et mystérieuse, c'était vraiment un personnage assez remarquable. Il tremblotait un peu de la tête et des mains ; sur son visage étique, qui avait exactement les tons du vieil ivoire jauni, on déchiffrait cette naïveté futée des enfants et des vieillards.

Son œil était somnolent comme celui d'un chat au soleil. Mais parfois, tout au fond de sa prunelle grisâtre, un petit rayon pointu s'allumait.

C'était comme un éclair.

— Vous êtes M. Honoré Créhu de Pélihou? lui demanda Cousin et ami avec un reste d'hésitation.

— Oui, oui, oui, répondit gaiement le fantôme.

— Et pourrait-on savoir comment vous vous êtes introduit?...

Le fantôme eut un sourire aimable.

— Je venais lui faire une petite visite, répliqua-t-il, une petite visite d'amitié... Il y avait soixante-cinq ans que je ne l'avais vu... On m'a dit en chemin qu'il était mort. Pauvre Jean! je le regrette bien; oui, oui, oui!... Mais je voudrais bien savoir ce qu'il m'a donné dans son testament.

— Cela ne nous dit pas par où vous êtes entré, insista Cousin et ami.

Le fantôme fronça légèrement ses sourcils blancs.

— Par où? répéta-t-il; bien, bien, bien!... On entre comme on peut... le soleil à travers les carreaux, le vent par les fentes de la porte...

oui, oui, oui ! je sais la route depuis quatre-vingt-quatre ans... car je suis l'aîné, moi !

Il se redressa fièrement.

Si Cousin et ami avait lu en entier les quatre grandes pages du testament, il eût compris ces dernières paroles ; mais Cousin et ami avait eu tant de choses à faire ce soir ! C'est à peine s'il avait pu jeter un coup d'œil sur le papier timbré, pour bien constater que son nom y était en ligne honorable.

Néanmoins, il ne répéta pas sa question, parce que l'éclair pointu qui s'était allumé dans le regard du fantôme ne le laissait pas très-rassuré.

— Passez-moi le flacon de rhum ! dit en ce moment le petit vieillard.

Guérineul eût voulu avoir une paire de pistolets : il avança le flacon.

Le fantôme laissa tomber une goutte de rhum sur la pointe d'un couteau, et mit la pointe du couteau sur le bout de sa langue.

Cet excès de boisson le rendit plus verbeux.

— Nous sommes ici huit sur onze, reprit-il, car je suis au fait de tout... Oui, oui, oui !... Où sont les trois autres?

— Quant à M. Lucien Créhu et au gars Tiennet Blône, répondit Maudreuil, nous n'en savons

rien : mais il y a une jeune fille nommée Olivette qu'on pourrait appeler.

— Quelqu'un s'intéresse-t-il à cette jeune fille? demanda encore le fantôme.

Personne ne répondit.

Le petit vieillard fit un second excès. Il avala deux gouttes de rhum coup sur coup.

— C'est que, reprit-il, les absents auront tort. La jeune fille est riche; est-elle belle?

— Nom d'une pipe! répondit Guérineul, un brin d'amour!

— Voulez-vous l'épouser?

— Elle est domestique et je suis gentilhomme!

— Et vous? poursuivit le fantôme en s'adressant à Houël.

— Je suis trop vieux.

— Et vous? dit encore le fantôme.

C'était à Menand jeune qu'il s'adressait cette fois.

L'Artichaut ouvrit toute grande cette bouche qui dévorait les cordes, les ficelles et les tissus de toute sorte.

Il ne parla point : pour deux oignons, il n'aurait pas parlé! Mais il sourit tendrement et fit signe que cette union le rendrait un heureux notaire.

— Eh bien ! dit le fantôme qui ne craignit pas de s'offrir jusqu'à trois gouttes de rhum sur la pointe du couteau ; affaire conclue ! Vous stipulerez pour elle et pour vous, car nous allons faire des affaires ensemble, mes bons messieurs !

Il se redressa tout à coup, et ses yeux brillèrent.

Un froid courut dans toutes les veines.

Il avait quelque chose de diabolique, maintenant, ce vieux bonhomme.

— Oui ! oui ! oui ! reprit-il en clignant de l'œil ; et quant aux deux absents, tant pis pour eux. Un peu plus tôt, un peu plus tard, nous mourrons tous. Tant pis pour eux ! Tant pis, tant pis, tant pis !

Parmi les assistants dont le lecteur connaît la présence, ces paroles n'excitèrent que de l'étonnement et peut-être quelque inquiétude. Mais il y avait une autre personne, un pauvre cœur qui battait là dans l'ombre et que ces paroles frappèrent comme un coup de poignard.

C'était une menace de mort !

— Maintenant, dit le fantôme qui avait déjà pris une importance pour le moins égale à celle de Cousin et ami, lisez le testament, j'écoute.

Il versa quatre gouttes de rhum sur la pointe du couteau, et les avala bravement.

Puis il posa son menton aigu sur ses deux pouces et regarda en face Cousin et ami qui tenait le testament ouvert.

Celui-ci toussa solennellement et commença ainsi sa lecture :

« En présence de ma fin prochaine, je soussigné, jouissant, comme la rédaction du présent acte le prouvera surabondamment, de la plénitude de mes facultés intellectuelles et morales, transmets à ceux qui m'ont connu ma pensée intime et ma dernière volonté.

« Ceci est mon testament, écrit entièrement de ma main... »

— Attendez, attendez, attendez ! interrompit ici le fantôme, ça commence très-bien ; mon petit coquin de Jean avait un bon style. Mais il vient un vent coulis par cette fenêtre.

Il montrait la croisée qui était à sa droite, et dont, en effet, les rideaux tremblaient au vent.

Guérineul se leva et les rejoignit avec une épingle empruntée à l'Artichaut, qui était une pelote vivante.

Si Guérineul avait eu l'idée de soulever les rideaux, il aurait vu...

Mais il avait peu d'idées, et il n'eut pas celle-là.

XXX

La lecture.

Cousin et ami continua ainsi la lecture du testament de Jean de la Mer.

«... Entièrement de ma main.

« Je commence par déclarer, sans orgueil comme sans honte, que je ne crois à rien, sinon à la perversité de la race humaine.

« J'ai quatre-vingt-deux ans, et je n'ai jamais rencontré un être humain qui valût la dixième partie d'un dindon engraissé à point et bon à mettre en daube.

« Mon histoire serait utile à raconter. Mais

si je veux bien laisser à quelques malheureux de ma connaissance une fortune que je ne puis emporter dans le néant, je prétends ne point me fatiguer à leur tracer mon odyssée.

« En deux mots, je suis né en 1746. J'ai vu les deux règnes de la grande monarchie. J'ai vu la république, l'empire et la nouvelle domination des Capets.

« L'ancienne monarchie avait du bon. La république fut sublime et stupide ; l'empire ne fut qu'une grande ambition satisfaite et un grand génie qui prit de mauvaises cartes au moment de faire paroli. La restauration est une bête malade à qui le libéralisme, plus bête qu'elle, donne de l'eau chaude et des clystères.

« J'ai quitté mon pays, un sot pays ! à l'âge de dix-huit ans. Je suis revenu à l'âge de soixante-sept ans. J'ai donc été absent pendant quarante-neuf ans de ma vie.

« Sur cette terre on n'est pas mieux ici que là. On s'ennuie partout, car il y a partout des hommes.

« J'ai été soldat, déserteur, prisonnier à la Bastille, patriote, suspect, fournisseur des armées, et finalement pirate. Il n'y a que ce dernier métier d'honnête.

« J'ai tué assez d'Anglais pour prendre le titre de héros. Au commencement, tuer des Anglais, cela intéresse; mais on se blase. Aujourd'hui, je ne remuerais pas le pouce quand il s'agirait de tuer dix Anglais.

« Soyez sûr que Marat se serait fatigué de tuer des aristocrates. Le tout était de lui donner le temps... »

Cousin et ami reprit haleine.

Le fantôme le regardait toujours en face, avec son menton appuyé sur ses pouces pointus. On voyait bien qu'il était un peu ivre, parce qu'il avait avalé cinq pleines gouttes de rhum sur la lame du couteau.

Fargeau écoutait d'un air un peu dédaigneux.

Morin et Besnard prêtaient gravement l'oreille.

Menand jeune songeait, avouons-le, à sa lune de miel, et mordillait le coin de la nappe pour garder un peu de la serviette.

Le vieux Houël ouvrait de grands yeux, et le jeune M. de Guérineul trouvait, nom de bleu! ce testament-là insipide.

Nous sommes assez de son avis, au fond. Mais nous n'en passerons pas une virgule.

Cousin et ami poursuivit :

« La race humaine est perverse, parce qu'elle est impuissante, et réciproquement. Si l'homme a un pouvoir ici-bas, c'est celui de se nuire à lui-même en nuisant à autrui.

« Le reste est mensonge.

« D'où il résulte clairement que le progrès humain est une chimère.

« D'où il résulte encore que l'idée même du progrès, la simple et pure idée, antipathique à la nature de l'homme, sera dans un temps donné le plus grand des crimes sociaux.

« Pour que cela soit, il suffit que l'idée du progrès, sortant de ses langes, conquière assez de prosélytes pour faire peur un beau jour à l'être le plus poltron qui soit au monde.

« Cet être poltron, lâche, brutal, aveugle, stupide, c'est le monde lui-même.

« Le monde, ou, si mieux on aime, la société organisée comme elle l'est.

« Je suis contrarié de quitter la terre avant d'avoir entendu le premier coup de canon tiré avec la poudre d'orviétan qui est dans la cervelle des penseurs. Ce sera très-curieux ; mais il faut encore du temps.

« Entre tous les pays du globe, la France est

incomparablement le plus sot, le plus ignorant et le plus laid. On peut m'en croire. J'ai fait cinq fois le tour de l'univers.

« A cause précisément de sa prééminence en fait de sottise, la France est destinée, suivant toute probabilité, à mettre en train la grande orgie des penseurs.

« Ce sera une belle goguette. Je voudrais voir cela.

« Quand on aura tarabusté une demi-douzaine de tyrans, planté des forêts de peupliers, cassé quelques milliers de têtes et sali des montagnes de papier blanc, les grenouilles redemanderont un roi.

« Seulement, le régime constitutionnel disparaîtra, parce que c'est une transition.

« L'absolutisme, qui est évidemment le seul état normal et possible dans l'humanité, remontera sur son trône brûlé tant de fois, et, comme l'a dit Napoléon, l'Europe sera cosaque.

« Ce qui a mis la France sur cette pente, c'est une chose que j'aime, n'en déplaise au docteur Morin, une chose qui s'appelle le *libéralisme*... »

Morin fut évidemment flatté ; il sourit doctoralement, et crut devoir saluer comme quand on prononce le nom du Christ au prône.

Mais ce qui était déplorable, c'était l'effet produit par la lecture du testament sur l'assistance. Ce morceau, remarquable à tant de titres, faisait un *fiasco* complet.

On ne disait pas même, à demi-voix, ces choses qui se disent toujours :

— Est-il étonnant !...

— Hein !... quelles idées il y avait dans cette tête-là !...

— Il ne faisait rien comme les autres !...

Non. Hélas non ! Quelques bâillements comprimés, les ronflements de Guérineul et de l'Artichaut, tels étaient les seuls signes de vie donnés par l'assemblée.

Lecteur, cela nous engage de plus en plus à ne pas vous faire tort d'une seule syllabe de ce testament mémorable. Veuillez songer que Jean de la Mer, le pauvre vieux païen, s'était damné pour un peu d'effet.

Ne lui enlevons pas sa dernière publicité à ce philosophe. Tirons son testament à vingt mille exemplaires. Il faut bien encourager un peu les maniaques; sans cela, pour faire du roman, il ne resterait plus que la friperie Louis XIII, les mouches, la poudre du XVIII[e] siècle, la casquette de l'*escholier*, les dagues de Tolède, tout le piètre attirail enfin qui sert à costumer

le mannequin du coiffeur ou le mannequin d'un conteur.

Le premier est en cire, le second en carton : qu'ils s'embrassent !

Donc, l'éloquence posthume de Jean de la Mer ne réussissait pas du tout. Et comme l'ennui conseille mal, chacun, autour de la table, cherchait une consolation au fond de la bouteille. Les verres se vidaient silencieusement. L'ivresse, combattue par la mauvaise humeur, ne venait pas.

Le fantôme seul vous avait un air guilleret avec sa peau de parchemin et ses yeux éteints qui tout à coup lançaient une étincelle. Il en était venu, de goutte en goutte, à lamper de pleines petites cuillers de rhum.

Cousin et ami subissait l'effet de son texte. Il était un peu découragé. Néanmoins il poursuivit avec résignation :

«... Le libéralisme.

« Je l'aime, cette chose, parce que je n'en sais point de plus misérable et de plus mortelle.

« Le libéralisme ne sait pas ce qu'il fait, ne sait pas ce qu'il veut, ne sait pas où il va. C'est le grossier orgueil de la bourgeoisie qui menace avant de se révolter.

« Le libéralisme sera vainqueur. Il mettra la bourgeoisie sur le trône. Autour de ce trône usuraire, le sucre, l'indigo, le café, le fin-courant, le compte de retour, l'huile de morue, etc., formeront la plus lourde, la plus inintelligente, la plus vilaine des aristocraties.

« Qu'arrivera-t-il? La troisième couche sociale regardera d'en bas la bourgeoisie ainsi guindée sur un piédestal nouveau. Et la troisième couche sociale se fâchera tout rouge, parce que la bourgeoisie sera insolente comme un épicier devenu grand seigneur.

« Une autre opposition surgira. Quel sera son nom? Je ne sais, et peu m'importe. Ce sera le libéralisme du libéralisme. Pour ne pas se mettre en frais d'imagination, ce parti lira les ouvrages de mon vieil ami Babœuf.

« Sus! sus! à bas tout ce qui est! Les saint-simoniens qui étonnent Paris n'en sont qu'à l'enfance de l'art! La vérité, c'est le mensonge; la beauté, c'est la laideur; la propriété, c'est le vol; le jour, c'est la nuit, etc.

« Faites de la place à Charenton pour l'Académie des sciences morales et politiques!

« Sus! sus! à bas! à bas! Le niveau et le marteau! voilà les deux symboles sacro-saints du jeune univers!

« Malheureusement, cette troisième couche sociale est composée d'éléments trop divers. D'ailleurs, les honteux sophistes qu'elle prendra pour chefs de file en arriveront si vite à s'arracher les entrailles! Cela ne durera pas.

« Le tremblement de terre qui brisera le libéralisme ne vaudra pas, tant s'en faut! la terreur. Le monde dégénère. Cette fois, au lieu de guillotiner, on égratignera. La nouvelle Montagne, au lieu d'être une belle et vaillante tigresse, ne pourra prétendre qu'au titre de sangsue... »

Le vieux Houël, qui se retenait depuis dix minutes, poussa un formidable bâillement, lequel éveilla en sursaut Guérineul et Menand jeune.

Fargeau réfléchissait toujours. Besnard et Morin attendaient la partie significative du testament.

Quant au fantôme, il restait le menton sur les deux pouces, ne quittant cette position que pour graduer ses doses de rhum. Il était parti d'une gouttelette perlant à la pointe d'un couteau. En ce moment il arrivait au petit verre avec le bain de pied.

— Ne pourrait-on passer un peu la partie politique? insinua Besnard timidement.

— Ceux qui s'ennuient aux dernières paroles de notre vénéré cousin et ami, répliqua Maudreuil avec sévérité, peuvent s'en aller et renoncer à ses bienfaits.

Ce n'était pas du tout le compte de l'homme de loi.

— Patience! reprit Cousin et ami dont le regard avait parcouru les lignes suivantes : nous arrivons à quelque chose de beaucoup plus intéressant.

Que ce fût menace ou promesse, ces mots ranimèrent la curiosité assoupie; on se remit à écouter.

Maudreuil continua de lire :

«... Au titre de sangsue.

« Mais la comédie vaut quelquefois le drame, et, n'en déplaise à mes excellents héritiers qui ont attendu mon décès avec tant de discrète impatience, si je n'étais pas trop vieux, si j'avais la moindre espérance d'assister à la canonisation provisoire de saint Babœuf, je casserais aux gages le cher docteur Morin, mon médecin, et je ne laisserais pas mon doux neveu Fargeau me verser si souvent à boire... »

Cette fois, Cousin et ami s'arrêta de lui-même.

Tout le monde ouvrait de grands yeux.

Le fantôme souriait doucement.

Morin s'agitait sur son fauteuil, et le jeune M. Fargeau avait aux joues une pâleur plus livide...

C'est aujourd'hui la mode au théâtre de produire des scènes doubles qui montrent deux actions contemporaines se passant dans deux endroits distincts.

Ce procédé ne nous semble point dépasser les bornes de la convention dramatique. Nous sommes forcés d'ailleurs de l'employer.

Il y avait quelqu'un derrière les rideaux fermés de la croisée, qui était à gauche du fantôme... une femme que l'étoffe épaisse laissait dans une obscurité presque complète, et qui était là depuis l'entrée des convives.

Les dernières paroles lues par Maudreuil la firent tressaillir et pâlir. Elle s'appuya au lambris de l'embrasure.

En ce moment, une main la toucha par derrière, et sa bouche s'ouvrit pour pousser un cri.

La main serra son bras fortement.

— C'est moi, mademoiselle Berthe! dit en même temps une voix à son oreille.

— Tiennet Blône! murmura la jeune fille.

— Chut! fit la voix.

La main de Tiennet passant par le trou d'un carreau brisé pesa sur l'espagnolette. La fenêtre s'ouvrit. Il entra dans l'embrasure.

XXXI

Pauvre fille.

Comment Berthe l'aveugle se trouvait-elle dans cette embrasure, et pourquoi Tiennet Blône venait-il l'y rejoindre?

Quand Berthe avait quitté le creux du chêne de la Mestivière, quand elle avait attaché le petit chien Chéri à une racine, Berthe voulait mourir. En dehors de Lucien qu'elle aimait uniquement en ce monde, il n'y avait pour Berthe ni espoir ni bonheur. Elle l'aimait d'une passion profonde et réfléchie. Quoique sa nature à elle fût bien supérieure à la nature de Lucien, sa

tendresse était une adoration soumise et docile.

Elle lui faisait au fond de son cœur un piédestal pour le hausser, pour le grandir, pour l'aimer mieux. Tout ce qu'on chérit, tout ce qu'on admire, elle le lui donnait. Elle croyait en lui comme en Dieu !

Cette pensée de mort qui lui venait, c'était une pensée de dévouement et d'obéissance.

Lucien ne l'aimait plus. Elle avait voulu douter ; elle avait combattu tant qu'elle avait pu cette navrante certitude. Mais maintenant que le doute n'était plus possible et qu'il fallait croire, son cœur, son saint et digne cœur lui disait : « Puisque tu serais la tristesse de sa route, écarte-toi de sa route. »

Point de colère. A cette heure du sacrifice, elle aimait Lucien comme aux heures d'amour.

Elle l'aimait au point de repousser pour lui le précepte pieux qui commande au chrétien de rester dans la vie, elle si pieuse !

Toute pâle et tout éplorée, ses beaux cheveux noirs au vent, nous l'avons vue qui s'élançait au bord de la plate-forme. Pauvre fille aveugle ! Heureuse et pleine d'espoir, peut-être en un beau jour de joie eût-elle trébuché par hasard aux lèvres de l'abîme.

Mais aujourd'hui qu'elle le cherchait, l'abîme,

elle ne le trouva point. Quand son pied quitta le sol et que ce dernier cri : « Mon Dieu, prenez mon âme ! » s'échappa de sa bouche, ce n'était pas la Vesvre qui était au-dessous d'elle, c'était le tapis de gazon bordant la route de Vitré. A dix pas, elle eût rencontré la coupe perpendiculaire du tertre ; mais là, il n'y avait qu'une chute de trois ou quatre pieds et de l'herbe pour l'amortir.

Elle se releva, étourdie et froissée.

Le choc fit parler son flanc. Elle se sentit mère. L'idée du suicide lui fit horreur.

Et une fois passé ce premier moment où le désespoir n'a point de contre-poids dans la raison troublée, il était impossible que Berthe revînt jamais à cette lâche pensée du suicide.

Dieu et son enfant ! deux voix que le découragement avait rendues muettes, et qui se firent entendre à la fois dans son cœur.

Dans ce corps charmant, tout pétri de grâces délicates et frêles, il y avait une âme vaillante. Berthe était forte. Elle avait souffert depuis l'enfance, et cette longue solitude, où la pensée de Dieu sans cesse appelée apportait seule quelque consolation, lui avait appris le courage.

Nous l'avons dit et nous le répétons : entre Berthe et Lucien, l'avantage était tout entier à

la jeune fille, non-seulement sous le rapport de la force, mais aussi pour l'intelligence de cette chose que les anciens appelaient la *vertu;* mot magnifique qui n'est plus de notre langue! grand mot dont les deux syllabes résumaient l'effort moral et, si l'on peut ainsi s'exprimer, la matière première de l'héroïsme; mot déchu comme tant d'autres, mot ahuri par les pédants, et qui, pour fuir la férule des frères ignorantins, est allé se noyer dans le crachat du vaudeville.

On nous prend comme cela nos expressions les plus amples et les plus nécessaires. Sans parler de *vertu,* qui a été assassinée par les bedeaux, *libéral,* ce noble adjectif, ne signifie-t-il pas depuis longtemps imbécile? *Modéré* ne veut-il pas dire enragé? *Travailleur* éveille-t-il une autre idée que celle du bouchon et du vin à six? *Social* n'équivaut-il pas à sauvage?

Et *république* donc!

Oh! *république,* par exemple, c'est le comble!...

Mais, sur ce sujet constitutionnel encore plus que grammatical, craignons le procureur du roi.

Lucien était un bon et brave enfant, tendre, aimant, dévoué, sincère, mais il était faible, et à part même sa faiblesse, rien en lui ne s'élevait au-dessus du niveau commun.

Berthe, au contraire, était une âme d'élite. Dans ce triste combat de la vie humaine où elle se présentait désarmée et comme terrassée d'avance, Berthe devait lutter et vaincre peut-être...

Ce fut comme un réveil. Elle s'agenouilla et pria ardemment, pour elle-même qui venait de pécher d'intention, pour son enfant, et pour Lucien.

Puis elle se prit à descendre le sentier de la Vesvre.

La nuit devenait noire. Mais que lui importait la nuit?

Elle ne savait pas où elle allait. Il n'y avait point encore en elle de pensée bien précise : seulement elle marchait pour s'éloigner du Ceuil, pour écarter de la route de Lucien un sujet de peine ou de malheur.

Elle voulait aller loin, bien loin.

De quel côté? Hélas! pauvre Berthe!...

Et une fois loin du Ceuil, comment vivre? que faire?

Ces questions-là, elle n'y songeait même pas.

Aller loin, bien loin, si loin que pourraient la porter ses petits pieds délicats par ces routes ignorées, et ne plus se tuer. Voilà tout.

Elle marchait. De temps en temps ses yeux

se mouillaient de pleurs. Alors elle s'arrêtait pour prier un peu, et cela lui rendait le courage.

Elle alla ainsi pendant une heure, pendant deux heures et plus. Elle monta des rampes abruptes, elle descendit des côtes rapides. Ses pieds saignèrent aux ronces du chemin.

Tantôt c'étaient des prairies mouillées qu'elle traversait, tantôt des landes pierreuses, tantôt des taillis où elle ne pouvait avancer qu'en écartant les branches avec sa main.

Elle pensait être au moins à trois grandes lieues du château.

Et lorsqu'elle entendit ces sons mêlés qui annoncent l'approche d'une habitation : l'écho des voix, le grondement des bestiaux et le cri de la girouette rouillée, elle songea tout de suite à demander l'hospitalité à cette maison lointaine et inconnue.

Elle avança dans la direction du bruit ; et, à mesure qu'elle avançait, ce qui remplace la vue pour les aveugles, ce sens mixte, composé de l'odorat, du tact et de l'ouïe, mit un doute dans son esprit.

Elle écouta ; elle éprouva du pied les accidents du sentier. Elle tâta l'écorce des arbres.

Cette maison lointaine et inconnue, c'était le château du Ceuil.

Toujours l'éternel obstacle à sa volonté! toujours ce bandeau qui était sur sa vue!

Elle ne reprit point sa course, néanmoins. Puisque le hasard la ramenait au Ceuil, à travers les mille détours qu'elle avait dû faire dans la plaine et dans la forêt, il fallait que le hasard lui profitât.

Elle voulait vivre et s'éloigner. Dans sa chambrette il y avait de l'argent et des bijoux. Elle entra pour prendre tout ce qu'elle pourrait emporter.

C'était au moment où les héritiers, quittant la chambre de M. Jean Créhu, se dirigeaient vers la salle rouge où devait avoir lieu la lecture du testament.

Berthe ne savait pas que son oncle était mort. Elle revenait de sa chambre avec son petit trésor, et suivait les galeries d'un pas rapide, pour quitter le château sans être aperçue, lorsqu'elle entendit les pas de tout ce monde.

Cela lui fit l'effet d'une armée, dans ce manoir toujours désert.

Elle passait devant la porte de la salle rouge, qui était grande ouverte. Elle y entra pour laisser passer les gens qui venaient; et quand ces gens entrèrent après elle, Berthe se glissa derrière le rideau et se blottit dans l'embrasure.

De là, elle entendit tout ce que nous avons entendu nous-mêmes.

La première chose qu'elle remarqua, ce fut l'absence de Lucien.

Puis elle frémit bien fort à ces menaces lancées à mots couverts contre ceux des héritiers qui n'étaient pas là pour conclure le pacte.

Quant au testament de Jean de la Mer, Berthe l'écouta, mais ce fut à son oreille comme une série de paroles où le sens manquait.

Pauvre philosophe! son travail prophético-philosophique avait décidément un succès très-négatif.

Il faisait dormir les hommes, et ne parvenait même pas à étonner les femmes.

Si Jean de la Mer avait pu prévoir cela, nous affirmons sous serment qu'il fût mort en bon chrétien.

Une chose frappa cependant Berthe très-vivement : ce fut le passage où M. Jean Créhu donnait à entendre qu'il se défiait du docteur et de Fargeau, cela au point d'exprimer un doute sur la loyauté de leurs soins.

Berthe n'y voyait pas; mais elle avait trouvé parfois que les breuvages servis au vieillard avaient une odeur étrange.

Dans sa cachette, elle n'avait maintenant

d'autre pensée que de prévenir Lucien et de le mettre en garde contre ces hommes avant de partir...

Tiennet Blône, lui, avait de bons yeux ; et s'il se trouvait là, en ce moment, auprès de la pauvre Berthe, ce n'était vraiment point qu'il se fût trompé de route.

Voici ce qui était arrivé à Tiennet Blône.

XXXII

Un récit de Yaume le pâtour.

Voici donc ce qui était arrivé à Tiennet Blône.

En quittant la chambre du mort, il avait pris la route de la Mestivière, parce que l'un des domestiques du château lui avait dit que M. Lucien Créhu était allé à Vitré dans l'après-dînée, sur l'ordre de Jean de la Mer.

Lucien était son maître et son ami. Au milieu de ce monde de pensées qui se mêlaient tumultueusement dans sa tête, il ne perdait pas le souvenir de Lucien.

Certes, les événements de ce jour auraient

pu excuser un instant d'oubli, mais Tiennet Blône était incapable d'oublier.

C'était comme un instinct qui le poussait vers le lieu où Lucien devait être. Le trouble qui le tenait était trop grand pour qu'il pût raisonner son action et se rendre compte à lui-même du but précis de sa course nocturne. Mais il allait à toutes jambes.

Il sentait vaguement qu'un grand danger pesait sur Lucien. Il voulait le voir, l'avertir et le défendre.

Et, sur cette volonté qui était le fond de sa pensée, une foule d'idées passaient et s'entre-choquaient, comme l'ombre des feuillées s'agite sur la surface de l'eau, quand il fait grand vent et clair soleil.

Son père! Il savait le nom de son père. Son père était mort!

Il était le fils d'un gentilhomme.

Celui qui aurait dit non, Tiennet Blône lui eût défoncé la poitrine d'un coup de tête.

Mais le fils abandonné, renié, méconnu!

— Dormez bien, père! Ce que je voulais, je l'ai... je cherchais, j'ai trouvé... je ne chercherai plus.

Il se disait cela, l'orgueilleux!

Mais son cœur battait bien fort, et ce n'était

point la rapidité de la course qui mettait tant de sang bouillant à sa joue si pâle d'ordinaire.

Ses grands yeux hardis avaient bonne envie de pleurer.

Mais il levait la tête comme pour défier Dieu.

Et il disait encore :

— Chercher ! voilà la souffrance ! Quand on sait son mal, on est guéri !... Oh ! oh !... tu ne pleureras plus jamais, Tiennet Blône, criant comme un enfant faible après ton père et après ta mère... Tu es un homme... et tu chantes, morbleu ! quand ton cœur veut pleurer !

Et, comme la veille, il donna ses longs cheveux au vent de la nuit.

Et, comme la veille, sur cette même route où galopait petit Argent, un bon ami, celui-là, hélas ! Tiennet secoua sa tête mutine et entonna un couplet de sa chanson :

Monsieur Bertrand dit à l'Anglais :
Arrête !
Arrête !
Pour t'atteindre je donnerais
Ma tête,
Ma tête !...

Mais sa voix s'éteignit avant d'avoir lancé le dernier vers.

Il se couvrit le visage de ses mains, et des larmes jaillirent à travers ses doigts.

— Les autres! murmura-t-il, qu'ont-ils donc fait à Dieu pour avoir une mère?... Oh! que Dieu me prenne mes deux yeux et me fasse aveugle! que Dieu me prenne mes deux mains, ma force, tout ce que j'ai... pour me donner, en échange de cela, une mère!... une mère!...

Il pleurait. Il courait pour sécher ses larmes.

Il avait honte de pleurer, l'enfant! Il voulut chanter encore; son âme se brisait.

Et il répétait à satiété, comme s'il eût été un maniaque ou un innocent :

—C'est à M. Lucien que je pense; je ne pense qu'à M. Lucien!

Il traversa la Mestivière en trois enjambées, et descendit le sentier de la Vesvre.

Au bas de la rampe, il vit une ombre qui se mouvait lentement dans la rivière même.

— Qui va là? cria-t-il.

— Censément, lui répondit-on, ça ne fait pas rien à personne.

L'instant d'après, Tiennet était auprès de Yaume le pâtour qui remettait ses bas de laine, assis au bord de la Vesvre.

— As-tu trouvé M. Lucien? lui demanda Tiennet.

— Qui t'a dit ça, que je cherchais M. Lucien ?

— L'as-tu trouvé ?

— Censément...

— Où est-il ?

Yaume avait achevé de remettre ses bas de laine. Il passa ses sabots, prit son bâton et se leva.

— Gars Tiennet, dit-il d'un ton sentencieux, y a des charmes dans le pays. Moi, je n'y vois plus goutte... Connais-tu M. Honoré le happe-monnaie ?

— Non, répondit Tiennet qui contenait à grand'peine son impatience.

— Eh bien, reprit Yaume, je vas censément me coucher. Bonsoir, à revoir !

Tiennet lui saisit le bras.

— Où est M. Lucien ? répéta-t-il.

— Ne me serre pas censément comme ça, repartit Yaume ; tu m'avais dit de me méfier, je m'ai méfié. J'ai vu M. Fargeau conduire Olivette au creux du chêne, et là ils ont manigancé quelque filouterie au vis-à-vis de mademoiselle Berthe...

— La promesse !... murmura Tiennet.

— Un papier qui était dans un petit trou, sous de la mousse.

— C'est la promesse! répéta Tiennet qui devint rêveur.

— La promesse, ou pas la promesse, censément, je me suis dit: «Faut chercher M. Lucien.»

— Et tu as bien fait, mon gars! s'écria Tiennet qui lui serra la main avec chaleur.

La première idée qui était venue à Tiennet, c'était que, peut-être, on avait tué Berthe.

Il y avait longtemps que la possibilité de ce crime lui était apparue, car il y avait longtemps qu'il avait surpris le testament où le vieux Jean Créhu instituait Berthe sa légataire universelle.

Mais l'idée de ce meurtre commis sur une pauvre enfant aveugle dépassait tellement les limites de la scélératesse ordinaire, que Tiennet ne s'y arrêta point. D'ailleurs, le caractère de Fargeau répugnait à la violence. S'il assassinait, celui-là, c'était sans y mettre les mains.

La promesse! Pourquoi avoir soustrait la promesse de mariage? Tiennet ne comprenait pas, et pourtant son esprit était déjà vaguement dans la voie.

— J'ai donc parti, reprit Yaume, et de la Mestivière jusqu'à Vitré, j'ai couru censément censé comme un lièvre... Mais Vitré est plus grand que Vesvron. Ah! dame! ma foi oui!...

Et M. Lucien ne m'avait pas dit où il allait... V'là qu'est bon!... Pas moins, j'ai baguenaudé de porte en porte, demandant comme ça : «Bonjour à vous et à la maisonnée! Vous n'auriez point entraperçu le jeune monsieur? — Non fait, mon Yaume! — C'est tout de même que je disais, » et je tapais à une autre porte...

Yaume ne faisait pas souvent de pareils discours.

Il reprit haleine à la volée et poursuivit.

— V'là donc qu'est bon!... Censé! Pas plus de jeune monsieur que sur le bout censément de mon nez!... Qu'en fin finale, quoique ça, le fils Courvoisier me dit (qu'est borgne) :

« —M. Lucien est chez le happe-monnaie d'Honoré, qui reste au cul-de-sac du Puits-Rondel.

« Me v'là qui cours au cul-de-sac du Puits-Rondel, un trou qui puc, sauf respect, censé, et où la gâre ne voudrait pas *bouser*... censé sauf respect!

« Ohé! M. Lucien! que je fis, M. Lucien Créhu!..

« Bernique!

« — Ohé! oh! hé ho!...

« Brenuque!...

« Et pire encore, mon Tiennet, car parce que le happe-monnaie a ouvert sa croisée et m'a jeté du vilain sur la tête... v'là tout! »

Yaume dessina un quart de moulinet avec son bâton, et fit mine de monter à la plateforme.

— Attends, lui dit Tiennet, est-ce que M. Lucien ne couche pas quelquefois à Vitré?

—Pas depuis longtemps... mais, censé quand il y couche, c'est chez la maman Rogome.

— Au café de l'Industrie ?

— Juste!

— J'y vais!

Tiennet mit ses pieds dans l'eau pour traverser le gué, mais il se ravisa tout de suite.

— S'il revient au château en mon absence, pensa-t-il, ces misérables le prendront au piége... Écoute, Yaume, il faut que tu retournes à Vitré.

— Ça se peut bien, répondit le pâtour.

— Tu vas aller au café de l'Industrie. Tu vas dire à M. Lucien que mademoiselle Berthe n'a pas reparu... Non! se reprit-il vivement; ne lui parle pas de mademoiselle Berthe... Il faut qu'il ait tout son sang-froid... Tu lui diras seulement que M. Jean Créhu est mort...

— Mort ? répéta le pâtour qui resta la bouche ouverte; pas possible! Un homme censément si vieux !... Après ça, on avait vu le *cierge!*

— En route! interrompit Tiennet.

Yaume ôta de nouveau ses bas de laine et traversa le gué.

— Gars Tiennet, dit-il de loin, puisque je fais tes commissions, c'est à toi de chercher la pauvre petite demoiselle Berthe.

Tiennet était déjà en train de monter sur le tertre.

Comme il mettait le pied sur la plate-forme, un son plaintif et connu vint frapper son oreille.

Il s'élança vers le chêne creux, car la plainte semblait venir de ce côté. La plainte redoublait.

Dans l'ombre, au pied de l'arbre, il vit un objet blanc qui s'agitait. Il reconnut Chéri, le chien mignon, le favori et le conducteur de Berthe.

Une sueur froide vint aux tempes de Tiennet Blône.

XXXIII

Chéri.

Le pauvre petit chien Chéri s'était presque étranglé à force de tirer sur le ruban qui le retenait captif.

En l'apercevant et en voyant que le ruban était noué autour d'une racine, Tiennet resta comme atterré.

Machinalement, il regarda du côté de la balustrade qui surplombait au-dessus du cours de la Vesvre, à cent cinquante pieds de hauteur.

Un frisson lui passa par tout le corps.

Les âmes qui se ressemblent se devinent. Il

y avait quelque chose de semblable dans ces natures fières et jeunes, Tiennet et Berthe.

En outre, Tiennet connaissait Fargeau.

Il eut, en ce moment, une sorte d'intuition de la scène qui s'était passée, à ce lieu même, quelques heures auparavant. Il comprit l'usage qu'on avait fait de la promesse.

Et il devina la pauvre Berthe.

Le moment ne valait rien pour réfléchir.

Tiennet rompit la laisse du petit chien, qui s'élança aussitôt comme un trait à l'endroit où Berthe avait disparu.

Tiennet le suivit en courant.

Chéri flaira et quêta durant quelques secondes sur le gazon où Berthe était tombée, puis il repartit, le museau dans l'herbe, murmurant, geignant, courant.

Tiennet allait derrière lui, les sourcils froncés, la poitrine oppressée.

C'était une chasse étrange. Chéri suivait au flair les mille détours que Berthe avait faits sans le vouloir dans la forêt. Çà et là il s'arrêtait, jetant une plainte faible, puis il repartait.

Tiennet avait peine à le suivre.

A chaque instant il s'attendait à voir le chien s'arrêter, et sa poitrine se serrait davantage.

Car la route longeait souvent des fondrières

et de ces précipices que nous appelions *nains* au début de ce livre, mais qui étaient assez profonds, hélas! pour servir de tombeau à une pauvre fille...

Une fois, Chéri resta court sur ses petits jarrets frémissants et tendus. Son murmure se fit plus caressant et plus triste.

Tiennet appuya ses deux mains contre son cœur. Un éblouissement passa devant ses yeux. Il crut voir dans le fourré une forme blanche, étendue sans mouvement et sans vie.

Mais c'était la fièvre qui lui faisait voir cela.

Chéri s'était arrêté bonnement devant un lambeau de la robe de Berthe, accroché aux épines d'un buisson.

Cette longue route, que la jeune fille avait mis près de trois heures à parcourir, Chéri et Tiennet la firent en moins de vingt minutes. Mais, une fois parvenu en vue du château, le petit chien hésita, parce que les traces de Berthe abondaient là et se croisaient en tous sens.

Tiennet le laissa quêter et geindre dans les buissons. Il entra au château.

Dans la cuisine, on n'avait point vu Berthe.

— Et M. Lucien ? demanda Tiennet.

— Non plus M. Lucien.

Tiennet respira.

On lui dit que les maîtres s'étaient renfermés et barricadés dans la salle rouge.

Il ressortit.

La salle rouge donnait sur la cour de derrière.

Il sauta sur l'appui de la croisée et entra comme nous l'avons vu.

La nuit était très-sombre. Cette faible lumière qui passait à travers l'étoffe épaisse des rideaux était le jour pour Tiennet qui venait du dehors.

Il reconnut parfaitement Berthe, même avant de s'être introduit auprès d'elle.

Son cœur battit bien fort, et il s'étonna lui-même de cette émotion violente.

Car, jusqu'alors, l'intérêt qu'il portait à Berthe n'était que le reflet de son affection pour M. Lucien Créhu de la Saulays.

Berthe lui avait parlé bien rarement. On pouvait dire que de tous les gens du château, il était celui que Berthe connaissait le moins.

Et pourtant, quand la jeune fille reconnut la voix de Tiennet Blône, elle n'eut pas peur.

A peine entré, il lui prit la main et la serra doucement entre les siennes.

— Oh !... mademoiselle Berthe ! dit-il, je vous ai crue morte !...

— Morte ! répéta tout bas la jeune fille qui eut un sourire triste.

— Ils étaient capables de vous tuer.

—Ce n'est pas moi qu'ils veulent tuer, répondit Berthe, c'est Lucien.

— Je suis là!... voulut interrompre Tiennet.

Mais la jeune fille lui coupa la parole en pesant de la main sur son bras, et acheva :

— Lucien et vous, Tiennet Blône.

La tête du jeune paysan se redressa orgueilleusement.

— On ne me tue pas, moi! dit-il, comme il l'avait dit déjà dans la chambre mortuaire.

Et, brisant là, il se prit à considérer Berthe. On eût dit qu'il ne l'avait jamais vue.

— Oh! mademoiselle Berthe, reprit-il d'un ton doux et timide, je ne savais pas que je vous aimais comme ça, moi... Quand je vous ai crue morte, le cœur m'a manqué... Que vous êtes belle, mademoiselle Berthe ! oh ! que vous êtes belle ! et que M. Lucien fait bien de vous aimer !...

Le front de la jeune fille se couvrit d'un nuage.

— Chut!... murmura-t-elle, on entend à travers ce rideau... Songez à sauver Lucien, Tiennet Blône !

— Je le sauverai pour lui, mademoiselle Berthe, répondit le jeune gars qui avait la main sur son cœur et dont l'accent chevaleresque remua l'âme de Berthe, je le sauverai pour lui, car je l'aime... Mais maintenant, je sens que je le sauverai aussi pour vous...

De l'autre côté du rideau, le premier mouvement de surprise produit par l'étrange insinuation du testateur commençait à se calmer.

Ceux que l'accusation ne touchait point avaient déjà un méchant sourire aux lèvres.

— Tout ce testament, dit enfin M. Fargeau avec amertume, est une œuvre de folie !...

— Accuser ainsi un homme de ma sorte! murmura Morin, et tout cela pour poser! pour faire l'esprit fort! Oh! voyez-vous, ces ennemis du trône et de l'autel sont capables de tout!

— *Le Drapeau blanc* le dit bien!... appuya Guérineul ironiquement.

— Et *l'Étoile* aussi ! dit Houël.

— Et *la Quotidienne!* ajouta Cousin et ami en personne.

La discorde était au camp.

Mais le fantôme étendit ses deux mains maigres pour calmer la tempête naissante.

— Chut! chut! chut! chut! fit-il avec son bon petit sourire de squelette aimable.

— Je ferai une seule question à notre cousin et ami Fargeau, dit M. de Maudreuil. Puisqu'il prétend que le testament de notre vénérable auteur, Jean Créhu, est entaché de folie, on doit conclure que ledit Fargeau est disposé à renoncer aux avantages...

— Nom de bleu! s'écria Guérineul, les successions lui donnent de l'esprit, à ce nom de nom de Maudreuil!

On riait autour de la table.

Mais disons-le : l'Artichaut n'était plus de ce monde. Sous son apparence légumineuse, ce notaire avait des passions de lave. Il songeait à sa future Olivette. Des oignons, des cordes, de l'amour et du cassis!

Le ciel sur la terre!

Le mécontentement de Fargeau n'allait point jusqu'à répudier le legs. Au lieu de répondre à l'impertinente question de Cousin et ami, Fargeau haussa les épaules et s'enveloppa dans sa dignité.

Le docteur Morin fit de même.

Bien qu'ils fussent habituellement sobres, tous les deux, ce soir-là, donnaient quelque attention au bordeaux et même au rhum.

Les autres convives faisaient mieux qu'eux néanmoins.

Et quant au fantôme, en suivant la gradation que nous avons indiquée, il était arrivé à lamper son verre à vin plein de rhum.

Cela passait entre les touffes de sa barbe blanche. Il y avait de quoi enivrer un taureau. Mais les joues du fantôme gardaient leur jolie couleur d'ivoire antique.

Quand Cousin et ami reprit sa lecture interrompue, le fantôme posa, comme devant, son menton barbu sur ses deux pouces, et écouta.

XXXIV

Legs et libéralités.

Le testament continuait ainsi :

« N'ayant point l'espérance de vivre plus de trois ou quatre ans, alors même que je me garderais de mes parents et de mes amis, je laisse aller les choses à la volonté du hasard, le seul dieu qui ait jamais régi le monde.

« Et je dispose de mes biens meubles et immeubles ainsi qu'il suit :... »

Il y eut un soupir de bien-être autour de la table.

Le succès se dessinait.

Cousin et ami fit un geste digne pour demander le silence, et poursuivit :

« Je possède environ deux millions de fortune conquis à différents métiers. Si l'argent conservait l'odeur de son origine, peut-être que le mien ne sentirait pas bon. Mes héritiers auront l'obligeance de passer là-dessus, j'en suis sûr.

« Je donne et lègue :

« 1° A madame Marion, rentière, avec laquelle j'ai pu passer, à l'occasion, quelques heures agréables, un flacon d'eau de Cologne entamé qui est dans ma table de nuit, deux pots de pommade et une bouteille d'eau-de-vie, le tout pour qu'elle ait bon souvenir de moi.

« 2° A M. Fargeau Créhu de la Saulays, mon neveu à la mode de Bretagne, la onzième partie de tous mes biens meubles et immeubles, à la charge d'acquitter sa part du legs précité.

« Mon neveu Fargeau est un pauvre garçon qui avait tout intérêt à se faire honnête homme. En suivant la ligne droite, il aurait eu toutes les chances possibles d'être très-riche. Mais empêchez donc un limier de chasser! Mon neveu Fargeau, constitué en coquin, est un coquin, et sera toujours un coquin.

« Je l'ai nourri dès son enfance ; je l'ai traité à peu près comme mon fils. Depuis qu'il a l'âge de raison, il songe à m'envoyer dans un monde meilleur ; c'est pour cela que je lui donne la onzième partie de mes biens ; car en définitive, voilà douze ou quinze ans qu'il a l'âge de raison ; il aurait pu se défaire de moi plus tôt.

« Je le prie de recevoir mes remercîments... »

— Méchant, même après sa mort ! grommela Fargeau qui écumait de rage.

Tout le monde riait sous cape. Besnard lui-même ne pouvait maîtriser son hilarité. Cependant, Fargeau l'ayant regardé en face, l'homme de loi prit une figure de circonstance et murmura au hasard :

— C'est ignoble !... ignoble !

« 3° (reprenait le testament) A M. Lucien Créhu de la Saulays, mon neveu à la mode de Bretagne, à la charge d'acquitter sa part du premier legs précité, je lègue également la onzième partie de mes biens meubles et immeubles.

« Lucien n'a que vingt ans. Ses vices ne sont pas formés. Cela viendra.

« 4° A M. le docteur Morin, mon médecin, je donne et lègue, pour ses bons soins, la onzième partie de mes biens meubles et immeubles, à la

charge d'acquitter sa part du premier legs ci-dessus, au profit de madame Marion, rentière.

« Je ne pourrais que répéter, à l'égard du docteur Morin, ce que j'ai dit à l'égard de Fargeau. Il y a dix-huit ans que le docteur me traite : je lui dois donc juste dix-huit ans.

« Dans la grande famille formée désormais par mes héritiers, Fargeau sera la vipère, et le bon docteur aura mission de renouveler le venin.

« 5° A M. de Maudreuil... »

— Messieurs, s'interrompit Cousin et ami, je vais lire mon article, comme celui des autres, sans passer une syllabe... Nous savons tous que notre vénérable ami et cousin avait un naturel caustique...

— Allez! allez! dit-on à la ronde.

Et le fantôme ajouta innocemment :

— Allez, allez, allez, allez!

« 5° A M. de Maudreuil, la onzième partie, etc., à charge d'acquitter, etc.

« Quoique M. de Maudreuil ne soit, à ma connaissance, ni un voleur, dans la rigoureuse acception du mot, ni un assassin, je veux bien néanmoins le comprendre dans la liste de mes libéralités testamentaires. Cet homme est, en

effet, pourvu de l'amour immodéré des successions. Bien dirigé, cet amour-là peut mener à tout.

« J'espère que M. de Maudreuil fera beaucoup enrager ses cohéritiers.

« Je place ici une mention qui a son importance. Maudreuil m'a fait trois mille visites; je l'ai reçu trois fois. Il m'a dit pis que pendre de tous les honorables parents et amis qui ont leur place dans mon testament... »

— Oh ! fit l'assemblée indignée.

« ... Il en est de même de Fargeau, reprit Cousin et ami sans s'émouvoir, du cher docteur Morin, de Besnard et des autres.

« Mes enfants, je vous ai choisis, vous détestant tous. Vous êtes dans les meilleures conditions pour vous entre-dévorer. Ne trompez pas l'espérance d'un mourant. Aiguisez vos dents, et pas de paresse !... »

Ma foi, le fantôme se frotta les mains à cette apostrophe véritablement éloquente.

Les héritiers avaient pris leur parti et buvaient assez bien.

Quelques-uns commençaient à voir les chandelles doubles.

« 6° A M. Houël, je donne et lègue la onzième partie, etc., à la charge d'acquitter, etc.

« A ceux qui s'étonneraient de me voir favoriser ainsi un vieux grimaud qui jouit d'une réputation passable, je répondrai ceci :

« Le vieux Houël est somnambule. Une nuit, il prit dans ses bras ma cousine Houël, sa femme, et la mit au fond de l'étang de Bréhaim... »

— Horreur !... s'écria le bonhomme Houël.

— Prenez garde ! dit Cousin et ami, si vous repoussez le motif du legs...

Houël but un coup.

— Bah ! fit-il avec résignation, puisqu'il dit que c'était en dormant... allez toujours !

« 7° A maître Menand jeune (même formule de donation), toujours à charge d'acquitter le premier legs en faveur de madame Marion, rentière.

« Menand jeune est notaire, stupide et filou.

« Trois bonnes choses qu'il faut encourager... »

L'Artichaut ne broncha pas. Seulement, au mot *filou,* il tira de sa poche une échalote qu'il pela avec effronterie.

Était-ce donc vrai ? Menand jeune, non con-

tent d'être notaire, s'adonnait-il à de coupables détournements?

Citoyens! nous ne vous l'avions pas dit, mais il paraît vraiment que l'Artichaut n'avait point de moralité.

« 8° A M. Besnard, homme de loi (même formule).

« Normand, recouvert de Breton et doublé de Manceau.

« J'estime qu'il n'y a pas, de Rennes à Laval, un drôle plus impudent que ce Besnard.

« Il jouera son rôle dans notre affaire, et le diable sera content de lui.

« 9° A mademoiselle Olivette, la onzième partie, etc. »

— Bon! pensa Menand jeune qui croquait son échalote avec une âcre volupté, voyons ce qu'il dit de ma femme!

« Joli brin de fille, tous les bons germes d'une peste. Ambitieuse, orgueilleuse, menteuse.

« Je compte énormément sur elle.

« Auprès de cette charmante enfant, madame Marion, rentière, est un cœur sensible.

« 10° A Tiennet Blône... »

Il y eut comme un mouvement derrière le rideau.

Mais outre que personne ne faisait attention au rideau, il y avait de la fumée de rhum dans toutes les têtes, et l'orgie, pour être sérieuse et presque somnolente, n'en allait pas moins son train.

« ... A Tiennet Blône, la onzième partie, etc.

« Ceci est une faiblesse, ce que les sots appellent un devoir.

« Mais l'enfant pourra bien casser par-ci par-là une tête, et ce n'est pas à dédaigner.

« C'est égal. Le remords de ma conscience me dit que je fais une bonne action... »

Et penser que ces audacieux paradoxes ne produisaient pas le moindre effet!

O brutes Vitriâses ou Vesvronniens! étiez-vous dignes d'écouter ce sublime testament?

O Jean de la Mer! ô philosophe! pourquoi jeter ainsi tes perles aux pourceaux?

« 11° A M. Félix de Guérineul (même formule).

« Il faut dans toute farce un gentillâtre grotesque.

« Que mon cousin Guérineul ait l'obligeance

d'accepter ce rôle, dont il s'acquittera si bien... »

— Nom de bleure! dit Guérineul, si quelqu'un de vivant veut répéter ça, je l'arrangerai!... à moins pourtant qu'il ne paye le même prix que le vieux fou, nom de bleure!

« 12° Enfin, je donne et lègue à M. Honoré Créhu de Pélihou, mon bien-aimé frère, qui prête à la petite semaine dans le cul-de-sac du Puits-Rondel, à Vitré, sous le nom de M. Honoré le happe-monnaie, la onzième partie restante, à charge, etc. (Toujours le legs en faveur de madame Marion, rentière.)

« Et je le nomme mon exécuteur testamentaire. »

Un soupir de soulagement courut autour de la table.

— Nom d'un petit nom de nom! s'écria Guérineul, voilà un vieux qui était embêtant comme l'embêtement en grand!... C'est fini, pas vrai?

— Ça m'a l'air fini, dit le vieux Houël.

— Nous avons tous notre affaire, ajouta Besnard; des injures et de l'argent.

Cependant Cousin et ami, qui continuait de lire tout bas, était soudain devenu presque aussi blême que le jeune M. Fargeau.

— Non, messieurs, dit-il d'un accent plaintif, non, ce n'est pas fini!... et nous sommes perdus!... Notre ami et cousin, que je ne qualifie pas ici, s'est moqué de nous de la façon la plus inhumaine!...

Toutes les figures s'allongèrent, excepté celle du fantôme, Honoré le happe-monnaie, qui ne pouvait plus s'allonger, sous peine de rentrer dans la définition de la ligne géométrique.

— Qu'y a-t-il donc? qu'y a-t-il donc? demanda tout le monde à la fois.

— Écoutez, dit Cousin et ami avec la solennité du désespoir :

« Chacun des légataires ci-dessus dénommés obtiendra la délivrance de son legs à sa diligence.

« Pour ce, il devra signer un acte collectif où chacun des légataires s'engagera à verser annuellement, suivant des formes réglées dans des instructions remises par moi à mon bien-aimé frère, la totalité des revenus annuels afférant à son legs, dans une caisse commune.

« La somme provenant de ces versements devant appartenir en totalité au dernier survivant de mesdits légataires, à la charge par lui de servir le legs précité en faveur de madame Marion, rentière.

« Faute par mesdits légataires de remplir étroitement cette condition et de s'y engager par avance, je déclare donner et léguer la totalité de mes biens meubles et immeubles à Berthe Créhu de la Saulays, ma nièce, à la charge par elle d'acquitter le legs réservé, comme il est dit à l'article premier du présent acte, en faveur de madame Marion, rentière. »

XXXV

Au dernier vivant.

Ce fut comme un coup de massue assené sur toutes les têtes.

Personne ne fit attention à la mauvaise plaisanterie du legs de madame Marion, rentière, qui revenait toujours, et qui consistait en un flacon d'eau de Cologne entamé, deux pots de pommade et une bouteille d'eau-de-vie.

L'aimable gaieté qui avait accueilli le décès de Jean de la Mer s'était envolée pour toujours.

Une caisse commune! une caisse où il fallait que chaque légataire versât la *totalité* de ses revenus.

Pour le tout appartenir (parlons un peu ce doux français des langues noires), pour le tout appartenir au dernier survivant de la bande.

Un siècle à attendre!

En somme, au lieu d'une succession, une tontine!

L'assistance fut bien dix minutes à se remettre.

Guérineul prit le premier la parole.

— Alors, ça nous passera sous le nez? dit-il, c'est du propre!

—Voyons, insinua le vieux Houël, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen?... Nous sommes ici entre amis.

— Arranger?... murmura Besnard.

— Supprimer ?... appuya ce bon docteur Morin.

— Corriger?... reprit Cousin et ami qui regarda Menand jeune.

Il ajouta en caressant l'épaule de l'Artichaut:

— Dans votre état, monsieur et ami, on n'est pas sans savoir donner à propos un petit coup de grattoir...

L'Artichaut sourit avec une malicieuse candeur, comme une fillette à qui l'on dit qu'elle a de beaux yeux.

Ce sourire fut comme un rayon d'espoir. Besnard, Maudreuil, Houël et Guérineul emplirent

leur verre à la santé de Menand jeune qui allait peut-être sauver la patrie !

A force de réfléchir, M. Fargeau, qui était la raison même, revenait à penser qu'il ne faut point bouder contre ses propres intérêts. Il avait espéré mieux, c'est vrai. Mais les choses semblaient prendre une tournure assez bizarre pour que la pêche en eau trouble fût bonne.

Il fallait se tenir prêt.

Besnard tira un grattoir de sa poche.

— Allons, Menand, dit-il, travaillons un peu ça !

— Tonnerre de Landerneau ! mon vieux Artichaut, s'écria Guérineul, si vous nettoyez ce chiffon-là, je vous paye tout ce que vous voudrez.

Et tout le monde de caresser ce digne Menand et de dire :

— Allons, Menand ! mon petit Menand ! à la besogne.

Menand jeune prit le grattoir.

Mais au moment où il allait montrer son savoir-faire, le manche à balai qui servait de bras au fantôme s'allongea subitement.

M. Honoré ne voulait pas.

— Permettez, permettez, permettez ! dit ce bon petit spectre avec politesse ; vous perdez

votre temps, mes chers consorts!... Je ne suis pas bégueule du tout, au moins... Oh! du tout, du tout, du tout!... Un petit faux entre amis, ça se fait. C'est simple comme bonjour... Mais le vieux Jean Créhu qui nous regardait, tous tant que nous sommes, comme des coquins honteux, pardon de l'expression, a pris ses précautions... Oui, oui, oui!

— Expliquez-vous, dit Maudreuil.

Le fantôme mit le grattoir dans sa poche. Il ne faut rien perdre.

— Bien volontiers, bien volontiers, bien volontiers! répliqua-t-il, je vous aime déjà comme si vous étiez tous mes enfants... Oui, oui, oui!... Voilà donc l'histoire : Jean Créhu a déposé un double de son testament chez maître Robillais, notaire royal, à Rennes, place du Champ-Jacquet, n° 2, à l'entre-sol.

Toutes les figures exprimèrent la plus complète consternation.

Un testament pareil, déposé chez un notaire!

— Écoutez-moi, mes agneaux, reprit le fantôme, et ne pleurez pas... Le double qui est chez le notaire ne contient que le préambule philosophique et l'énonciation des legs. On n'y parle point des mérites de chacun de nous... Ce que

M. de Maudreuil vient de lire est une pièce confidentielle... Tout cela est parfaitement expliqué dans mes instructions.

— Vos instructions !... répétèrent quelques voix.

— Oui, oui, oui, mes chères créatures !... je vais vous en donner loyalement connaissance... Mais buvons un peu pour avoir le cœur gai, n'est-ce pas ?

Il avala un formidable verre de rhum, et chacun l'imita, parce que chacun sentait instinctivement qu'il allait avoir besoin de courage.

La peur combattait l'ivresse, avant que l'ivresse ne vînt dompter la peur. Elle était lente à monter, l'ivresse !

Le fantôme mit sa petite tabatière d'argent à côté de lui, posa sur son nez mince et recourbé des lunettes de fer en pincettes, et prit plusieurs papiers dans la poche de sa houppelande...

Derrière le rideau, Tiennet et Berthe étaient immobiles et retenaient leur souffle.

Tiennet avait son œil à la fente de la draperie.

Berthe écoutait. C'était pour elle comme un rêve étrange et pénible.

M. Honoré déplia une lettre et lut :

« Mon frère,

« En ne me donnant point signe de vie depuis quinze ans que je suis de retour au pays, vous avez fait preuve de prudence et de discrétion.

« Je n'ai aucune espèce d'envie de vous voir, mais je ne répugne pas à vous fournir une marque de bon souvenir.

« J'ai fait un testament en faveur de onze personnes, vous compris ; sur les onze, il y a, vous compris, neuf fieffés misérables. J'avoue que si j'en avais trouvé plus de neuf dans le pays, j'aurais pu étendre le cercle de mes libéralités.

« J'ai bien pensé aux Romblon, mais j'ai besoin des Romblon ailleurs.

« Vous trouverez ci-joint un acte d'adhésion aux clauses du testament. Votre premier devoir est de le faire signer à tous mes héritiers.

« Comme il ne faut pas que le caprice d'un seul nuise aux intérêts de tous, une clause, consignée dans mon testament déposé, établit que l'acceptation de la majorité des héritiers validera l'acte.

« Les dissidents perdront leur part, qui retournera à la masse.

« Votre second devoir est de veiller à ce que soit faite avec soin la délivrance du legs alloué à madame Marion, rentière.

« Votre troisième devoir est de servir de caissier à l'association que formeront mes héritiers, car je ne veux pas qu'on verse les revenus ailleurs que dans un trou bien clos, n'ayant confiance ni dans les banquiers, ni dans les notaires, ni surtout dans le gouvernement.

« Les versements se feront annuellement, sous peine de déchéance, et dans la forme qui sera délibérée au souper des funérailles par mes héritiers eux-mêmes.

« Enfin, votre quatrième devoir est d'expliquer un peu à ces drôles le fond de ma pensée que vous trouverez dans une lettre ci-jointe, lettre que vous voudrez bien brûler aussitôt après l'avoir lue.

« Le double de mon testament se trouve, etc., etc., etc. »

Le reste de la lettre n'apprendrait rien au lecteur, sauf pourtant certain paragraphe qui porta au comble la consternation des héritiers.

Ce paragraphe disait :

« Vous aurez à prévenir ces messieurs de ce fait que mon testament déposé leur donne vingt

ans pour jouer leur partie. Après vingt ans, comme il faut que tout ait une fin, s'ils n'ont pas *terminé l'affaire,* la clause résolutoire précitée sortira son effet, et ma nièce Berthe héritera non-seulement de mes biens, mais aussi des sommes accumulées, à la charge par elle de servir, s'il ne l'est pas encore, le legs attribué à madame Marion, rentière. »

Le fantôme posa ses lunettes de fer sur la table, prit une prise qui fit éternuer ses voisins, et trouva au fond de sa poche une écritoire avec sa plume.

Il mit la plume et l'écritoire au beau milieu de la nappe, et poussa auprès le papier timbré portant adhésion à toutes les clauses du testament.

— Signez, signez, signez, mes mignons! dit-il d'un air engageant et folâtre.

Personne ne bougea.

— Oh! les vilains! les vilains! les vilains! reprit le fantôme avec caresses. Aiment-ils donc mieux voir les deux millions tomber à la demoiselle?

Il y eut un mouvement. On but : le rhum semblait amer : c'était désormais une médecine contre la peur qui venait.

Car, derrière toutes ces préparations si froides, on sentait comme une odeur de sang.

Ce vieux Jean Créhu était le diable! son testament brûlait tous ceux qu'il touchait, comme le feu de l'enfer!

Cousin et ami prit le papier timbré, le lut et le signa d'une main un peu tremblante.

C'était une acceptation pure et simple, fort innocente en la forme, des conditions inscrites au testament.

Houël fit comme Cousin et ami, puis Guérineul, puis Menand jeune, puis Morin, puis Besnard.

Quand ce fut au tour de Fargeau, il dit :

— Vous qui êtes légiste, maître Besnard, qu'arriverait-il si nous refusions d'accepter les conditions imposées par le défunt?

— La succession s'ouvrirait immédiatement au profit de mademoiselle Berthe.

— Et si mademoiselle Berthe était morte?

Besnard se frappa le front.

— Déchirez ce papier! s'écria-t-il ; nous sommes les maîtres...

Mais Fargeau signa tranquillement et rendit le papier timbré au fantôme, qui le fit disparaître incontinent dans les poches de sa houppelande.

— Que faites-vous?... balbutia Besnard étonné.

— Ce n'est pas la onzième partie des biens

de la Saulays qu'il me faut, prononça Fargeau du bout des lèvres, c'est le tout!

Le fantôme fut si enchanté de cette belle parole, qu'il allongea les os de ses bras à travers la table et caressa paternellement le menton de Fargeau.

Puis il se dressa tout d'une pièce et leva son verre :

— Au dernier vivant! dit-il d'une voix qui vibra comme un coup de tam-tam.

XXXVI

Le jeu de la mort.

Ce toast : *Au dernier vivant!* n'eut point l'effet joyeux que semblait en attendre son auteur.

Il mit du froid dans toutes les veines.

Au lieu de boire, chacun regarda son voisin, comme pour calculer ses chances de survie.

Morin se disait :

— Si seulement ils voulaient tous devenir mes clients !

Maudreuil contemplait avec envie les larges épaules de Guérineul.

Besnard se demandait, en lorgnant Menand jeune, combien de temps l'oignon, le vieux

chanvre et le cassis peuvent prolonger l'existence d'un artichaut.

Mais point d'enthousiasme ; un frisson général : on eût dit que le rhum s'était tourné en eau.

— Mauvais, mauvais, mauvais! mes bons petits amis, murmura le fantôme d'un ton de reproche ; ça ne va pas !... nous ne sommes pas à la hauteur... Passez-moi ce grand bol d'argent : je vais vous faire du punch, et je vous promets que ça vous réveillera.

Il s'entendait à faire le punch, ce vieux M. Honoré, le happe-monnaie.

Tout ce qui restait de flacons de rhum et d'eau-de-vie sur la table fut vidé dans le bol. Cousin et ami prétendit même par la suite que le fantôme y avait versé autre chose que du rhum ou de l'eau-de-vie.

Le contenu d'une petite fiole qu'il avait tirée on ne sait d'où, et qu'il fit disparaître avec une adresse de prestidigitateur.

Mais Cousin et ami a toujours passé pour un faiseur d'embarras.

Ce qui est certain, c'est que le punch était fameux, au dire du jeune M. de Guérineul.

Au second verre, tout le monde avait la tête haute et les yeux allumés.

Le fantôme jeta à la ronde un regard de satisfaction.

— Voilà qui est bien, bien, bien, mes jolis mignons, dit-il ; nous sommes en état de parler raison... Écoutez-moi gentiment !... Tout ce qu'on vient de vous lire, c'est de la bagatelle !... Vous sentez bien que M. Jean Créhu ne comptait pas vous voir jeter dans un trou vos revenus pendant cinquante ans... Je vais vous dire le fin mot, moi.

— Voyons le fin mot ! cria l'assemblée avide tout d'une voix.

— Nous sommes constitués en tontine, n'est-ce pas? reprit le fantôme. Eh bien ! quel est le but de tout membre d'une tontine ? Vivre plus longtemps que ses associés... Est-ce clair ?

— C'est clair !

— Ce but des membres d'une tontine est supposé hors de la puissance de chacun. Rendons à la tontine sa sincérité ; abaissons le but pour que chacun puisse y mettre le doigt... Au lieu de laisser le hasard mener notre partie, prenons nos cartes, morbleu ! et jouons notre jeu !

On ne comprenait pas bien.

Fargeau tout seul avait un sourire aigu autour de la lèvre.

— Buvez ! reprit le fantôme.

Ce n'était que le troisième verre de cet excellent punch, et chacun voyait déjà valser les chandelles.

— L'enjeu est de deux millions !... reprit M. Honoré.

— Ah çà ! interrompit Morin, est-ce véritablement une partie de cartes que vous nous proposez ?

— J'en suis ! dit le vieux Houël qui n'était pas sans avoir appris, dans sa longue carrière, à faire sauter un peu la coupe.

— Moi aussi, tonnerre de Landerneau ! s'écria Guérineul ; mais j'aimerais mieux en vingt-quatre secs, au billard, la rouge bonne au même et pas de coup de bas !

— Ton ton ton ton ton ton ! fit M. Honoré d'un air malin, à d'autres, mes petites garçailles !... Au jeu dont je vous parle, voyez-vous bien, on ne paye pas volontiers ses dettes... C'est le jeu de la mort, mes vrais amis... Tout perdant doit coucher au cimetière !

Les fauteuils grincèrent sur le parquet.

Chacun se retira de son voisin avec défiance.

On comprenait.

Et la sueur froide perlait à tous les fronts.

— Buvez, mes agneaux ! reprit encore le

fantôme; tout est bon pour jouer ce jeu-là... Des fusils, des pistolets, une bonne grosse pierre dans la tempe, un petit coup de couteau entre les côtes... la calomnie bien entendue, la délation dirigée comme il faut... une poussée amicale au bord d'un précipice... Tenez! ajouta-t-il, quelques gouttes d'une chose que je sais bien dans un bol de punch comme celui-ci...

Les convives devinrent livides et regardèrent leurs verres avec horreur.

Le fantôme se prit à ricaner bonnement.

— N'ayez pas peur! dit-il en avalant un grand coup de punch; vous voyez bien que le jeu n'est pas commencé!

Il remplit les verres à la ronde.

Puis, comme s'il se fût agi de la chose la plus simple, il demanda en souriant:

— Est-ce convenu, mes bons petits chéris?

La réponse se fit attendre. Mais ce punch était endiablé!

— Moi, je dis oui, pour ma part, prononça résolûment Fargeau.

— Moi, je dis oui, nom de bleu! cria Guérineul; prenons les couteaux de table et gagnons notre vie!

— Oui, oui, oui! répéta-t-on de toutes parts.

Les voix étaient rauques et les visages enflammés.

Il y avait une profonde béatitude sur la jaune figure du fantôme...

Il ne s'agit que de mettre en train les gens. Le fantôme avait à modérer maintenant l'ardeur des convives, qui voulaient jouer tout de suite à ce *Jeu de la Mort*.

Guérineul avait saisi bel et bien son couteau de table, pour *gagner sa vie,* comme il disait. Menand jeune, montrant ici le discernement le plus étonnant, avait pris le coutelas qui servait à découper, un vrai sabre de cavalerie.

L'Artichaut, méprisé par un vulgaire ignoble, pourra vous causer plus d'une fois de la surprise pour l'excellence de ses imaginations.

La bagarre était cependant imminente, et personne ne semblait disposé à reculer.

Ce qu'il y avait dans ce coquin de punch, Menand l'apothicaire, le frère aîné de Menand jeune, aurait pu vous le dire, car c'était chez ce Menand que M. Honoré le happe-monnaie achetait ses friandises.

Non-seulement nos hommes étaient ivres,

mais ils avaient le diable au corps. Les couteaux de table brillaient dans toutes les mains. Encore une minute, et ce festin allait finir comme une partie de plaisir antique.

— La paix, la paix, la paix! dit le fantôme, semblable au vaillant écuyer qui chatouille le garrot fumant de son cheval; personne n'a le droit de choisir comme cela des armes pour tout le monde... A bas les couteaux!

— Et vive la charte! cria Cousin et ami, qui pleurait d'attendrissement.

— Monsieur! monsieur! riposta le docteur Morin, les hommes comme vous perdront notre belle France!

Menand jeune chantait dans l'intérieur de son cœur en songeant à la première nuit de ses noces :

Quand les canes vont aux champs,
La première va devant.
La troisième est par derrière,
La seconde entre les deux...

Et cette silencieuse harmonie, inondant sa belle âme, mettait sur son front des lueurs et des sourires.

O Menand jeune! créature innocente et frugale! Honneur du notariat! Artichaut non dénué de tendresse et de poésie!

O Menand! ô Menand jeune! combien les gens qui se moquent de toi sont fades et déraisonnables!

Houël, un homme d'âge pourtant! essayait de casser une noisette sous chacun de ses cinq doigts.

Il ne pouvait pas!

Guérineul dessinait sur la nappe à l'aide d'un bouchon brûlé; il dessinait ce bonhomme célèbre qui est sur toutes les murailles, coiffé d'un triangle et muni d'une pipe. Fargeau, le digne jeune monsieur, avait pris une mouche, qu'il assassinait petit à petit.

Besnard plaidait, devant un juge de paix absent, la cause d'une poule volée avec effraction, mais sans escalade.

Ils étaient tous ivres à faire envie.

— Voilà de bons petits enfants! reprit le fantôme, des petits enfants bien obéissants!... Nous avons le temps de nous y mettre, mes garçailles. Nous pouvons bien causer tranquillement ce soir... Demain, il fera jour...

— Bonhomme! dit Guérineul, toi, on t'enverra au diable avec une chiquenaude!...

— Savoir, savoir, savoir!... murmura le vieillard en adressant à Guérineul un petit signe de tête paternel; le taureau est plus fort

que la vipère... n'est-ce pas, M. Fargeau?... Et la vipère tue le taureau... Je vois là de bons garçons qui sont mieux armés que vous, M. de Guérineul... Voilà un Besnard qui doit avoir plus d'un tour dans son sac... Et le docteur Morin donc! Ah! nous rirons, nous rirons, nous rirons!...

Il remit son menton sur ses deux pouces et ses yeux s'éteignirent.

— En attendant, poursuivit-il, réglons nos faits, mes agneaux, et ne buvez plus; car vous allez tous tomber sous la table... Si vous m'en croyez, nous ferons trêve pour cette nuit...

— Pourquoi ça? demanda Fargeau.

— Autant vaut commencer tout de suite! dit Cousin et ami.

— Du tout! Nous avons à nous occuper des absents.

— C'est vrai, c'est vrai! s'écria-t-on à la ronde.

—Les absents ont toujours tort! reprit le fantôme qui n'était pas à l'abri du mot pour rire; quand nous aurons fait leur affaire, nous nous occuperons des nôtres... Qu'est-ce que c'est que Tiennet Blône?

— Un gars de seize ans, répondit Fargeau.

— Qui n'est pas éloigné de se croire le fils naturel du défunt, ajouta Cousin et ami.

— Et qui donne *truquement* le coup du bélier ! acheva Guérineul avec un accent de sincère admiration.

— Peut-on commencer par lui ? demanda le fantôme.

— Je crois bien ! s'écria Morin, c'est lui qui a été chercher cet âne bâté de Méaulle !

— Hum ! fit Guérineul, les Romblon prendront chaud pour cette affaire-là.

— Ça regarde la succession, dit Cousin et ami.

— Et où le trouvera-t-on, ce Tiennet? demanda encore le vieillard.

— Il est parti ce soir, répondit Fargeau, pour aller prévenir mon cousin Lucien à Vitré.

Il y eut un petit silence ; après quoi Cousin et ami reprit :

— Nous jouons tous le même jeu, que diable !... Dans les circonstances où nous sommes, l'assassinat perd son nom... Messieurs, je suis un galant homme.

— Et moi donc ! interrompit Guérineul.

— Et moi !

— Et moi !

— Nous sommes tous de galants hommes ! poursuivit Cousin et ami ; c'est le testament de notre vénéré ami et cousin qui nous pousse

dans cette voie... moi, je m'en lave les mains.

L'Artichaut regarda les siennes. Cette métaphore usuelle et biblique avait toujours choqué ses habitudes.

— Quant à la troisième personne absente, continua M. de Maudreuil, son mari que voilà (il montrait Menand jeune qui faisait la roue) nous apportera sa signature... Voulez-vous que nous fassions appeler les deux messieurs Romblon?

Toujours poli, ce Cousin et ami, les *messieurs* Romblon!

— Les Romblon? dit Fargeau avec répugnance; ils ont une si détestable réputation!

Guérineul éclata de rire.

— Nom de bleure! s'écria-t-il, après la partie, Fargeau, je vous empaillerai!... Vous valez ça! parole sacrée!

La discussion s'établit sur la question de savoir s'il fallait, oui ou non, avoir recours aux talents des Romblon père et fils.

Nous avons déjà beaucoup parlé de ces Romblon, mais on ne les a pas encore vus à l'œuvre.

Il faut un peu de patience. Le métier des Romblon n'était pas de ceux qui occupent un homme tous les jours. Sous peu, nous verrons bien ce qu'ils savaient faire.

XXXVII

Le dessert.

Il fut décidé, à la simple majorité des voix, que l'on s'adresserait aux Romblon pour cette ténébreuse besogne, dût-il en coûter deux cents pistoles la pièce.

Puis, le fantôme, résumant la discussion, leva la séance en ces termes :

— Il est bien entendu que, cette nuit, nous avons trêve, de même que nous aurons trêve chaque fois que les besoins communs nous réuniront, sur ma convocation. Il est bien entendu, en outre, que les Romblon seront payés sur le

fonds indivis. Il est bien entendu, enfin, que les Romblon vont être mis sur-le-champ à la besogne, entre le château et Vitré, de manière à ce que Lucien puisse être trouvé demain couché, par accident, au fond de quelque trou...

Le vieillard s'interrompit et redressa sa taille osseuse, comme si un serpent l'eût piqué.

Tous les convives avaient tressailli à la fois.

Un cri étouffé s'était fait entendre derrière le rideau.

Fargeau et Besnard se regardèrent.

— C'est sa voix ! murmura Besnard.

— Impossible ! dit Fargeau.

— Regardez !...

Au moment où Maudreuil et Guérineul s'élançaient vers le rideau, la draperie s'ouvrit. On vit Berthe dans l'embrasure.

Elle était seule.

Tiennet Blône avait disparu.

— Pitié ! pitié ! disait Berthe qui tendait ses deux bras en pleurant; pitié pour Lucien !..

— Notre cousine et amie !... balbutia Maudreuil en reculant.

— Tonnerre de Landerneau ! fit Guérineul ; la petite en a entendu de belles !

Et Guérineul était pourtant le meilleur de tous.

Sur tous les visages, on pouvait déjà lire l'arrêt de la pauvre Berthe.

Elle s'était retenue tant qu'elle avait pu. Plus d'une fois, ce cri qui s'était enfin échappé de sa poitrine était venu jusqu'au bord de ses lèvres.

Elle l'avait refoulé parce que la présence de Tiennet Blône la soutenait et lui donnait du courage.

Mais, depuis quelques minutes, Tiennet Blône qui, tout en écoutant les voix de l'intérieur, prêtait avidement l'oreille aux bruits de dehors, Tiennet avait enjambé l'appui de la croisée et sauté dans la cour.

Le chien de garde hurlait. Des pas se faisaient entendre.

Or, la première préoccupation de Tiennet, c'était le retour de Lucien. Ce qu'il avait surpris de la conversation des héritiers n'était pas fait pour le rassurer. Il guettait Lucien d'autant plus activement, et s'il laissa Berthe dans l'embrasure pour sauter par la fenêtre, c'est qu'il avait cru reconnaître le pas de Lucien.

En partant, il avait dit tout bas à l'oreille de Berthe :

— Au moindre danger, appelez... je suis là !

Mais, pauvre fille! est-ce qu'elle songeait à elle-même? Lucien! On menaçait son Lucien! Lucien qu'elle ne devait plus voir, qui l'avait trahie, mais qu'elle aimait, qu'elle aimait!...

— Pitié! pour Lucien! pitié! pitié!

A cette prière désespérée, le silence seul répondit.

Les héritiers semblaient se consulter du regard. Tous les sourcils étaient froncés.

Le fantôme, moins farouche que ses consorts, examinait Berthe à travers ses lunettes pince-nez, et disait d'un air content :

— Mais, mais, mais!... jolie fillette!

Berthe, attirée par ce silence, fit un pas en avant.

Besnard, Fargeau, Maudreuil et Morin s'étaient rapprochés.

Fargeau dit, après qu'ils eurent échangé quelques mots à voix basse :

— Je vais l'occuper, marchez!

Morin tira de sa poche un beau grand foulard. Maudreuil le lui prit des mains et le tordit.

Fargeau trouva la force de feindre un éclat de rire.

— Ah! ah! ah! ah! fit-il, la chère cousine qui ne voit pas qu'on s'amuse ici, au dessert.

—Est-ce que notre oncle Jean Créhu ne serait pas mort? demanda Berthe qui eut tout à coup de l'espoir, tant elle avait grand désir de penser que tout cela était un rêve fou et terrible.

Fargeau ne s'attendait pas à la question. Pour un homme adroit, son début était pitoyable. Mais il était ivre comme tous les autres.

Et, d'ailleurs, qu'importait cela? C'était, de la part de Fargeau, pure habitude de jouer la comédie. Le grand foulard était cordé, et Berthe était aveugle !

Maudreuil en tenait un bout ; Besnard tenait l'autre.

Guérineul tourna la tête avec horreur pour ne pas voir ce qui allait se passer.

Berthe attendait la réponse de Fargeau.

Le fantôme tournait ses pouces avec béatitude.

Fargeau fit un signe d'impatience.

Maudreuil et Besnard, qui, un instant, avaient paru hésiter, se prirent à marcher sur la pointe des pieds.

Le foulard du docteur avait été disposé de manière à former un nœud coulant.

Berthe poussa un grand cri, parce qu'elle sentit deux mains brûlantes et rudes qui s'appuyaient sur son cou.

— Arrêtez ! dit Guérineul suffoqué.

—Serrez! dit Fargeau.

Berthe n'eut pas le temps de jeter un second cri.

Mais Tiennet Blône n'en avait demandé qu'un.

Au moment où la jeune fille chancelait, au moment où le lâche mouchoir se serrait autour de son pauvre beau cou, déjà gonflé par la pression des mains de Besnard, le pied de Tiennet Blône toucha l'appui de la croisée et le lança d'un seul bond jusqu'au milieu de la chambre.

Son choc irrésistible rejeta tous les convives, pâles et tremblants, de l'autre côté de la table.

Il arracha le mouchoir, et reçut Berthe évanouie dans ses bras.

Il n'y eut pas une parole prononcée.

Sauf pourtant de la part du fantôme, qui lorgna tranquillement Tiennet Blône en murmurant :

— Mais, mais, mais, mais !... joli garçonnet!

On se dégrisait. Le moment était grave pour tout le monde.

Le premier mouvement, parmi les convives, fut une panique complète.

Mais les plus braves ne pouvaient tarder à se raviser.

Il y a avait d'un côté huit hommes dans la

force de l'âge ; de l'autre, un enfant sans armes qui s'embarrassait à soutenir une jeune fille.

Sans se concerter, tous eurent la même pensée.

— Deux au lieu d'une!... coup double!

Et tandis que Morin, Fargeau et Houël se glissaient le long de la table pour fermer la retraite du côté de la croisée, Besnard arracha le coutelas à découper des mains de Menand jeune, et sauta sur la table même pour tomber de là sur Tiennet.

On avait repris les couteaux. Besnard était sûr d'être soutenu.

Mais Tiennet Blône avait eu deux secondes pour réfléchir !

Il déposa Berthe sur le parquet.

Ses longs cheveux secoués battirent ses épaules comme la crinière d'un lion.

La salle était éclairée par une demi-douzaine de grosses chandelles de suif placées toutes sur la table.

Une table massive et qu'on remuait à quatre pour la mettre d'aplomb sur les tréteaux qui lui servaient de supports.

Tiennet prit la table à deux mains au moment où Besnard marchait dessus. L'effort qu'il fit gonfla les veines de son front et mit du sang

plein ses yeux. Les muscles de ses bras craquèrent.

Mais il souleva la table !

Il la souleva. Et il la jeta, renversée, sur les convives frappés de stupeur, demi-morts d'épouvante.

Un cri de détresse se fit.

Puis le silence et la nuit, car toutes les chandelles s'étaient éteintes à la fois dans la chute.

Tiennet reprit Berthe dans ses bras. D'un saut, il franchit la croisée. Il tomba dans la cour avec son fardeau...

Quelques minutes se passèrent.

Dans la salle rouge, qui était maintenant sombre et muette comme l'intérieur d'une tombe, on commença d'entendre certains mouvements confus, des gens qui allaient à tâtons, choquant çà et là les siéges renversés, des portes qui s'ouvraient.

Puis le cliquetis d'un briquet contre une pierre ; des étincelles jaillirent. Une chandelle s'alluma.

C'était le fantôme qui avait battu le briquet. La table, en tombant, ne l'avait pas touché.

Il leva la chandelle pour regarder autour de lui.

Personne.

Tous les convives s'étaient esquivés; non pas précisément par frayeur de Tiennet, mais quand on s'est dit entre camarades : *Jouons à la mort,* on n'aime pas à se trouver trop près de ces mêmes camarades dans les ténèbres.

Nos terribles s'étaient enfuis comme une volée de chauves-souris.

Le fantôme sourit et se frotta les mains avec une satisfaction non équivoque.

— A chaque génération, pensa-t-il, il y a toujours un Créhu qui passe cent ans... et je suis le dernier de ma génération... J'ai devant moi un bien bel avenir!...

Il descendit de l'estrade où il occupait le fauteuil du mort, et fit quelques pas dans la chambre, le flambeau à la main.

Le hasard avait fait tomber le bol d'argent d'aplomb et debout. Il y restait bien trois ou quatre grands verres de punch.

Le fantôme prit le bol et but à même jusqu'à ce qu'il eût épuisé la dernière goutte.

Puis il respira gaillardement.

L'ivoire jauni de sa peau avait, ma foi, de belles nuances rosées !

Il remonta sur son estrade et chantonna d'une voix cassée un vilain petit couplet égrillard.

Quand il eut fini, il s'arrangea bien commodément sur ce fauteuil mortuaire, s'emmitoufla de son mieux dans les draperies noires, semées de larmes d'argent, et, parmi tout ce deuil, bercé par la voix lointaine du prêtre qui achevait sur le corps de Jean de la Mer les oraisons de la mort chrétienne, il s'endormit gaiement, comme un honnête spectre qu'il était.

XXXVIII

Une idée de M. Fargeau.

N'imitez pas la conduite des Romblon. Ils avaient peu de moralité.

Bien qu'ils fussent ensemble comme les deux doigts de la main, bien qu'ils fussent unis par les liens de la parenté la plus étroite, étant père et fils, et de plus associés dans leur commerce, la voix publique les accusait de se communiquer d'atroces volées dans le silence du cabinet.

La vie de famille doit être murée; nous sommes de cet avis-là. Néanmoins, il peut être

permis de livrer des habitudes aussi dégoûtantes au mépris des populations.

Oui, citoyens! Quand ils avaient bu, ces Romblon s'entre-pochaient les yeux, s'entre-cassaient les dents; bref, s'entre-faisaient toutes sortes de chagrins.

Est-ce assez crapuleux!

Papa et Fifi! Un fils unique et un père dans le négoce!

Oh! soyez tranquilles! ça ne leur portera pas bonheur.

Ce soir-là, on avait servi les Romblon dans leur chambre. Ils avaient soupé comme il faut en causant de leurs petites affaires, et papa n'avait pas lancé une seule fois son assiette à la figure de Fifi.

On peut attribuer ce résultat à la gravité des circonstances. La saison était pitoyable; les Romblon ne vendaient pas beaucoup de chevaux, et leurs assurances contre l'incendie n'allaient pas le moins du monde.

Les incendiaires prenaient du bon temps; il n'y avait presque plus de *brûlis*. Et qui est-ce qui en pâtissait? Les Romblon, parbleu! Fifi et papa, qui, moyennant une prime fixe, garantissaient les fermes et les châteaux contre toute attaque des incendiaires.

Les Romblon tenaient le milieu entre Rob-Roy et M. Michonneau, directeur d'une compagnie honorable.

Rob-Roy appelait les primes fixes un *black-mail*. Les compagnies appellent le *black-mail* des primes fixes. Cela tient à la différence des idiomes.

Il y a aussi les compagnies mutuelles qui sont bien jolies... Mais les Romblon ne s'occupaient pas encore d'assurances mutuelles.

Revenons à ces infâmes maquignons!

Quand il n'y a pas d'incendiaires, les assureurs n'ont qu'à se jeter à l'eau, ce qui prouve bien que l'incendiaire occupe une place utile dans l'échelle des êtres créés.

Car si les assureurs se jettent à l'eau, la salubrité des principales rivières est bien compromise. Et que deviennent les courtiers, les agents, les annonciers, les afficheurs et les vieilles lorettes ?

On parlait naguère de réunir les assurances à l'État, et Romblon fils (Fifi), qui a des opinions assez avancées, prétendait...

Mais nous tombons dans le dévergondage le plus inqualifiable. A la question ! à la question !

Et jurons sur la tête de la République de ne

plus nous égarer dans ces fatigantes digressions.

Papa Romblon disait :

— Quoi donc? pas de l'eau à boire! Les messieurs se mettent à monter des *biques* comme les sabotiers!... Et personne ne veut plus payer *l'abonnement*, parce que les brûleurs *faignantent*...

— Pas l'embarras! interrompit Fifi.

— Faut rafistoler ça un petit peu, reprit le bonhomme.

— Comment?...

— Es-tu *bobillon*, mon pauvre gars!... ça fait-il quelque chose que les fermes soient brûlées par les brûleurs ou par d'autres?

Le cœur de Fifi s'enfla d'orgueil. Quel papa il avait!

Il se gratta l'oreille.

—Papa, continua-t-il, vous disiez que quand Jean de la Mer serait mort, nous n'aurions plus besoin ni de maquignonner ni de jouer sur les *brûlis*.

Le vieux Romblon se versa un verre à vin plein d'eau-de-vie, et alluma sa pipe à la chandelle.

— Si je l'ai dit, c'est dit, répliqua-t-il.

— Eh bien!... voilà Jean de la Mer défunt, et il me semble que nous n'héritons pas beaucoup.

— Mais si, Fifi !

— Mais non, papa !

Voilà le *casus belli* posé. Mais si ! mais non! Il n'en faut pas davantage à ces hommes sans éducation pour oublier leurs devoirs réciproques. Entre eux, les discussions les plus frivoles dégénèrent en rixes brutales.

On a vu Fifi recevoir des coups, nécessitant une cessation de travail de plus de vingt jours.

On a vu papa boiter et être obligé de se faire soigner à grands frais par le vétérinaire!

Non! Tout cela n'est pas dans la nature!

Grossiers Romblon! assouvissez vos passions sauvages. Nous détournons de vous les yeux avec pudeur.

Oh ! combien la vue de vos excès nous cause de découragement et de tristesse!

Comment dire cela en termes qui n'offensent pas trop la délicatesse des ex-princesses, des ex-duchesses, des ex-marquises, des ex-baronnes et des simples citoyennes?

Nous y mettrons une réserve exquise, mais il faut bien exprimer ce fait que Fifi reçut un coup de pied dans le ventre, et que papa eut le nez écrasé.

Sans parler de quelques torgnoles échangées, mais d'une importance moins capitale.

Après une lutte que nous n'aurons pas l'effronterie de raconter en détail, Fifi Romblon abandonna le champ de bataille et alla se coucher dans sa chambre.

Papa se lotionna le nez avec de l'eau-de-vie non camphrée, et reprit sa pipe qu'il avait eu le bonheur de conserver intacte.

Il était à ce moment onze heures et demie de nuit environ.

Romblon père crut entendre au loin comme un écho de la bagarre. C'est tout simple : entre cohéritiers, on se chamaille naturellement.

Papa tira ses gros souliers pour se mettre au lit.

Comme il allait éteindre sa chandelle, on frappa tout doucement à sa porte.

— Entrez ! dit Romblon.

Ce fut le jeune M. Fargeau qui passa le seuil.

—Ah ! ah ! fit papa sans manifester le moindre étonnement ; je vous attendais, mon mignon... Venez vous asseoir là.

Il montrait le pied de son lit.

Fargeau vint s'asseoir sur la couverture.

— Et de nouveau ? dit le bonhomme.

Fargeau était encore tout pâle de ce qui venait de se passer dans la salle rouge. Son corps long et maigre avait un tressaillement nerveux.

—Une scène terrible..., murmura-t-il.

— Contez-moi ça, mon petit!

Fargeau raconta la scène de point en point.

Le papa Romblon resta un instant comme ébahi.

— Oh! oh! fit-il enfin, eh! eh!...

Puis il ajouta en forme de conclusion :

— Hu! hu!

C'était net et clair.

— Cher M. Romblon, dit Fargeau, je sais tout l'intérêt que vous me portez... Si j'en avais pu douter, le billet que vous m'avez fait tenir...

— *Tardè venientibus ossa!* s'écria le bonhomme avec un gros rire. Je ne sais pas le latin, moi; mais le bedeau de Saint-Étienne de Rouen me disait toujours ça quand j'arrivais après la soupe...

— Croyez, cher monsieur, interrompit Fargeau en lui prenant les deux mains, que ma reconnaissance...

— Nous chiffrerons ça, mon petit, interrompit Romblon à son tour. Vous venez faire une affaire, pas vrai?...

— Je viens...

— Écoutez donc!... Je le connais, moi, ce vieux singe que vous appelez le fantôme... Quand je vins à Vitré pour la première fois, je n'avais pas de quoi souper... Je lui empruntai

cinquante sous sur une paire de guêtres. Depuis, je lui ai rendu les cinquante sous, et il a gardé la paire de guêtres pour les intérêts... C'est un homme qui entend les affaires.

— Je viens..., voulut dire encore Fargeau.

— Bon ! bon !... Ah ! le fameux lapin que ça faisait ce Jean de la Mer !... J'aurais donné une pièce de six livres, moi, pour entendre son testament... Il vous a tous mis nez à nez à vous regarder dans les yeux comme des chiens de faïence !... Il sait bien que vous vous entre-mangerez tous... et qu'on ne trouvera même pas la queue du dernier... Il sait bien, c'est-à-dire il savait bien, le brave homme, car il a claqué comme on dit... Ah ! ah ! ah ! une tontine à vapeur, ça !

— Je viens..., commençait toujours Fargeau.

— Eh ! mon petit mignon ! s'écria papa, est-ce que je ne sais pas pourquoi vous venez ?... A neuf grands dadais que vous étiez, vous vous êtes laissé rendoubler par le Tiennet Blône... Le Tiennet Blône et mademoiselle Berthe vous ont filé dans la manche... Ils vont aller prévenir le cousin Lucien... Alors vous arrivez au vieux Romblon et vous lui dites : « Papa, en voilà trois à chavirer... on vous offre tant... ça vous paraît-il agréable ? »

Le bonhomme disait tout cela avec un si bon gros rire !

— Hein ? ajouta-t-il, a-t-on deviné?

— Pas le moins du monde, répliqua Fargeau froidement.

Papa Romblon ouvrit l'œil.

— Est-ce qu'on voudrait se passer de moi? demanda-t-il.

— Non, cher monsieur ; moi, du moins, je ne pourrais avoir cette pensée, puisque je vous suis tout dévoué... Mais veuillez m'écouter... quand j'aurai fini, j'espère que vous verrez les choses sous un autre point de vue.

— J'écoute, dit papa.

Fargeau croisa ses mains sur ses genoux, et d'un accent discret autant qu'honnête :

— Veuillez remarquer, cher M. Romblon, commença-t-il, que je parle en mon nom seul... Mes cohéritiers et moi, nous sommes des ennemis mortels par le seul fait du testament de mon respectable oncle.

— C'est évident, approuva Romblon.

— Suivez-moi bien... Cette nuit, vous allez recevoir la visite de tous les héritiers...

— Je m'y attends formellement.

— Ils vont venir vous faire telles ou telles propositions que je ne connais ni n'apprécie...

ce sera à vous de voir si la mienne ne tranche pas le nœud mieux que toutes les autres... et pour cela, je m'en rapporte à votre intelligence si connue... Une question, maintenant : Voulez-vous être avec moi?

— Si vous payez bien, oui, mon gars.

— Je payerai comme un roi.

— Je suis à vous... Tope!

— Tope!... voilà mon idée : Nous sommes onze cohéritiers... sur ces onze, deux se trouvent en dehors...

— Donc, il faut commencer par eux...

— Donc, il faut commencer par les autres!

— Ah!... fit papa Romblon qui devint plus attentif.

— Réfléchissez, reprit Fargeau ; Tiennet et Lucien ne me tireront jamais de coup de fusil sur la lande ; tandis que Besnard, Houël, Guérineul...

— C'est juste.

— Lucien et Tiennet ne me mettront jamais de vert-de-gris dans ma soupe, tandis que le docteur Morin...

— Compris! dit papa, allez toujours!... Ah! le charmant garçon!...

Et papa donna au jeune M. Fargeau une chaleureuse poignée de main.

XXXIX

Armes et munitions.

Fargeau parut bien flatté de cette marque d'estime, et reprit :

— Je propose donc d'en finir cette nuit même avec tout le monde... excepté peut-être M. Honoré qui est vieux.

— Ça vit cent ans, les happe-monnaie, mon fils ! dit papa.

— Enfin nous verrons... Mais pour ce qui regarde les autres, râfle générale !

— Diable! diable! murmura Romblon, ça fera sept corps morts... Et puis le moyen?...

— Quant aux sept corps, répliqua Fargeau qui discutait avec politesse et méthode, je crois avoir trouvé, cher monsieur, un biais qui vous satisfera... Les incendiaires semblent avoir abandonné le pays...

— Je le disais tout à l'heure à Fifi, s'écria le bonhomme ; ça tue nos assurances !

— Je ressuscite vos assurances, moi... Nous sommes rassemblés ici, nous, les héritiers de Jean Créhu. Les incendiaires, en force, tentent de brûler la métairie qui est de l'autre côté de la Mestivière, par exemple... Nous nous armons pour défendre une propriété qui est nôtre et indivise... Il y a un horrible combat... et sept d'entre nous restent sur le carreau.

Romblon serra la main de Fargeau.

— C'est assez bête pour ne pas soulever l'ombre d'un doute ! prononça-t-il gravement, ça fait mon affaire... Les moyens?

— Écoutez !

On grattait doucement à la porte. Fargeau avait mis le verrou.

— Qui est là? demanda Romblon.

— C'est moi, mon bon, répondit la voix de Cousin et ami.

— Je suis malade, cria Romblon, parlez à Fifi.

Maudreuil frappa à la porte du jeune Romblon.

— Vous voyez ! reprit Fargeau ; ils vont tous venir comme cela... vous les ferez entrer tout doucement dans l'ordre d'idées que je vous indique... vous leur ferez accroire que dans la bagarre la bonne place sera pour eux...

— Comment ! la bonne place? répéta papa Romblon qui, malgré son expérience, ne comprenait pas encore tout à fait.

— Oui, poursuivit Fargeau sans s'émouvoir, le plan est tout tracé... ce n'est pas vous qui mettrez la main à la pâte.

— Qui donc?

— Nous tous.

— Mais c'est superbe, ça !... voyons...

— Vous nous donnez à chacun un fusil bien chargé... et à chacun vous dites : « Le coup est monté de telle sorte qu'à un signal donné, tout le monde tombera, excepté vous... car vous viserez votre voisin, qui visera son voisin, et ainsi de suite, tandis que vous, personne ne vous visera : je vous aurai placé en lieu sûr... »

— Ma parole ! interrompit Romblon stupéfait, c'est du bonbon que cette idée-là ! Ils croiront, surtout s'ils ont payé, ils croiront dur comme fer !... Et les fusils?

— Levez-vous et venez! dit Fargeau; il en faut huit; nous apporterons chacun notre charge.

Le vieux Romblon passa son caleçon et se leva en chemise avec son bonnet de coton.

Comme ils sortaient par une porte de derrière donnant sur l'escalier de service du château, on gratta une seconde fois à la porte principale.

— Qui est là? demanda encore Romblon.

— Moi, répondit la voix cassée de Besnard.

— Je suis à vous... attendez-moi... je cause avec mon fils... Ça mord!... ça mord..., ajouta-t-il tout bas en se tournant vers Fargeau.

Fargeau mit un doigt sur sa bouche, et ils s'engagèrent tous les deux dans l'escalier de service.

La partie du château où se trouvaient Fargeau et papa Romblon était assez éloignée de la salle rouge et surtout de la chambre mortuaire.

L'escalier de service descendait dans la cuisine et montait à de vastes pièces formant resserres, et pour la plupart inhabitées.

Les chambres de domestiques étaient aux communs, de l'autre côté de la cour. Olivette seule couchait à l'intérieur du château. Fargeau et Romblon ne purent faire autrement que de passer devant sa chambrette.

Fargeau en montra la porte du doigt.

— Nous comptons mal, dit Fargeau à voix basse ; il ne faut pas de fusil pour Olivette.

— C'est vrai ! c'est pourtant vrai ! murmura papa en ricanant, ce vieux a couché la petite dans son testament !... Quel homme ça faisait !...

— Reste sept, dont un doit survivre, ajouta Fargeau en touchant sa poitrine du bout du doigt comme pour se désigner ; quant à ces six-là, il faut qu'ils s'en aillent !... Ah ! cher monsieur ! si vous les aviez vus perdre le respect... ce Maudreuil surtout !

— On le mettra au mauvais bout, répliqua Romblon, qui ricanait toujours, de sorte qu'il sera canardé sans avoir la satisfaction de rendre la pareille à un autre... Mais où diable sont-ils donc, vos fusils ?

En conscience, il nous eût été bien facile de faire ici du dramatique, et du plus noir. Otez à papa Romblon son bonnet de coton, mettez-lui une culotte ; donnez à Fargeau une lampe

au lieu de sa chandelle, et vous avez du pittoresque à foison.

Ces deux hommes marchant à pas de loup dans les grands corridors déserts; cette lueur pâle qui éclaire tour à tour les soliveaux enfumés et les murailles poudreuses; le silence morne couvert par les voix prudemment contenues... Nous savons barbouiller tout comme un autre à l'occasion un petit tableau façon Rembrandt.

Mais que voulez-vous? la chandelle de Fargeau n'était pas une lampe, et le vieux maquignon avait un bonnet de coton.

Il y a plus, les mémoires du temps affirment qu'il portait un gilet de flanelle.

Cela ne l'empêchait pas, croyez-moi, d'être un rude coquin. Nous voudrions parier qu'il eût mangé Zampa ou Fra Diavolo à la croque au sel avec leurs plumes noires ou rouges, leurs lames de Milan, leurs guitares et leur *ut* de poitrine.

Fargeau et lui atteignaient l'extrémité du corridor du premier étage.

— Tenez la lumière, dit Fargeau.

Il prit en même temps une clef cachée derrière une saillie de la muraille, et ouvrit la porte qui lui faisait face.

Cette porte donnait entrée dans le magasin d'armes du château. Il y avait deux douzaines de fusils plus ou moins bien conservés, des sabres, quelques haches d'abordage, des pistolets, etc.

Romblon choisit sept fusils à peu près présentables. Fargeau se munit de poudre et de balles.

Puis ils reprirent le chemin de la chambre à coucher de Romblon.

Avant de rentrer, le bonhomme arrêta Fargeau.

— Mon mignon, dit-il, vous êtes sage comme une image, et je suis bien sûr que vous m'apportez un à-compte.

— Cent louis en or, dit Fargeau.

—Mettons deux cents... Vous les avez sur vous?

— Mettons deux cents, dit Fargeau.

Papa fut bien fâché de n'en avoir pas demandé trois cents

— Donnez, reprit-il.

Et quand Fargeau lui eut donné huit rouleaux de vingt-cinq louis, il ajouta :

— Qu'est-ce que j'aurai après l'affaire?

— Une part d'héritier.

Le Romblon mit la main sur l'épaule de Fargeau :

— Vous irez loin, mon camarade, dit-il ; je vous ai vu marchander un cheval de cinquante écus, ce qui est bien... aujourd'hui, vous ne marchandez pas quand il s'agit de centaines de mille francs, c'est mieux... Choisissez votre fusil, je vais vous le charger.

— Je n'y entends rien, répondit Fargeau ; maintenant que vous avez mes prix, je suis sûr de vous... Choisissez pour moi et arrangez ça comme il faut.

Romblon prit la meilleure arme et la chargea consciencieusement.

Puis il dit :

— Filez, mon petit... A quatre heures, vous irez à la Mestivière... pas sur la plate-forme... derrière les roches... Vous vous cacherez dans les genêts auprès du sixième baliveau, le long de la route... Cousin et ami sera au cinquième baliveau.

— Maudreuil ! s'écria Fargeau, je ne le manquerai pas.

— J'y compte bien... A tantôt !

Fargeau voulait parler encore, mais Romblon avait son monde à recevoir. C'était pour lui nuit de grande audience. Il ferma la porte sur le nez de Fargeau.

Puis, comme il connaissait les habitudes du

digne jeune homme, il ferma encore une seconde porte qui mettait double barrière entre sa voix et les oreilles trop curieuses.

FIN DU TOME SECOND.

